

ERNEST D'HERVILLY

PARISIENNERIES



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1882

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

PROSE

CONTES POUR LES GRANDES PERSONNES.
MESDAMES LES PARISIENNES.

HISTOIRES DIVERTISSANTES.
ERNEST D'HERVILLY-CAPRICES.

HISTOIRES DE MARIAGES.

LES ARMES DE LA FEMME.
LE BIBELOT, Comédie (Palais-Royal.)
LE PARAPLUIE, Comédie (Odéon).

VERS

LE HAREM. – LES BAISERS. – JEPH AFFAGARD, Poésies.
LE MALADE RÉEL, Comédie (Odéon).
LE DOCTEUR SANS-PAREIL, Comédie id.
LA BELLE SAINARA, id. id.
LE BONHOMME MISÈRE, id. id.
LA FONTAINE DES BENI-MENAD, Comédie (Odéon).
LE MAGISTER, COMÉDIE (Comédie-Française).
POQUELIN PÈRE ET FILS, Comédie (Odéon.)
AUX FEMMES – Vers pour la fête de V. Hugo (Odéon.)

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT

ERNEST D'HERVILLY

PARISIENNERIES



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1882

Tous droits réservés.

PARISIENNERIES

LE PÈRE BRAISON

Nous étions attablés, au buffet du Salon, devant deux modestes verres de bière, le peintre Le Hart et moi. La conversation tomba sur le père Braison, le collectionneur célèbre de l'île Saint-Louis, qui possède les plus admirables marines de ce maître hollandais, si peu représenté au Louvre, Van Goyen.

– Je le connais beaucoup et de la manière la plus, intime, me dit Le Hart, et j'ai une vive affection pour ce vieillard bizarre. Il a aujourd'hui près de quatre-vingts ans. Vous savez – c'est de notoriété publique – qu'il a cédé jadis sa galerie à M. de Villorin, l'amateur millionnaire, contre une assez belle rente viagère ; mais à la condition qu'il garderait chez lui les toiles et en aurait la jouissance sa vie durant. M. de Villorin y a consenti, et, chose assez comique, l'acheteur ne peut venir jeter un coup d'œil sur les tableaux qui sont sa propriété sans la permission, parfois longuement sollicitée, du père Braison.

Il y a vingt ans que les choses marchent de la sorte. Le père Braison se porte comme un buis de Syrie, il est rabougri, noueux, mais solide. Il semble destiné à vivre cent ans.

Quant à M. de Villorin, il a l'air infiniment plus valétudinaire que l'autre, et je crois que l'idée de ne peut-être jamais jouir complètement de la vue de ses Van Goyen (bien qu'il les ait achetés fort cher), – par suite de l'obstination du père Braison à ne pas les lâcher en quittant enfin ce monde des Ventes, – est pour beaucoup dans l'affaïssement de ce riche amateur. Vingt ans de désirs inassouvis vieillissent diablement un homme.

Mais revenons à cet original de père Braison. Nous avons fait connaissance sur la lisière du parc des Princes, à Auteuil. Un jour que j'y peignais une *étude* – et c'était il y a trois ans – je vis un petit vieillard, porteur d'une boîte, longer les murs des villas de la route en jetant des regards inquiets çà et là. Ce manège attira mon attention. Comme je m'aperçus que les coups d'oeil que je lui décochais paraissaient causer son embarras, je feignis d'être tout entier à ma toile.

Mon attitude de travailleur acharné rassura sans doute le vieillard, car il s'approcha de la grille d'une maison élégante avec résolution, passa sa boîte à travers les barreaux, et la secoua doucement comme s'il en vidait le contenu. Cela fait, il se remit en marche, sa boîte sous le bras, d'un air guilleret, de l'air d'un bonhomme qui fredonne quelque petit bout d'une vague chanson, après avoir accompli l'action qu'il regarde comme un devoir sacré.

C'était le père Braison, n'est-ce pas ?

– Vous l'avez dit. Mais je n'appris son nom qu'un quart d'heure plus tard. Il vint regarder mon étude, et nous causâmes. C'est un excellent juge et un très bon conseiller. Il obtint tout de suite ma confiance. Je lui dis qui j'étais, sans lui cacher que, dans la nature, et pour longtemps encore sans doute, on achèterait infiniment plus de gigots que de paysages de moi, hélas ! Ma franchise fit naître la sienne. Il m'expliqua l'usage de la fameuse boîte secouée à travers les grilles.

– J'y mets en prison, me dit-il, mais avec une bonne petite nourriture, bien entendu, les rats qui se faufilent, indiscrètement dans mon logement de l'île Saint-Louis, et que mes ratières pincement de temps à autre. Je n'ai jamais

eu le cœur de tuer ces malheureux ratons, si veloutés, qui me supplient de les épargner, en fixant sur moi, à travers le grillage de la souricière, les perles noires étincelantes de leurs petits yeux. Je les mets donc au cachot, dans une boîte, avec gruyère et blé en quantité suffisante, et le jour où je vais faire un tour à la campagne, j'en profite pour venir les placer dans des maisons riches où je suppose qu'ils vivront très heureux. Les Parisiens, hommes ou rats, aiment tant la campagne !

– Oui, mais cela ne doit pas faire du tout la joie des habitants des maisons choisies par vous pour lieu de villégiature de vos souris.

– Oh ! cela m'est tout à fait égal. – L'important, c'est que ces malheureux ratons ne puissent plus venir m'ennuyer chez moi, et soient bien ailleurs.

– Mais ayez un chat !

– J'en ai eu trois. Mais ils étaient d'un commerce si agréable que je crois bien qu'ils attiraient les rats. Depuis que je n'ai plus de chats, les rats sont bien moins fréquents à la maison.

– C'est le monde renversé !

– Et puis, je ne vous le cacherai pas, si j'ai de l'indulgence pour les rats, c'est que je me rappelle souvent avec une vive satisfaction l'énorme service qu'ils ont rendu jadis à une portion de la société germanique en dévorant un mauvais évêque. crosse et mitre comprises, je l'espère.

– Ah, oui ! l'évêque Hatto, dans sa tour. Victor Hugo a raconté cela dans le *Rhin*.

– Justement. Eh bien, en mémoire de ces rats aussi dévoués qu'énergiques, je fais ce que je peux pour leurs petits-neveux qui, malheureusement, n'ont pas d'évêques à se mettre sous la dent.

Nous continuâmes, le père Braison et moi, de bavarder ainsi- avec cet aimable abandon. Il s'était assis à côté de moi.

Comme je me préparais à plier bagage, il me proposa, en y mettant une grande politesse, de venir le lendemain mardi, et les mardis suivants, comme disent les avis de réceptions ministérielles, exécuter chez lui de petits, mais nombreux travaux de restauration sur la personne de tableaux précieux, qu'il ne voulait confier, ajouta-t-il, qu'à, un artiste dévoué à son art, et tel que je lui paraissais l'être.

– Cela servira à faire bouillir votre marmite, me dit-il en riant.

Ma foi, j'étais au bout de mes pièces, en ce temps-là, oh ! mais tout au bout, et la sonnette de mon atelier se voyait bien rarement arrachée par un amateur essoufflé. J'acceptai donc l'offre que le père Braison m'avait faite avec toute sorte de précautions oratoires .délicates et obligeantes. Je l'accompagnai jusqu'à l'omnibus qui devait le ramener dans Paris à l'aide d'une combinaison de correspondances qu'il m'expliqua tout au long.

En marchant, il m'informa d'une autre de ses manies, presque aussi curieuse que sa façon de distribuer les rats de l'île Saint-Louis dans les maisons de campagne de la banlieue. 1

– J'ai l'habitude, me dit-il, de faire l'aumône. Je donne, c'est tout naturel, puisque je vis seul et que j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut pour bien vivre ; je donne même pas mal d'argent aux pauvres que je rencontre et à ceux que me signale ma gouvernante.

Mais il est de ces satisfactions que les pauvres gens ne songent pas à se procurer, et qui me semblent pourtant aussi importantes que le manger, le boire et Je couvert. Ces satisfactions-là, je les leur offre, sans qu'ils s'en doutent. Et tenez, par exemple, la vue des fleurs, c'est un des grands besoins de l'homme des villes, un besoin impérieux. Eh bien, je vais dans les quartiers excentriques et dès que je découvre un terrain vague sur l'aridité duquel donnent les fenêtres innombrables des hautes maisons où logent les gens qui sont toute la journée emprisonnés dans les ateliers, je m'en fais secrètement le jardinier. Oh ! cela ne me donne pas grand mal ! J'y sème à la volée, la nuit, des graines de plantes très rustiques, mais aux fleurs très parfumées, et je m'en vais riant d'avance de la surprise des personnes. Le printemps fait sa petite affaire après moi. Et un beau matin, à toutes ces fenêtres noires, des têtes fatiguées se penchent, et on se dit d'une croisée à l'autre : « – Mais regardez donc ce qui pousse là-bas ! » Et ça pousse, ça pousse, ça monte, ça monte ! et puis cela fleurit, et puis le soir, vers les fenêtres pauvres, s'élèvent les senteurs délicieuses de mes plantations. Et ces parfums-là, voyez-vous, ça charme le nez et les yeux et ça met de la bonté dans le cœur.

Le lendemain, à l'heure fixée, j'étais chez le père Braison. J'y travaillai avec plaisir. Cela dura trois mois. Trois mois pendant lesquels je ne vis, de la collection célèbre du bonhomme, que les huit ou dix toiles qu'il

m'apporta dans la pièce où j'étais installé. A la demande que je lui fis un jour de pénétrer dans le sanctuaire où sa collection était exposée, il me répondit avec une certaine impatience :

– Mais vous n'y songez pas, jeune homme ! Nous sommes encore en été. On ne peut bien voir les Van Goyen qu'à l'automne, et encore à quatre heures seulement, et par un jour de soleil voilé sous des brumes argentées ; une lumière flamande, enfin !

Cette réponse me stupéfia. Je n'insistai pas. D'ailleurs, je dois vous le dire avec une forte rougeur, pendant que je cueillais dans la gamme des gris fins et blonds les touches réparatrices des Van Goyen les plus craquelés du père Braison, je... je... enfin quoi !... j'étais devenu amoureux !

Tous les mardis matin, comme je montais chez le vieil amateur, qui perchait au cinquième étage, sur le quai de Béthune, je rencontrais, descendant l'escalier que je gravissais, une jeune fille aux yeux gais, très modeste avec cela, et qui paraissait une honnête petite créature. A la longue, nos rencontres sur les marches et paliers avaient fini par n'être plus tout à fait aussi fortuites, et, coïncidence heureuse autant que singulière, chaque fois qu'il m'arrivait d'être en retard dans mon ascension, il y avait également du retard, d'un autre côté, dans la descente.

Bref, une rampe, en fer forgé, assistée de divers cordons de sonnette, dont l'un se composait (troisième étage) d'une ficelle supportant un morceau de racine de réglisse, furent les témoins de l'aveu enthousiaste que je hasardai un jour, un jour de retard, naturellement ! La jeune fille (elle s'appelait, et elle s'appelle encore Valentine) répondit avec gravité aux questions précipitées que je lui faisais, par cette indication topographique que sa mère, une veuve, habitait le quatrième étage, la porte à gauche, et qu'elle ne pouvait raisonnablement rien décider sans avoir pris son avis. Cela dit, elle salua gentiment le bon entendeur, et je me hâtai, muni de son précieux renseignement, de franchir la distance qui me séparait, verticalement, de la porte d'une mère qui avait si bien élevé sa fille ; j'y frappai en mettant tout mon cœur dans mon index recourbé.

Une heure plus tard, très troublé, mais en somme assez joyeux, j'étais reconduit à cette même porte par une mère en larmes, affectueuse pourtant, et qui ne me promettait rien, mais qui me laissait entendre qu'elle daignerait

s'informer auprès de qui de droit de mon passé, de mon présent et de mon futur. Plus tard, on verrait !... J'avais eu soin de donner, entre cent protestations de dévouement et d'affection, l'adresse de Qui de droit. Qui de droit, c'était mon père.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, ce jour-là, je surpris étrangement le père Braison, d'abord par mon retard extraordinaire et ensuite par ma fébrilité exceptionnelle.

Ce voyant, l'excellent homme me dit :

– Cessons tout travail pour aujourd'hui. Vous n'y êtes pas. Et puisque vous me tourmentez pour voir mes Van Goyen – je ne lui en avais jamais reparlé depuis le commencement de l'été – eh bien ! vous serez satis fait tantôt. Nous voici arrivés à l'équinoxe. Le temps est bon. Joli soleil. Une buée délicate dans l'air. Saisissons l'instant. *Carpe diem !* dit Horace. Aujourd'hui, vous verrez l'*Entrée de l'Escaut*.

A trois heures sonnant, il me conduisit dans sa galerie, une galerie complètement obscure, avec les précautions qu'on prend pour un parlementaire introduit dans une citadelle assiégée ; il n'y manquait que le bandeau. Il me tenait par la main. Il me dit : Asseyez-vous ! Je m'enfonçai, à tâtons, dans une bergère moelleuse près de laquelle il m'avait amené. Quand je fus incrusté dans le coussin, il me lâcha la main ; à travers les ténèbres, que zébraient de minces filets de jour, il se dirigea vers l'une des croisées, closes par des volets intérieurs, dont les feuillets pouvaient se plier ou se déplier à volonté.

Chacune des lames de ces feuillets était percée d'une série d'espèce de sabords, pour le moment aveuglés par des mantelets mobiles. Il leva un de ces mantelets. Un jet de jour, semblable à l'éblouissante coulée d'un haut fourneau, se rua immédiatement dans la galerie, avec l'impétuosité d'une flèche, et vint droit s'écraser sur une toile qui en fut illuminée soudain, seule, tandis que les toiles voisines restaient dans une pénombre opaque.

– Voilà l'*Entrée de l'Escaut* !

Je poussai un cri d'admiration. Le tableau était d'une vérité merveilleuse, éclairé par cette lumière d'une qualité exquise.

– C'est bon, c'est bon, jeune homme, murmura le père Braison. Prenez votre temps. On ne voit pas ces petites choses-là comme cela tout d'un trait.

Dégustez, jeune homme, dégustez ! Je vais vous laisser tranquille. Vous allez être enfermé ici, seul, avec l'*Entrée de l'Escaut*. Je vous ouvrirai dans une heure au plus tôt. Au revoir, au revoir. Grisez-vous en paix.

Il le fit comme il le disait, et il m'enferma à double tour dans sa galerie.

Vous pensez si, au premier moment, je fus tout à l'*Entrée de l'Escaut* ; pourtant, je ne m'abandonnai pas complètement à l'extase qu'en d'autres temps la contemplation de cette peinture si délicate eût produite dans mon esprit. Et même, je l'avoue, au bout de quelques minutes, à l'entrée de l'Escaut et la barrant tout à fait, vint se placer l'image d'une jeune personne qui avait un menton rond, un nez aquilin, des yeux doux et gais, des cheveux cendrés, avec ce signe particulier que je l'aimais et qu'elle pouvait devenir madame Le Hart.

Ce pauvre Escaut, j'en oubliai tout à fait l'entrée à partir de ce moment-là !

Pour échapper à cette délicieuse obsession, ou plutôt pour la varier, je vins coller mon œil au sabord ouvert par le père Braison, et, au risque de me tordre le cou et de porter à jamais la tête de côté comme Alexandre et Charles IX, je fis d'infructueux efforts pour apercevoir, par l'ouverture du volet, la terrasse située immédiatement au-dessous de la galerie de mon vieil ami. J'espérais vaguement apercevoir sur cette terrasse, la plus belle des terrasses de France et d'Algérie pour moi, cette jolie fleur qui y poussait si bien, ma chère Valentine, *Valentinia formosa*.

Mon assiduité auprès du sabord obtint, comme je l'avais bien prévu, un commencement de torticolis pour tout résultat.

Je revins m'asseoir dans ma bergère, oubliant tout à fait Van Goyen, et me plongeant dans des réflexions charmantes et profondes. Pour mieux réfléchir, je fermai les yeux.

– Que vous dirais-je ! – La chaleur était accablante dans cette galerie. J'étais tiré à quatre émotions depuis le matin. Bref, je m'endormis pour faire des songes valentiniens !

Une main qui s'abattit amicalement sur mon épaule me réveilla en sursaut.

Cette main, c'était celle du père Braison. Hélas ! il constata avec horreur que je m'étais oublié jusqu'à m'assoupir devant un chef-d'œuvre, et cela au

moment même où il s'apprêtait à me dire : – Eh bien, jeune homme, êtes-vous content ? – Alors sa colère franchit toutes les bornes. Il s'écria :

– Misérable ! Louis XIV ! Gudin !

Le père Braison ne pouvait souffrir Louis XIV à cause de son dédain pour les tableaux flamands en général, et il exécrait les marines de l'honorable M. Gudin.

Ces cris sauvages expectorés, il me saisit par le bras et, avec une vigueur bien étonnante chez un homme de son âge, mais que secondait, il faut le dire, mon état de surprise et de somnolence, il me fit traverser son appartement, à la porte duquel il me flanqua tout net.

J'étais anéanti.

Le lendemain, il reçut de moi ce billet : « Allez demander à la mère de mademoiselle Valentine, la jeune fille qui habite au-dessous de vous, la porte à gauche, ce que j'espère avoir l'honneur d'être pour elle avant peu, et vous comprendrez mon inconcevable trouble d'hier et vous me pardonnerez. »

Il ne me pardonna pas. – Mais il prit en vive amitié la jeune fille, cause de notre rupture, et même il lui permit de m'épouser au commencement de l'hiver.

Il lui donna enfin, comme cadeau de noces, un dessin de Rembrandt, avec ordre de l'envoyer vendre chez Grapillot, marchand d'estampes du quai Voltaire, le jour même de la naissance de notre premier enfant. En opérant ce don, il avait ajouté : « Le cadre est assez joli. Vous le garderez, ajouta-t-il, je le veux ! »

– Et voilà, dit Le Hart en se levant, comment j'ai connu et quitté le père Braison et ses Van Goyen.

– Vous avez vendu l'estampe en question ? demandai-je.

– Pas encore ; mais avant trois mois, il est plus que probable que nous n'en aurons plus chez nous que le cadre.

Nous nous serrâmes la main sur ce mot, et l'on se quitta. Le soir, à la maison, j'écrivis le récit que l'on vient de lire.

.....

Cette semaine, si cela peut intéresser le lecteur, je lui dirai que les journaux ont enregistré la mort du père Braison. En apprenant la nouvelle

de son entrée a eu une attaque de paralysie, et il est devenu aveugle. Qu'ai-je à dire encore ? Ah ! j'y suis. Avant-hier, j'ai reçu un carton imprimé me faisant part de la naissance heureuse de Georges-Léon Le Hart. Au dos de la carte, Le Hart père avait griffonné ce détail, qui a bien son importance :

« Nous avons vendu l'estampe ! En l'ôtant du cadre pour la porter chez Grapillot, selon la volonté du père Braison, j'ai trouvé entre le carton et la gravure, deux billets de mille francs avec cette indication de la main de l'ami que nous venons de perdre : « Pour le marmot ; n'en dites rien à son stupide père ! »

MONSIEUR ET MADAME COLIBRI

Il s'agit ici, non de deux véritables colibris en chair et en plumes – surtout en plumes – mais de deux petites bonnes gens délicats et aimables, le mari et la femme, tous deux artistes peintres, qu'on avait surnommés ainsi à cause de l'analogie de leur taille, de leur air, de leur allure sémillante, de la modestie de leurs mœurs, de la douceur de leur voix, de leur toilette toujours gaie et soignée, etc., avec l'air, la taille, les façons d'être et d'agir, le ramage et le plumage des mignons oiseaux américains en question.

Le sort les avait mis en cage dans une maison à jardin de la banlieue. Là, ils s'étaient construit un nid délicieux. M. et madame Colibri, mariés de bonne heure, mais arrivés à la trentaine sans enfants, avaient lentement, oh ! bien lentement, accepté l'idée de vivre et de mourir dans leur nid, sans laisser un jour derrière eux de petits colibris qui diraient parfois, les yeux mouillés par l'émotion, en regardant une date sur l'almanach :

– Tiens, aujourd'hui, dans le temps, c'était la fête des vieux Colibris !

M. et madame Colibri s'étaient résignés à ne pas avoir de postérité. Seulement, quand ils voltigeaient, je veux dire quand ils se promenaient dans les jardins publics, à la vue des jolis représentants de l'*enfance* française, ils soupiraient, chacun de leur côté, en se cachant, pour ne pas se faire mutuellement de la peine, et ils pressaient le pas.

Afin que leur intérieur ne fût pas trop triste et pour occuper leurs loisirs, ils avaient fait de leur nid un charmant petit musée. Ensemble ou séparément, ils picoraient, après les heures de travail, dans les boutiques des marchands de curiosités. Brin à brin, jour à jour, ils avaient rempli leur nid de mille objets, sans grande valeur intrinsèque, mais marqués du sceau même de l'art, choisis avec un grand goût, et enrichis encore des bons souvenirs, souvent racontés, attachés à leur trouvaille et à leur achat. Aussi,

dame, ils y tenaient de tout leur cœur, et leurs amis ne séparaient pas M. et madame Colibri des choses exquisés qui ornaient leur maison. Leurs curiosités faisaient partie de leur personne.

Les dames, amies de madame Colibri, quand elles apercevaient, sur le quai, un ravissant *bonheur du jour*, pensaient immédiatement à madame Colibri, si gracieuse avec ses fins bandeaux plats, et les messieurs songeaient tout de suite à cet excellent petit M. Colibri à la vue d'une figurine en porcelaine de Saxe.

Et le jardin de M. et madame Colibri !

Les fleurs françaises, les vieilles fleurs, un peu pâles, mais si odorantes, que les splendeurs froides et presque toujours sans parfums de la flore exotique ont chassées des parterres contemporains, y triomphaient seules, soignées, émondées, échenillées, arrosées avec une passion maternelle. M. et madame Colibri n'étaient pas moins fiers de leur jardinet que de ce que leurs amis avaient la bonté d'appeler – leur collection.

Mais arrivons maintenant à la date capitale de leur vie.

Un jour, – madame Colibri était alors souffrante depuis plusieurs mois – les voisins de ces petites bonnes gens virent un monsieur cravaté de blanc, décoré, porteur de favoris gris, franchir mystérieusement le seuil du nid des Colibris.

Et un fait bien inattendu – du moins pour les voisins qui n'avaient pas été avertis, comme les amis intimes, des changements probables qui pouvaient être amenés dans la maison – fut constaté par les voisins. Ils crurent entendre comme qui dirait les vagissements d'un nouveau-né, dans le lointain.

Nous ne le cèlerons pas davantage. Le fait soupçonné tout à coup par les voisins se trouvait être parfaitement exact. Après avoir fait, pendant quinze ans de ménage, un deuil de plus en plus complet de leurs espérances, voici que soudain, la collection de M. et madame Colibri s'était accrue d'un petit objet d'art, une vraie miniature, mais un objet d'art vivant.

Ce fut, dans le nid des Colibris, pendant les premiers mois, une de ces joies célestes qu'il est inutile de décrire, attendu que ceux qui l'ont éprouvée en trouveraient la description froide, et que ceux qui l'ignorent ne s'en soucieraient que médiocrement, quelle que soit la bonté de leur cœur.

Revenons à l'intéressant objet d'art qui semblait grossir à vue d'œil, et qui grossissait en effet, grâce à l'influence combinée du lait et des soins passionnés, d'une façon inquiétante.

Je dis d'une façon inquiétante, et je vais essayer de justifier cet adjectif, d'un mot, d'un seul !

Mais c'est ici, ou jamais, qu'après avoir appelé l'allégorie et l'image à mon secours pour légitimer le surnom de Colibris, donné aux aimables héros de cette petite histoire, je dois de nouveau, et sans hésitation, plonger résolument dans l'image et dans l'allégorie.

L'enfant de nos amis grossissait à vue d'œil, d'une façon inquiétante, parce que M. et madame Colibri – c'est un de ces cas d'atavisme que je me sens dans l'impuissance d'expliquer – avaient mis au monde – un éléphant !

Un éléphant qui n'avait rien des goûts et des allures des Colibris. Un éléphant complet, gracieusement lourd, innocemment brutal, puéril énormément.

Les mois se passèrent et se totalisèrent en années.

L'enfant des Colibris grandissait, grossissait toujours et éclatait d'embonpoint ; il eut de grandes oreilles, de forts pieds, un ventre prodigieux, et ses mains, qui se tendaient vers tout, qui prenaient tout, semblaient deux trompes incessamment occupées à enfourner n'importe quoi et autre chose encore dans une bouche insondable.

Les Colibris restaient souvent muets d'effroi en voyant leur éléphant circuler dans leur nid avec une ampleur de geste, des cris mugissants, qui en détruisaient à chaque pas l'arrangement et le silence.

« C'est l'habitude qui nous fait défaut, pensaient les bons petits artistes. Evidemment, partout, dans tous les nids de colibris, naissent des éléphants semblables au nôtre ; seulement, voilà, on les a de bonne heure et on s'y fait. Nous, nous sommes peut-être un peu vieux pour élever un éléphant ! »

Et toujours l'éléphant grossissait, et, avec le meilleur cœur d'éléphant possible, par suite de sa seule conformation, avec ses mouvements les plus naturels, il désespérait les pauvres gens. A chaque instant il décrochait quelque objet du mur ou l'enlevait d'une étagère, et l'objet était invariablement brisé une seconde après.

Les pauvres collectionneurs étaient tristes. Et l'éléphant les voyant tristes, leur tonnait aux oreilles, d'une voix dont la bonhomie était assourdissante : – Eh bien ! quoi ! vous en achèterez un autre !

– Mais, cher ami, répliquaient doucement les Colibris, il y a quinze ans que nous avons cela. Nous l'avons acheté un jour que nous n'étions pas très riches. On avait mal dîné pendant plusieurs semaines pour l'avoir. Il nous rappelait notre jeune temps, une heure heureuse de notre vie. C'est un peu de notre cœur qui se brise avec lui. Tu ne comprends pas cela ?

L'éléphant n'y comprenait rien. Je vous dis qu'il était le résultat d'un cas d'atavisme très particulier. Il est malheureusement moins rare qu'on ne pourrait le croire. L'éléphant troublait absolument la paix et le bonheur, blottis depuis si longtemps dans le nid des Colibris. Il arrachait les fleurs surveillées tendrement. Il hurlait à tout instant. Il tapait à mort sur un piano que ses parents, après bien des soupirs, avaient consenti à laisser pénétrer dans leur nid silencieux.

Ils y avaient consenti parce que l'éléphant était un bon garçon en somme, qui aimait les Colibris à sa manière, une manière formidable sans doute, mais qui les aimait sincèrement, quoique sans grâce.

Et cependant – je n'invente rien – les Colibris, parfois excédés, harassés, mourants, jouaient de ruse avec leur éléphant chéri. Ils l'envoyaient chez un ami, – l'infortuné ! – et pendant que l'éléphant y démolissait tout à coups de trompe et de pieds, eux, comme deux amoureux, tremblant d'être aperçus, ils s'en allaient dîner au bord de l'eau, dans quelque bosquet, regardant avec délices le soleil se coucher dans la rivière, écoutant la chanson ensommeillée des oiseaux, oubliant complètement l'existence de l'éléphant ! Ils rêvaient, loin du bruit, en paix, se rappelaient des épisodes de leur vie d'autrefois qui les attendrissaient jusqu'aux larmes.

Si l'éléphant l'avait su ! Quelle vie au retour !

Il n'en sut jamais rien. Il continua de grossir et se maria. On lui trouva une riche demoiselle de son caractère, et comme lui se moquant pas mal des souvenirs qui font le bonheur des vieux, et résolue à s'amuser violemment et bruyamment dans la vie.

Après le mariage de l'éléphant, un calme exquis régna de nouveau dans le nid des Colibris. On y respira. On n'y pleura plus secrètement de rage et

de douleur. Le sourire et les fleurs du jardin s'y épanouirent librement.

Enfin un beau matin, l'excellent éléphant, toujours bon, quoique toujours insupportable, apporta à ses chers parents, auxquels il était venu trop tard dans son enfance, une petite créature, âgée de quelques minutes, qui venait d'éclore dans son vaste domicile. définitive en possession des Van Goyen, M. de Villorin

– Encore un éléphant, hélas ! soupirèrent M. et madame Colibri.

Mais non, ils se trompaient. Cette fois, – c'est un de ces cas de réversion que je ne me charge pas d'expliquer, – l'enfant de l'éléphant, que les vieillards soupesèrent dans leurs mains, d'abord avec une grande peur intérieure, ensuite avec une satisfaction inouïe, était un véritable, un ravissant petit Colibri.

Et les deux artistes si éprouvés jadis songèrent avec ivresse qu'ils allaient jouir enfin de la plus exquise des vieillesse.

LE MÉNAGE D'UNE HEURE

Ce n'est pas moi qui raconte. C'est mon ami Philippe. Je ne suis ici que le barreur de ses T, et je mets des virgules aux endroits où il a négligé d'accomplir ce rite de la ponctuation. Voilà tout.

Philippe m'écrivait donc :

Un jour de fête, dans un restaurant qui n'était pas quelconque, – loin de là ! car j'ai le plus tendre respect pour la muqueuse de mon estomac, – j'attendais une petite truite à la chair rose comme les gencives. d'une femme amoureuse. Ce soir-là une truite, c'é-t'ait mon rêve.

Je crevais de faim. J'étais grincheux. Il y avait beaucoup de monde dans ce diable de restaurant, ordinairement calme et frais. C'était un jour de fête. On était là les uns trop près des autres. A côté de moi, deux créatures à robes, l'une jeune, l'autre relativement vénérable, n'en finissaient pas de laper un potage abondant et clair, si profond que je n'aurais pas immergé ma cuiller dans son sein sans l'avoir préalablement munie d'une ceinture de sauvetage.

Mon Dieu ! que les femmes tarissent lentement une assiettée de soupe à certains moments de leur existence !

Réellement, elles avaient l'air ; mes deux voisines, de prendre un bain de langue par ordonnance du médecin.

Cependant, tout en attendant ma truite, – cet animal de garçon ne revenait pas ! – je regardais, avec un certain plaisir bourru, le profil de celle de mes voisines qui était jeune, et je grommelais.

Eh bien, oui, je vous l'accorde, c'était un de ces profils purs et bons qu'on serait très heureux d'apercevoir de loin, à une fenêtre, quand on

revient de ses affaires et qu'on est las. Ça ferait plaisir. Je ne dis pas le contraire.

Des cheveux noirs. Une tête de fauvette avec un œil assez saillant, très doux et très calme.

Un œil où l'on se verrait le matin, tout petit, un peu ébouriffé, mais tendre.

L'œil d'une bonne petite femme, quoi ! – justement le miroir que je cherche avec l'anxiété d'un monsieur qui voit, chaque jour, l'âge lui semer sa noire chevelure des misérables vermicelles blancs qui forment à la fin le potage de la mort...

Allons bon, encore ce potage ! – Je n'en sortirai pas.

Elle non plus, la chérie, elle n'en sortait pas.

Je l'appelle la chérie, parce que, il faut vous le dire, en la regardant, voilà-t-il pas que j'en étais devenu amoureux.

Un homme qui attend une truite et qui songe qu'avec une bonne petite femme comme celle qu'il voit à côté de lui, la truite serait toujours prête à l'heure et délicieuse, oh ! un homme qui songe à cela, est bien près de demander la main de sa voisine.

Animal de garçon !

Tout à coup je lui avançai précipitamment la salière, pas au garçon, à la chérie, à la ravissante chérie qui avait témoigné le désir de faire plus ample connaissance avec le chlorure de sodium du restaurant. Elle me remercia. Ah ! mon ami, quel regard, quel sourire !

Où vont-elles pêcher, pour des remerciements banals, ces sourires qu'on payerait au poids de l'or en d'autres circonstances ?

Ce sourire décida de mon sort : je résolus, en idée, d'épouser cet ange.

Je l'épousai. Dame ! je n'avais pas autre chose à faire pour le moment, ma truite continuait à ne pas naître sous mes yeux et j'étais grincheux.

La vieille dame qui l'accompagnait, et que déjà, dans mon cœur, je respectais comme ma belle-mère, – mais ce n'était que sa gouvernante, comme me l'apprit l'instant d'après une bribe de leur conversation que je ne rapporterai pas, – la vieille dame, dis-je, ouvrit soudain un sac noir qui ressemblait à la gorge d'une grenouille et bâillait comme la bouche de cet

intéressant batracien ; elle en sortit une lettre, qu'elle tendit à sa jeune maîtresse.

Ma femme – (je vous ai dit que, dans mon cœur, c'était déjà fait ; nous avions été à la mairie et nous avons quitté, le soir, discrètement la noce qui avait continué à danser jusqu'à une heure avancée de la nuit), – ma femme, ma chère petite femme décacheta la lettre et, au-dessus de son potage dont il ne restait plus que la lie, la parcourut en tous sens, car la personne qui lui écrivait avait couvert d'hiéroglyphes en long et en large le papier.

Elle sourit de nouveau.

C'était délicieux. Son bel œil calme et pur était exquis à voir. Je la mangeais du regard, et je me félicitais d'avoir eu la bonne fortune d'épouser une aussi ravissante créature. Pourtant, comme mari, – et un mari si récent ! – j'aurais bien voulu savoir ce qu'on écrivait à ma femme. C'est bien naturel.

Je le sus. Comment ? Mais parce que ma bien-aimée communiqua à sa gouvernante ses impressions de lecture en quelques mots.

Ce fut même en cette occasion que j'entendis le son de sa voix pour la première fois. Terrible épreuve !

Elle dit, avec un accent que Bruxelles n'enferme pas assez dans ses flancs :

« Ça, je suis bien content que Léopold vient. » (*Sic.*)

Ce français d'outre-frontière me renversa sur la nappe, mort de douleur.

Elle était bien « content » que Léopold « vient ! »

– Que Léopold vienne, madame !

Qui ça, Léopold ? Qu'est-ce que c'est que ça, Léopold ? Et qu'est-ce qu'il vient faire dans mon bonheur, ce dégoûtant-là !

Elle aime un Léopold. Et elle est bien « content » qui « vient. » – Mon bonheur est brisé !

Mais alors quel rôle est-ce qu'elle me fait jouer depuis une heure ? Comment ! je l'adore ! je le lui déclare. Je lui avance la salière : c'est un aveu. Elle sourit. Je lui demande sa main. Elle me l'accorde. Je l'épouse. Nous avons quitté discrètement la noce, à minuit, sur la pointe du pied, et voilà que je découvre à ma femme un Léopold *qu'elle est bien content qui vient..* On ne trompe pas les gens comme ça, on prévient. Un homme qui

attend une truite, est plus impressionnable qu'une sensitive. Ah ! c'est la plus cruelle des déceptions qu'elle me décerne, pas la truite, la chérie ; pardon ! l'ex-chérie, car je la déteste. Je ne peux pas la souffrir, cette femme-là, avec son Léopold... pourquoi pas *Léiopold*, pour rester dans le ton belge ?

Une seconde après cette découverte écrasante, j'avais, toujours en idée, été trouver un avocat, un avoué, un notaire, des juges, toute la *noiraille* légale. J'avais de mandé la séparation de corps et de biens pour cause d'incompatibilité d'humeur. Le tribunal, sur mon récit, avait été unanime à déclarer que j'avais absolument raison. On avait prononcé la séparation, et, à la sortie de l'audience, tout le monde m'avait chaleureusement secoué la main, et le gendarme s'était écrié :

« En voilà un qui en est quitte à bon compte ! »

Je me résolus à vivre seul, tout seul, désormais, avec ma truite, car, – je dois vous le déclarer, – elle était enfin venue, sur son petit sommier de sauce, ma chère truite, ma consolatrice, mon seul amour.

Et je fus heureux. Les arêtes me rappelaient seulement un peu, de temps à autre, les défauts de ma femme. Mais, bah !... – j'étais libre ! – Quand on est libre, c'est pour longtemps. – Je finis de dîner sans jeter un seul regard du côté de la stupide femme à Léopold.

Je m'en fichais pas mal de Léopold !

La muqueuse de mon estomac chantait dans ma poitrine son grand air de la satisfaction. Entre Pinson et moi, il n'y avait aucune différence pour la gaieté.

Songez donc ! – J'étais rentré dans le sein d'un célibat sans bornes et je l'arrosai d'un verre final de ce cognac authentique qu'on devrait appeler le *Casse-regrets*.

MON COUSIN AUX VEAUX

Ceci n'est pas une histoire, c'est un vieux souvenir.

A une certaine époque de ma vie, que je ne saurais préciser d'une façon exacte, mais qui doit être joliment reculée, je le crains, bien que je me la rappelle comme si c'était hier, les éléphants, ma sœur et moi, nous n'avions encore eu que des relations toutes littéraires. Nous savions par les récits des voyageurs, sous demi-reliures, qu'on voulait bien nous confier, que les éléphants n'étaient pas des bêtes chimériques. Mais leur existence ne nous avait pas encore été démontrée par la vue et le toucher. Cela ne veut pas dire cependant que nous ignorions comment ils étaient faits. Point. Dans les alphabets illustrés où chaque lettre est rappelée par un animal dont elle est l'initiale, nous avons fréquemment aperçu à l'E le gros quadrupède en question, arrachant invariablement une touffe d'herbe avec sa trompe.

Pourtant, quel que fût l'art du dessinateur des animaux de notre alphabet, nous conservions un certain scepticisme à l'égard des avantages extérieurs et des dimensions de l'éléphant. Les alphabets à animaux mentent parfois. Et, à ce propos, aujourd'hui encore, je me permets de douter complètement de l'existence du *Xuxu*, cet être mystérieux qui figurait sous l'X – pour les besoins de la cause, je suppose – et que je n'ai point encore eu le plaisir de rencontrer ici-bas, alors que de nombreux fils d'argent sillonnent déjà ma barbe. Espérons que, là-haut, pour l'honneur du dessinateur de mon ex-alphabet, le ciel m'offrira enfin le *Xuxu* qui a semé le doute dans mon esprit à un âge où j'aurais pourtant gobé bien d'autres bêtes ! Ma sœur non plus n'a jamais vu, depuis qu'elle est grande, le *Xuxu*. J'en suis même assez content, car elle a souvent essayé jadis, pour m'enfoncer, de me faire avaler

que j'avais tort de n'y pas croire, et la preuve, ajoutait-elle avec aplomb, c'est qu'elle l'avait aperçu la veille !

Enfin, si le Xuxu n'existait que bien vaguement pour moi, tout au contraire, l'éléphant était une créature probable et même certaine. Mais, je le répète, les éléphants, ma sœur et moi, nous n'avions jamais été mis en présence les uns des autres à l'époque très éloignée à laquelle je reviens en ce moment avec un doux plaisir. Or, un jour, le léger et dernier voile qui recouvrait encore les éléphants fut déchiré pour nous, et ce fut dans l'enceinte du Jardin des Plantes que nous fîmes connaissance avec ces pachydermes proboscidiens ; je les y constatai en chair et en trompe. Ils étaient bien plus jolis que sur mon alphabet ! Et puis, l'art méthodique qu'ils déployaient pour absorber le pain de seigle de la captivité excita nos gais transports. J'eus le regret, par exemple, de voir qu'ils ne passaient pas leur vie à arracher des touffes d'herbes, comme l'artiste, déjà nommé, auteur du Xuxu, l'insinuait obstinément dans ses compositions.

La tête et le cœur pleins des souvenirs de ces admirables et monstrueux quadrupèdes, on nous ramena à la maison, ma sœur et moi, et, en attendant que le dîner fût prêt, on nous laissa dans le jardin. Nous habitions dans ce temps-là au haut de la montagne de Belleville, toute verdoyante alors, aussitôt que la barrière était passée. Comme nous devisions, ma sœur et moi, nous rappelant les défenses, la trompe, les oreilles et le four profond de la bouche ouverte des éléphants, on nous cria par la fenêtre : – Montez ! votre cousin est venu vous voir.

Un cousin ? quel cousin ? nous avions beaucoup de cousins. Il y a même infiniment moins de Xuxus que de cousins sur la terre. Nous avions donc beaucoup de cousins. Il nous en reste encore pas mal, heureusement, et avec lesquels il est agréable de trinquer parfois (n'est-ce pas, Joseph ? n'est-ce pas, Joseph (*bis*) ? et n'est-ce pas, Théophile ?). Donc, nous avions des bottes de cousins, et, en montant l'escalier, nous nous disions : – Ça doit être Joseph (*prime*) ? Non ! c'est peut-être Joseph (*bis*) ?

Nous arrivons, essoufflés d'avoir monté en courant. Nous entrons avec bruit. Le jour où on a vu pour la première fois des éléphants tout en vie, on peut bien être troublé au point de ne pas se présenter avec le calme et la bienséance réglementaires ! A peine entrés, nous reculons, muets d'effroi,

ma sœur et moi, en apercevant, aux pieds d'un être qui nous était absolument inconnu et qui n'avait rien du tout des deux Joseph ci-dessus nommés, un animal hérissé, farouche, et crotté comme si on l'avait traîné pendant sept ans dans la boue.

Bien qu'à son aspect mon sang se fût glacé dans mes étroites veines, j'eus encore assez de force pour songer, – et cette pensée dura le temps d'un éclair, – que je me trouvais peut-être enfin tout à coup face à face avec le monstre si célèbre et si peu connu appelé le Xuxu.

Dame ! ma sœur me disait le rencontrer, elle, tous les matins, au coin de la rue Levert, à deux pas de M. Mé-lingue, qui était notre voisin, et moi je la croyais – de temps à autre.

Je regardai alors cette amie intime du Xuxu, pour voir ce qu'elle en disait. Elle n'en disait rien du tout. Elle était très pâle.

Le maître du Xuxu se leva sur ces entrefaites. Il n'en finissait pas de développer sa taille. Je crus que sa tête allait défoncer le plafond, tant il me parut grand.

– C'est votre cousin, nous dit ma mère. Embrassez-le.

L'être se courba, tel un peuplier que le vent du sud-ouest plie, et nous prit tour à tour dans ses bras. Son Xuxu resta bien tranquille à ses pieds. J'en profitai pour glisser une interrogation d'une voix étranglée :

– Qu'est-ce que c'est, monsieur, que cette bête-là ?

– C'est un chien de berger ! tonna notre cousin. C'est Follette. Ici, Follette !

Le faux Xuxu s'appelait du nom vapoureux de Follette. Abîme de surprise !

En ce moment, mon père fit son entrée à son tour. Il arrivait de son bureau, las, mais souriant, avec des bonnes choses dans de petits paquets. – Oh ! cher absent à jamais !

On s'expliqua. On s'embrassa. Nous écoutions d'une oreille distraite. Tout ce qui nous resta de la conversation, c'est que notre cousin se rendait périodiquement à Paris pour vendre des veaux dans une halle près de la rue de Poissy. Et puis nous recueillîmes aussi ce renseignement : il venait de Châlons-sur-Marne.

Quant à son nom, mon père et ma mère le savaient évidemment, mais il ne fut pas prononcé ; par suite, nous n'en fûmes pas instruits, et aujourd'hui encore, trente ans après cette aventure, j'ignore de fond en comble le nom et le prénom de ce cousin au chien terrible, qui est apparu une fois dans notre vie, et n'y est oncques revenu, tel un météore qui se montre une nuit dans le ciel, y brille un moment, puis fiche le camp pour jamais dans l'espace. Mais nous l'avons baptisé le cousin aux veaux tout de suite, et ce surnom est depuis resté dans notre souvenir.

La cousin aux veaux et son chien, lequel était bien le meilleur garçon de chien du monde, dînèrent avec nous. Ce fut délicieux. Songez donc ! être assis, le jour même où on a bourré de pain un éléphant authentique jusqu'à la trompe, à côté d'un homme qui vous prend des veaux, comme on prendrait des mouches, dans le chef-lieu de la Marne, et qui en amène des charretées à Paris, et cela à lui tout seul !

Il avait une très bonne figure, le cousin aux veaux. Ce qui l'avait tout de suite mis à l'aise, disait-il, en entrant chez nous pour la première fois, c'était d'avoir vu, pendues au murs, des assiettes peintes venant de chez sa mère, et que celle-ci avait léguées à mon père en mourant.

– Quand j'ai vu les assiettes, je me suis dit : c'est ici la cousine. Salut, la cousine ! Et voilà. Seulement, j'avais peur pour Follette, qui n'est pas habituée au monde.

Il n'y paraissait guère, entre nous. Follette mangeait dans le monde comme sous la coudrette, et elle affectait de considérer nos assiettes comme la propriété particulière de sa langue.

Le cousin aux veaux passa la nuit à la maison. On dédoubla les lits. Un matelas par ci, un matelas par là, et il fut couché comme un roi. Nous emmenâmes le Xuxu, devenu notre idole, dans notre chambre particulière. Il y ronfla comme un ogre, pendant que ma sœur et moi longtemps avant de nous endormir nous parlions de cet inattendu cousin aux veaux, un géant, un vrai géant, pensions-nous, avec sa blouse bleue qui lui tombait jusqu'aux talons et son bâton noueux à cordon de cuir.

Il nous quitta le lendemain, et depuis nous ne l'avons jamais revu, et nous n'en avons jamais entendu parler !

– Jamais !

Nous l'accompagnâmes, ma sœur et moi, jusqu'à la rue des Envierges, à quelques minutes de la maison, une rue étroite, dans les champs. Le cousin aux veaux nous embrassa, nous recommanda d'être bien sages, entr'ouvrit sa blouse, plongea ses doigts dans une ceinture de cuir, et nous mit à chacun, dans la main, une pièce de monnaie dont le poids considérable nous rendit éperdus.

A peine le cousin aux veaux, suivi de son Xuxu, eut-il tourné le coin de la rue, que nous regardâmes avec avidité ce que contenaient nos mains. Nous y avions, chacun, une pièce de cent sous, pesante, et qui nous parut grande comme la lune !

Cent sous ! Jamais, même dans nos rêves les plus immodérés, la veille de Noël ou du Jour de l'an, une pièce de cent sous, trésor immense et inépuisable, n'avait dessiné sa circonférence imposante à nos yeux.

Accablés dès lors sous le poids de la responsabilité que cette fortune subite nous mettait sur le dos, craignant d'autre part de nous la voir ravir et devenir la proie des tirelires insondables inventées par nos parents, nous résolûmes sur-le-champ .de jeter notre argent par la fenêtre de la prodigalité.

– Si nous achetions un éléphant ? dis-je. On le mettrait dans le jardin.

– Un éléphant, avec ça ! dit ma sœur. Mais on nous en donnerait bien deux.

– Tu crois ?

– Oui ; mais, voilà, il faudrait les nourrir ?

– Alors, achetons autre chose !

Cela dit, je courus, rue de la Mare, chez une marchande de joujoux qui répondait au nom aimable de madame de Beltombe (*sic*) et j'y pris un nombre prodigieux de petites bouteilles pleines de grains d'anis recouverts de pâte colorée. Nous aimions assez ces petits grains. J'en achetai plein mes mains et mon tablier, et je ne parvins à dépenser, hélas ! que deux francs cinquante ! Nous engloutîmes sur-le-champ le contenu des cinquante fioles !

– Demain, nous ferons mieux, ma chère, dis-je à ma sœur, en retournant à la maison, tous deux criblés de grains d'anis comme un lièvre de petit plomb.

Cette nuit-là, il y eut dans la nature (quartier de Belleville), de juvéniles entrailles, dont je ne nommerai pas les possesseurs, mais qui furent bigrement attristées par une digestion incompréhensible. C'était la revanche des bonbons ! – Le doigt de Dieu ! – Mais dans quel drôle d'endroit !

C'est égal, à présent, quand je me rappelle mon mystérieux cousin aux veaux, et bien qu'il ait été l'auteur de la nuit diablement pénible que nous goûtâmes, ma sœur et moi, le soir de son départ, je me dis que je voudrais bien savoir s'il est encore de ce monde, et, en ce cas, que j'aurais vraiment beaucoup de plaisir à vider avec lui une poudreuse bouteille, à cachet rouge.

SINGULIÈRE AVENTURE

ARRIVÉE A UN BON PETIT AQUAFORTISTE

Une clef, vous le savez, se compose généralement de trois parties : l'anneau, la tige, le *panneton*.

Le *panneton* est cette partie plate et rectangulaire destinée à évoluer au sein de la serrure, comme un rat dans son trou, et dans laquelle les dents d'une lime ont pratiqué des découpures plus ou moins compliquées.

Jean Tapiau, bon petit aquafortiste, tout jauni par les vapeurs du nitrate de cuivre, avec des ongles rongés par l'acide azotique, remarqua un jour que les traits découpés dans le *panneton* des clefs d'un trousseau gisant sur sa table de travail ressemblaient beaucoup à des caractères idéographiques chinois.

Il se prit la tête dans les mains et réfléchit longtemps sur cette découverte.

Pendant qu'il cogitait de la sorte, une planche qu'il venait de soumettre à l'action du liquide orrosif subissait des *morsures* telles que plus tard, quand on en tira des épreuves à la brosse, celles-ci parurent avoir été haineusement travaillées comme par un chien tout à fait enragé.

Néanmoins, elles firent les délices de Richard Lesclide, alors rédacteur en chef de *Paris à Veau-forte*, publication du plus grand mérite, dont il n'est pas sans exemple que des numéros aient été distribués de temps à autre aux abonnés.

Lesclide a le bonheur, aujourd'hui, de veiller sur la santé des *moulages* du Louvre.

Il a passé du cuivre au plâtre !

C'est ce qui a blanchi sa noire chevelure, sans doute.

Mais revenons à notre histoire.

Quand le bon petit aquafortiste Jean Tapiau permit à ses mains de lâcher sa tête pensive, et quand celle-ci fut autorisée à regarder de nouveau la voûte azurée au lieu du triste panneton qu'elle avait été forcée de contempler pendant un temps infini, une idée bizarre y était en fleurs.

L'idée était celle-ci :

« – Il sied que je m'amuse un peu aux dépens de la linguistique ! »

Jean Tapiau mit son idée à exécution sur-le-champ. de la manière suivante :

Il prit une belle feuille de papier du Japon, qu'il tenait de la bienveillance de Richard Lesclide, et, à l'aide d'un pinceau intelligent et d'une solution d'encre de Chine, de la Vraie-Grande-Muraille, il reproduisit avec une exactitude scrupuleuse sur le soyeux papier, les traits découpés dans les divers pannetons des clefs qu'il possédait, y compris celles des endroits les plus, intimes.

Le résultat de ce travail, consciencieusement mené à bout, fut une sorte de manuscrit qui, au premier et même au dernier aspect, semblait avoir été tracé par la main même de Khoung-Tseu, cette belle âme que les barbares appellent Confucius.

Muni de ce manuscrit, qu'il roula proprement après l'avoir jauni à la fumée de son poêle, le bon Jean Tapiau se dirigea vers l'hôtel de la légation chinoise, dans l'intention d'exiger d'un mandarin lettré la traduction de ce palimpseste improvisé.

Mais, à la légation, il apprit que l'ambassadeur et sa suite, tous avec leur calotte de soie, leur queue et leur bouton de cristal, venaient de partir pour les bateaux de fleurs du lac Saint-Fargeau, à Belleville.

Khoung-Tseu n'a-t-il pas dit :

« – Apprends à connaître les mœurs des peuples. »

Un peu désappointé, le bon petit aquafortiste Jean Tapiau se rabattit sur la Bibliothèque nationale.

« – Au cours de chinois de l'École des langues orientales, se dit-il, je trouverai certainement mon affaire. »

Jean Tapiau avait raison de penser de la sorte. Seulement, au cours de chinois, ce ne fut pas l'honorable M. Hervey de Saint-Denis qui reçut le bon Tapiau, ce fut un vague professeur suppléant, entouré de quatre auditeurs dont la tête était entourée d'une mentonnière et qui avaient tous mal aux dents. Ce suppléant accueillit l'intrus avec un ris gracieux, et lui demanda ce qu'il pouvait bien faire pour lui être agréable. Tapiau déroula son manuscrit.

– Oh ! oh ! s'exclama sans hésitation le suppléant, tandis qu'il ramenait du doigt sa narine droite avec insistance, oh ! oh ! – Voilà un manuscrit qui date de la seizième dynastie, la dynastie des *Hoeï*. Fichtre ! monsieur a dans les mains une pièce curieuse !

– Pouvez-vous me la traduire ? fit Tapiau avec douceur.

– Comment donc ! répliqua le professeur.

Et, à l'instant, d'une voix sonore, il s'écria :

– Messieurs !

Les quatre auditeurs, accablés sous le poids de leurs douleurs odontalgiques, secouèrent leurs tristes oreilles et les prêtèrent avec résignation au discours du professeur.

– Messieurs, hurla ce dernier. Un manuscrit extrêmement rare, tracé en caractères *Phi*, à l'encre *Tchou*, sur papier *Tchi*, de la province de *Tsaï-Yu* vient de m'être remis. On m'en demande la traduction. La voici :

« – Les erreurs de l'homme supérieur sont comme les éclipses de soleil et de lune. S'il commet des fautes, tout le monde les voit. S'il les répare, tout le monde le contemple. »

– Merci bien, monsieur, murmura Tapiau. Ah ! pardon, et le dernier caractère que signifie-t-il ?

– C’est la signature du philosophe Wen-Wang, auteur de cette belle sentence.

– Wen-Wang ? dit Tapiau, je suis bien heureux de le savoir. Ce caractère-là a été tracé d’après la clef de mon water-closet. Merci, monsieur.

Ayant cela dit, Jean Tapiau tourna les talons et sortit de la salle du cours, laissant le professeur et ses quatre fluxionnés extrêmement intrigués par les dernières paroles de l’étranger au teint jaune et aux ongles rongés.

Mais il ne faut pas badiner avec la linguistique !

Jean Tapiau avait audacieusement abusé la philologie. Il devait être puni. Il le fut.

A quelques jours de là, comme il parlait mystérieusement dans les cafés de son manuscrit chinois et de l’envie irrésistible qui le dévorait d’en apprendre le contenu, on lui proposa de le mener dans une honnête famille du quartier du Roule, dont la fille aînée, récemment revenue de Canton, où elle avait passé sa jeunesse, savait le chinois aussi bien que sa langue maternelle.

Jean Tapiau professait, avec beaucoup de Parisiens qui ne sont pas aquafortistes, cette opinion que les Chinois sont des êtres chimériques, inventés par le frère de Paul Arène et par madame Judith Gautier, afin de permettre à des savants français de toucher beaucoup d’argent en n’expliquant pas des textes sacrés fabriqués au moyen de mouches trempées dans l’encre, qu’on fait courir sur du papier blanc.

Il accepta donc l’invitation en riant, avec cette idée qu’il allait joliment *coller* une quasi Chinoise.

A huit heures du soir, il était dans le salon de la famille du quartier du Roule, et présentait sa *clefgraphie* à la charmante sinologue.

La jeune demoiselle, regardée anxieusement par sa famille, qui en était fière, déroula lentement le manuscrit, le lut, rougit soudain d’une façon étonnante, et, tout à coup, vlan ! vlan ! appliqua deux soufflets retentissants sur les joues de Jean Tapiau, qui tomba évanoui, à la renverse.

– Mais que dit donc ce manuscrit ? demanda tout bas le fiancé de la jeune fille à celle-ci.

Celle-ci, toute rouge encore, le sein palpitant de colère et de honte, murmura :

– Des horreurs ! Je vous dirai ça après notre mariage.

Quand le bon petit aquafortiste Jean Tapiou revint à lui, il se trouva sur le trottoir sans déférence du faubourg Saint-Honoré. Deux agents de la paix publique l'aidèrent à se relever, et, naturellement, le menèrent au poste sous la prévention d'ivresse manifeste.

Il en fut quitte pour une amende assez forte, que dut payer Richard Lesclide, éditeur riche et bienveillant, d'ailleurs, et heureux de se dire l'ami d'un homme qui avait écrit du chinois égrillard sans le savoir.

DAPHNIS ET CHLOÉ

Hélas ! non, cher ami, ce n'est point une nouvelle traduction de la délicieuse, de l'adorable pastorale de Longus que vous allez trouver ici ; c'est mon humble prose, ma prosette.

Et cependant le titre que j'ai donné à mon récit n'est point uniquement destiné à piquer votre curiosité.

Cette histoire est si simple, si pure et si naïve qu'en l'écoutant je crus être transporté aux environs de Mi-thylène ; aussi le nom du cher roman antique, cette douce fleur éclore sur les débris de la littérature grecque, m'est naturellement venu à la plume en commençant d'écrire ces lignes.

Est-il utile de vous dire, à vous surtout, que c'est le héros de l'histoire en personne, l'œil brillant, la voix tremblante, le cœur palpitant, qui me dicte les mots que vous allez lire, et qui jettent dans l'air, comme les fontaines des pays féeriques leurs gerbes fraîches, leurs parfums d'innocence et de jeunesse ?

Donc je sténographie ; voici le récit de... Daphnis.

.....

In eo tempore... j'étais le dernier des élèves de l'atelier de G..., à Bruxelles ; j'avais quinze ans. J'étais aussi grand qu'au moment où je vous parle. Certes, Adonis ne m'eût rien envié ; mais je suis sûr qu'il m'aurait demandé comment je faisais pour être si joli. C'était le doux temps que les

Romains désignaient sous le nom de ante *pilos* ; bref, j'avais trente ans de moins.

J'avais trente ans de moins, et je sortais à peine de ma sévère famille ; une famille flamande, c'est tout dire.

Mon innocence égalait celle d'un dictionnaire de collège. – Les romans qui traînaient à la maison – mon frère n'était pas encore à Paris – avaient bien farci ma tête blonde d'une grande quantité de mots qui me paraissaient très gentils ; mais ces mots ne formaient qu'une sorte de *version* pour mon écolier de cœur, et j'ignorais complètement l'art de traduire les langues étrangères.

Un soir, à sept heures, – j'ai noté le moment comme s'il s'agissait d'une éclipse – deux jeunes filles passèrent devant moi, sur le trottoir de la rue Royale.

L'une... je ne me suis jamais rappelé son costume, – était assez laide ; l'autre, ah ! mon ami !... tiens, je la vois, là, un chapeau !... une robe !... des cheveux !...

Je la regardai hardiment, elle me regarda aussi... je me pris le cœur sous mon gilet : il ne battait plus.

Positivement, je tombai amoureux.

Je les suivis. Pendant longtemps mon pas bruyant réveilla les échos depuis longtemps couchés de ma bonne ville.

Elles allaient toujours, rapides comme des abeilles pressées.

Enfin, je m'arrêtai, et sérieusement je me fis subir un interrogatoire : Où vas-tu ? – que prétends-tu faire ? – tu n'as pas d'argent, etc..., etc.

Je repris ma course. A ce moment, deux jeunes gens se mirent de la partie. J'en fus indigné, et forçant le pas, je les coupai. Alors, je passai devant eux en les regardant d'un air sinistre. Ma mine épouvantable refroidit probablement leurs ardeurs, car ils disparurent par une rue latérale.

Elles allaient toujours, emportant mon cœur qui n'avait plus que trois mille pulsations à la minute.

Bientôt la laide quitta la jolie. Elles se donnèrent un rendez-vous, que je retins parfaitement. C'était à Sainte-Gudule.

L'idole de mon âme reprit son chemin.

Évidemment elle se savait suivie.

Dans les glaces des magasins encore ouverts, elle jetait des regards très significatifs ; je crois même qu'elle ralentit le pas.

Lorsque je m'aperçus de cette circonstance, j'eus peur : elle-m'avait remarqué ! – Je n'étais plus, à mes yeux, le protecteur invisible : je devenais l'effronté poursuivant !

Je réduisis mon allure à la proportion de la marche d'une tortue.

Elle alla plus doucement.

Quel parti prendre ? – Et dans mon innocente fatuité désordonnée, convaincu que ma mine, vraiment gracieuse pour un homme, était l'unique cause de l'attention qu'on me témoignait à n'en pas douter, je m'avisai d'un stratagème, aussi neuf qu'étrange, pour dégoûter mon inconnue de ma personne infime.

J.-J. Rousseau, le pudique, n'eût pas inventé mon moyen de défense.

Chaque fois que nous passions devant la boutique d'un pharmacien, je me plantais avec ivresse au beau milieu des rayons jaunes ou verts que les boccas lançaient dans l'obscurité extérieure, et je me mettais à loucher et à grimacer d'une façon barbare.

Quand la jeune fille se retournait, je devais lui présenter soudain le portrait d'un diable dérangé assez réussi, et j'étais heureux !

Soins perdus ! Elle marchait de plus en plus lentement, et, fatalement, un moment devait venir où j'allais être forcé de passer à côté d'elle.

Et pas de rue transversale pour m'échapper par la tangente !

– La maudite idée !... poursuivre une femme à mon âge !... pourquoi ?... Et je m'adressais mille reproches.

Elle regarda les images de sainteté qui décoraient une vitrine.

Hardi ! me dis-je, – et je m'élançai au galop pour doubler ce cap redoutable. Merci, mon Dieu ! je la dépassai... ouf ! je respirai ! aussi, que diable allais-je faire ?

Soudain, un pas précipité. le sien évidemment, fit entendre son bruit mignon et terrible derrière moi.

J'aurais eu cent mille francs, que je les eusse donnés de bon cœur pour disparaître instantanément de la surface du globe. D'effroyables remords se partagèrent les restes d'un cœur glacé d'effroi... Sapristi !

Le pas retentissait toujours, et toujours se rapprochait. Je pris mon élan.— pan ! une main se mit sur mon bras qui oscillait le long de mon corps...

Par le ciel ! je poussai presque un cri !

— Monsieur, me dit une petite voix suppliante.

Je n'avais pas dans le gosier un millilitre de salive qui pût faciliter le jeu de ma langue.

— Mad... parvins-je enfin à inarticuler.

— Monsieur, répéta-t-elle, — elle tremblait plus que moi encore, — le quartier Léopold, s'il vous plaît ?

— Mad....

— Le quartier L... Léopold ?...

— Tout droit... dis-je enfin brutalement.

— M... mer... ci, monsieur...

Elle s'éloigna. Rebroussant rue immédiatement, je me sauvai... oui, je me sauvai ; mais quelle ne fut pas ma profonde horreur, lorsque, de nouveau, je compris à un clic-clac trop connu, que l'adorable jeune fille me suivait, me poursuivait...

— Monsieur ?...

— Quoi ? fis-je avec l'insolence de la timidité.

— Monsieur, je ne connais pas la ville et puis le quartier est bien noir par là. Je ne voudrais pas abuser de votre complaisance, mais, vraiment, je vous supplie de me conduire...

Des yeux ! mon cher, quels yeux ! des yeux si piteusement malins que j'en mourais de honte !

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Nous nous mîmes à marcher, côte à côte, dans le plus profond silence. Je serrais les poings de façon à faire entrer les ongles dans la paume de mes mains.

Un froid glacial m'avait envahi de la tête aux pieds. Je n'aurais certainement rien offert de remarquable à l'auscultation la plus minutieuse.

Un instant j'eus l'idée de m'enfuir et de la planter là.

Cette scène eut une durée de dix minutes environ ; littéralement je grelottais.

— Monsieur, dit-elle tout à coup, vous n'êtes pas galant...

– Mad... ah !... je...

– Vous ne m’avez même pas offert votre bras.

– Non... – (j’aurais bien désiré être à la place du prophète qui fut enlevé au ciel...)

J’arrondis néanmoins l’un de mes membres antérieurs, et je le lui présentai ; elle glissa dans l’anse sa petite main et... mon cher, aujourd’hui encore, j’aimerais mieux copier un tableau de Cabanel que de me retrouver à pareille fête ; – j’offrais à ses yeux étonnés la blancheur d’une chemise de dimanche ; – ma parole d’honneur, je m’en allais, comme on dit, – une sueur froide couvrait ma joue et mon front...

Cela se calma. Et nous recommençâmes notre course muette. J’avais la bouche infibulée, d’étranges grognements s’échappaient de mes lèvres. Avec beaucoup de bonne volonté, ça pouvait passer pour une conversation à bâtons rompus.

– Monsieur, si je n’avais peur de vous déplaire, je vous prierais, puisqu’il fait beau, de prolonger notre promenade...

En prononçant ces paroles, ma compagne frémissait plus encore que votre serviteur.

Sa peur me rassura un peu. Nous fîmes une assez longue trotte. Enfin s’arrêtant devant une petite porte qui donne sur le boulevard du Jardin Botanique, elle me dit : C’est ici que je demeure. – Je la regardai. Voulez-vous venir me prendre demain à sept heures ?

– Oui, mademoiselle...

– Adieu...

Et tout à coup, elle me saute au cou... et disparaît.

Je tombai anéanti sur la muraille. Puis je m’assis par terre et je me mis à réfléchir profondément : – Moi ?... à quinze ans !... j’en deviens fou !

Je me relevai et je rentrai chez moi. La nuit fut affreuse. Je vis une immense araignée avec de beaux yeux, qui cherchait à m’enlacer.

La journée du lendemain s’écoula trop rapidement, A six heures et demie cependant je passai en coureur indien sur le boulevard. J’osai regarder la maison. Il me sembla qu’un rideau se levait. Ce fut tout.

J’entrai dans un estaminet, où je bus avidement ; dans cet estaminet il y avait une grosse horloge qui marquait sept heures moins dix minutes.

Pendant ces, dix minutes, je ne quittai pas de l'œil ce cadran fatal. Sept heures sonnèrent enfin. J'étais délivré... *j'avais manqué le rendez-vous !*

Un quart d'heure après je sortis. Invinciblement j'allai du côté du boulevard. Je longuai les murailles doucement, doucement.

Soudain, on m'appela par mon nom... c'était elle !... j'étais perdu !

.....

Cette singulière aventure durait depuis deux mois.

L'hiver était venu.

Tous les soirs, j'allais la prendre, et nous allions dans la campagne ; il faisait un froid de chien !

Quand nous étions fatigués, elle disait : Asseyons-nous ; et je lui obéissais.

Nous n'avions d'autres sièges que les troncs d'arbre et les pierres que la neige avait recouverts.

Et nous restions là, sans presque nous parler ; nous regardions les étoiles.

Parfois elle me disait : Tu ne m'aimes donc pas ?

Je ne savais ce que cela voulait dire. et je l'embrassais. »

Elle me serrait les mains ; ses petites mains étaient froides. Souvent je soufflais dessus, cela la faisait rire.

Un jour, après une de ces promenades qui me remuaient d'étrange sorte, et qui me laissaient dans l'âme un sentiment que, maintenant, je puis comparer à celui de Christophe Colomb pressentant un monde inconnu, elle me demanda si j'oserais le lendemain venir chez elle.

Je lui dis que oui.

Elle me tendit alors ses joues, que je baisai. Elle avait les joues fraîches, fraîches comme une fraise cueillie après les pluies d'orage. Je le lui dis. – « A demain, » répliqua-t-elle en riant.

.....

Je n'y allai pas le lendemain. – J'avais trop peur de trouver le mot de cette effrayante énigme !

.....

Mais comme mon secret me pesait horriblement, je le confiai à un camarade de mon âge. Il trouva tout ceci très extraordinaire, n'y comprit rien, me fit promettre d'être prudent et me souhaita bonne chance.

La chance lui était aussi inconnue qu'à moi !

Le surlendemain, quand j'arrivai sur le boulevard, je vis cette inscription sur un écriteau appendu à la mystérieuse muraille :

QUARTIER A LOUER.

.....

Je ne l'ai jamais revue, et, à cette époque, je n'osai demander de ses nouvelles à personne... Voilà toute l'histoire de mon premier amour.

De tout ce roman il ne me reste que deux choses : un nom et une impression.

Le nom est May.

L'impression est celle-ci : au mois de novembre, lorsque les vents du nord commencent à souffler, je crois embrasser une joue fraîche, fraîche comme une fraise cueillie après les pluies d'orage.

LE LOCATIS

A quoi tient la faveur des grands !

Il était une fois, dans un ministère, un pauvre petit expéditionnaire, très zélé, très courageux, qui travaillait, non pas comme quatre, il ne faut pas exagérer les choses, mais qui travaillait sérieusement comme un, ce qui est déjà un fait joliment rare dans les ministères, n'est-ce pas ?

Il avait beau travailler comme un, il ne recevait jamais, en fait de témoignages de satisfaction, que le témoignage de sa propre conscience. Cela n'est certes pas à dédaigner. Oh ! mais non ! – Mais pourtant, c'était, au point de vue pécuniaire, un maigre beef-steack. Un peu d'avancement, ou un peu de gratification autour, n'aurait pas fait mal. dans le paysage, comme on dit.

Personne, parmi les maîtres de sa destinée, au ministère, ne semblait faire attention au courage, au zèle, à l'exactitude, à la présence quotidienne (jamais malade !) de ce pauvre petit expéditionnaire.

Il avait charge d'enfants. La gratification ou l'avancement ne venant pas, et l'âge venant, le héros de cette historiette se fit *locatis*, à l'usage du grand monde exotique, en gardant *l'incognito* le plus strict.

Ça mettait un peu de beurre dans ses maigres épinards.

En bas de soie noire, en frac de couleur austère, il fit partie du personnel des gens de maison qui, loués à l'heure ou à la course, composent, le soir,

dans les grands dîners, « le nombreux domestique » des riches brésiliens, japonais, marocains, etc., colonisés à Paris par suite de leurs fonctions officielles, ou tout simplement pour leur plaisir.

Or, il arriva, une année, que le ministre du ministère où travaillait le pauvre petit expéditionnaire, alla beaucoup dîner dans la colonie étrangère.

Et, autre coïncidence, ce fut le pauvre petit expéditionnaire, dans presque tous les dîners où il servait comme locatis, qui fut chargé de soigner le ministre.

Il le fit consciencieusement, comme tout ce qu'il faisait, du reste, et sa voix avait des suavités engageantes, quand il nommait à l'oreille du ministre les vins ou les mets.

Nul ne disait plus tendrement que lui : *Lur Saluces* ou *Riz de veau à la Monglas*.

Il avait une très bonne tête, douce et gaie, en. même temps que grave, le pauvre petit expéditionnaire, et, tout en causant avec ses voisins le ministre la remarqua, cette tête agréable, sympathique.

Il la remarqua si bien qu'il éprouvait un véritable plaisir à la retrouver autour de la table, chez les hôtes exotiques qui suppliaient Son Excellence de vouloir bien leur faire l'honneur, etc.

Il y avait même déception dans l'âme du ministre, quand, passé du salon à la salle à manger, il ne voyait pas tout de suite, parmi les *locatis* rangés en haie, gantés de blanc, au fond de la salle, la bonne tête de l'homme qui lui disait d'une voix si engageante :

– Truites en baril à la Chambord.

Le ministre dînait mal et digérait à la diable quand il n'avait pas derrière lui l'officieux dont la tenue et les prévenances lui rendaient si supportables les repas officiels dont le gavaient les membres de la colonie étrangère.

Mais revenons maintenant au ministère où le pauvre petit expéditionnaire continuait quotidiennement à trimer comme un, de dix à quatre heures.

Un jour, le ministre traversant les corridors de son ministère, aperçut le pauvre homme.

– Tiens ! se dit vaguement le haut personnage (en admettant qu'un ministre soit un personnage si haut que ça), en voilà un qui ressemble... à qui donc ?... c'est curieux... Il me rappelle quelqu'un ?.

Et il passa.

Le lendemain, nouvelle rencontre du ministre et de l'employé.

– C'est étonnant, pensa le ministre en s'asseyant dans son cabinet, comme cet employé ressemble à qui donc, voyons ?... – Ah ! j'y suis !... C'est trait pour trait... le locatis qui m'a offert avant-hier du salmis de bécasse... chez l'ambassadeur du Sénégal.

Bref, à la suite de rencontres réitérées, et uniquement parce que l'employé ressemblait au larbin prévenant des grands dîners, le ministre s'informa du nom de son subordonné. On le lui dit. Il le retint. Du reste, à chaque dîner, il avait la mémoire rafraîchie à ce sujet, car, en apercevant le locatis, le ministre disait mentalement, et par manière de plaisanterie : mais, voilà... chose, mon commis.

Il retint le nom avec tant de certitude que le jour où le chef du personnel lui présenta à signer l'état des mutations et des gratifications, il s'étonna tout de suite de n'y point trouver le nom de l'employé qu'il avait pris en vague affection, parce qu'il lui rappelait, le jour, son excellent serviteur du soir.

Le chef du personnel, qui n'aimait pas l'employé en question (on n'a jamais su pourquoi) eut beau dire au ministre que l'être oublié sur les états ne méritait aucune récompense, le ministre n'en fit qu'à sa tête, et, sous l'inspiration providentielle de son estomac, il ajouta le nom du pauvre petit expéditionnaire, de sa propre main, sur l'état d'avancement et sur l'état des gratifications.

Et pendant qu'il opérait cette inscription, le ministre se disait :

– Mon chef du personnel n'a aucun flair. Les ressemblances physiques doivent entraîner des ressemblances morales. Il est impossible qu'un employé qui ressemble aussi curieusement que ça à un locatis qui est zélé, actif et prévenant ne soit pas lui-même un commis prévenant, actif et zélé. Récompensons-le donc !

A quoi tient la faveur des grands !

LA TÊTE DE CHEVAL

Deux mots de mise en scène, s'il vous plaît.

Voici. On est dans l'omnibus. A l'entrée. Depuis une heure on est charrié avec une lenteur agaçante, à travers les rues populeuses. Les véhicules qui les encombrent se suivent, au pas. Bruyante procession. Tout à coup, arrêt complet : un embarras de voitures, inextricable, s'est formé. Bon !

Alors la tête de cheval se présente.

Elle appartient à la malheureuse bête qui tire le premier haquet, fiacre, ou tombereau, de la file que votre omnibus semble diriger.

La soudaineté de l'arrêt a été telle que la pauvre tête, énorme, presque formidable par ses dimensions, entre à moitié dans ce qui serait la porte de l'omnibus, si l'omnibus avait une porte.

Le conducteur, surpris, repousse violemment d'un revers de main les naseaux, indiscrets sans le vouloir, qui frôlent sa noble défroque à galons.

La tête de cheval, sans colère, se détourne.

Le conducteur, spirituel, fait un mot très drôle, à ce qu'il paraît, sur cet incident, et les voyageurs du fond en rient avec complaisance.

Moi, je ne ris pas.

Je ne ris pas. Pourtant la tête de cheval me regarde.

Elle me regarde, de ses grands yeux troubles, injectés de sang. Des yeux de malade. Elle me regarde avec résignation, avec humilité, avec

mélancolie.

Elle me regarde de préférence à tous les autres voyageurs.

Elle me regarde d'un air triste, secouant les oreilles, et je lis de muets reproches dans le mouvement de sa bouche mâchonnant le mors.

J'ai beau lui lancer mes regards les plus tendres, les plus compatissants ; j'ai beau lui dire avec mes yeux : « *Je t'assure que je n'ai pas ri, tout à l'heure,* » la tête de cheval n'en croit pas un mot.

Elle ajoute même :

– Allons ! je te croyais bon. Il y a un instant, en suivant la voiture qui te transporte, je te regardais, tu me semblais doux, inoffensif, l'ami des bêtes. Non, non ! il faut rayer cela de mes papiers. Tu es comme les autres ! Tu as ri de mon malheur ! méchant !

Ces suppositions cruelles me navrent. Et je maudis le conducteur.

J'essaie de nouveau de me justifier :

– Ma parole d'honneur ! mon pauvre vieux, je te jure que je méprise du fond de mon âme les plaisanteries de ce grossier employé. Ses saillies me laissent froid. Que veux-tu que je fasse ? Voyons, veux-tu ma place ? Entre. Tiens, voilà six sous.

Mais la tête de cheval est blessée. Le ricanement des voyageurs l'a atteinte profondément, à l'endroit sensible. Son hochement pénible l'indique tout à fait. Elle n'admet pas qu'on fasse des gorges chaudes, à propos d'une maladresse bien involontaire. Qu'est-elle, en somme ! Un pauvre travailleur. Elle gagne son pain avec bien du mal. Elle ne comprend pas qu'un jeune homme, qu'un démocrate, qu'un philanthrope comme moi, n'ait pas plus de cœur.

– Cela ne vous portera pas bonheur, monsieur ! reprend la tête, en soufflant avec douleur.

La vapeur qui sort des naseaux frémissants de la tête honnête et bonne du cheval me fait l'effet de la fumée des soupirs de son cœur désespéré.

Violents soupirs, soupirs trop légitimes, hélas !

Et je me prends à haïr féroce­ment mes voisins en particulier, et l'humanité, en bloc. Je souhaite de voir l'effondrement de la société moderne, infâme et cruelle. Je voudrais torturer à mon aise les cœurs de pierre au nombre desquels la tête de cheval me range, si injustement.

Je rougis. Je murmure : Imbéciles ! sont-ils assez laids ! Que dis-je ? mais ils sont hideux, tous ces gens-là ! La sale race !

Cela me soulage. En disant ces paroles acerbes, je promène un regard chargé de menaces de mort sur mes compagnons de route.

Ils ne s'en émeuvent nullement.

La tête de cheval non plus ne remarque pas ma sainte indignation. Je la vois, toujours à l'entrée de la voiture, dodelinant avec tristesse : Je vent soulève sur son crâne usé une touffe de crins mal peignée, qui ressemble étrangement à une mèche de cheveux gris.

Elle m'en veut, sans doute ?

Que faire pour dissiper l'erreur profonde où la tête de cheval s'obstine à se plonger ? Que faire ?

Pendant que ces pénibles réflexions naissent et se battent dans mon esprit mortifié, très mortifié, l'embarras de voitures, cause de tout le mal, a fini par se démêler de lui-même, par la force des choses.

En effet, il n'y avait pas de sergents de ville dans la rue.

L'omnibus se met lourdement en chemin, et peu à peu la tête de cheval, distancée, ne m'apparaît plus que dans l'éloignement, attendrissante d'abnégation, amaigrie par l'âge, et mal harnachée.

C'est bien. Je perds de vue la tête de cheval. Tout à l'heure je n'y penserai plus.

Mais elle, elle qui se croit offensée, quelle opinion mauvaise elle emporte de moi !

J'espère cependant qu'au prochain détour, se rappelant tout à coup la sincère amitié de mes regards affectueux, la tête de cheval dira enfin :

– Il est jeune. Allons, je lui pardonne !

LE SOUVENIR DE MONSIEUR L'ABBÉ

Cette année-là, à la pension, – me disait la grave madame Z..., – c'était la mode d'être amoureuse de monsieur l'abbé.

Ça nous avait pris à toutes, dès la rentrée, comme une envie de valser.

Avant les vacances, la grande passion de toutes les petites idiotes, moi comprise, que nous étions, avait été les voilettes à pois jaunes. Toutes, nous en avions acheté une en cachette, en cumulant l'argent de nos *semaines*. Mais on nous avait absolument défendu de les porter. Oh ! que nous avons été malheureuses !

Donc, monsieur l'abbé, cette année-là, avait triomphalement remplacé les pois jaunes dans nos âmes.

On avait des palpitations rien qu'à le voir, son aube sur le dos, traverser l'église, avec toutes les couleurs du prisme des vitraux répandues sur son crâne immense et luisant. Car il était très décolleté du front, monsieur l'abbé.

Je me souviens qu'une fois je restai fâchée pendant cinq jours avec ma meilleure amie, Hermance Goguelu, parce qu'elle m'avait dit qu'elle était la préférée de monsieur l'abbé. Du reste, nous étions toutes d'une jalousie féroce.

Monsieur l'abbé, dois-je l'avouer, n'avait pas l'air de se douter de l'adoration craintive du troupeau de petites oies qu'il guidait vers le ciel, et pourtant s'il ne s'était agi que de marcher au martyre pour mériter un de ses regards, aucune de nous, dans les grandes, ne serait restée en arrière.

Nous inventions des péchés pour aller à confesse. On choisissait dans la liste du catéchisme les péchés mortels qui nous semblaient les plus dignes de mériter les sévérités de notre directeur.

Je crois bien que je m'accusai d'avoir été trente ou trente-cinq fois adultère. L'entendre nous gronder était une joie céleste pour nous.

Cette mode dura un an. Les épingles à boules dorées, vers la fin de cette année-là, commencèrent à balancer dans notre esprit d'oiseau le goût de nos cœurs pour le froid et insensible abbé.

Cependant, avant les grandes compositions, nous en étions encore toutes amoureuses, et on décida d'emporter un souvenir de lui, un souvenir impérissable !

On résolut d'acheter des médaillons d'argent pour mettre ce précieux souvenir. Toutes nos économies y passèrent. Moi, je me privai de chocolat pour arriver à réunir la somme nécessaire.

Quand chacune de nous eut son médaillon pendu au col et caché mystérieusement sous le corsage froncé de nos robes courtes, on songea, en grand conciliabule, à ce qu'il convenait de mettre dedans.

Toutes, nous pensâmes à une boucle de cheveux de notre héros noir, mais plusieurs raisons nous empêchèrent de mettre à exécution ce beau projet. La première, qui n'était pas la moindre, c'est que monsieur l'abbé était chauve. Notre perplexité fut immense. Ce fut Hermance Goguelu qui nous tira d'embarras. Elle proposa très gravement de tondre avec piété le vaste chapeau de l'abbé, dont les bords semblaient garnis de cils noirs, pendant qu'il serait au confessionnal.

Ce qui avait été dit fut fait, et nous partîmes en vacances avec notre médaillon contenant une relique sans prix ! – quelques poils du chapeau de monsieur l'abbé.

Nous étions cinquante-deux. Le fournisseur des coiffures de notre idole n'a jamais rien dû comprendre à cette tonte subite d'un chapeau neuf.

A LA RECHERCHE DE M. BROG

HISTOIRE ET TYPES DE BOHÊMES

LE CAMARADE FERGUSSON – LE REDINGOTIER LE CHATEAU DU RAT MUSQUÉ

Monsieur Hansquine¹, mon bizarre et bavard correspondant de Dunkerque, m'écrivit un jour – et j'ai le regret de le constater à la teinte jaune du papier et à la pâleur de l'encre de sa lettre, que je viens de retrouver, ça ne date pas d'hier, hélas ! – pour me prier de rechercher la trace d'un de ses camarades d'enfance, M. Brog, commis, ou quelque chose d'approchant, dans un grand et célèbre magasin de vêtements confectionnés de Paris.

M. Hansquine, qui refaisait pour la vingtième fois son testament, (il se livrait à ces exercices sans gaîté toutes les fois qu'il avait un rhume) était, me disait-il, dans l'intention de laisser un souvenir à Brog, s'il existait encore, et en conséquence il me chargeait de mettre la main dessus aussitôt que possible.

Je n'avais rien à refuser à l'excellent Hansquine, et je résolus de me mettre en campagne.

Le problème à résoudre était celui-ci :

– Découvrir dans cet immense Paris, plus inexploré et aussi mystérieux que l'intérieur de l'Afrique australe, un homme appelé Brog, âgé de quarante-cinq ans environ, et qui exerçait peut-être la profession de comptable dans un grand et célèbre magasin de vêtements confectionnés dont on ne donnait même pas le nom.

Tâche ardue !

Plusieurs moyens s'offrirent tout de suite à mon esprit pour l'aider à s'aventurer, sans craindre de trop s'égarer, parmi les détours du labyrinthe parisien.

Je pouvais d'abord entreprendre une série de visites chez les principaux magasins de vêtements de la capitale et interroger successivement chacun de leurs directeurs. Je pouvais aussi compulser la liste électorale des vingt arrondissements, et y chercher le sieur Brog, électeur éligible.

Mais les visites et les recherches devaient occasionner des pertes de temps considérables, fort onéreuses pour un humble littéraire obligé de fournir un travail quotidien, à heure fixe.

Je résolus donc de ne suivre qu'à la dernière extrémité la voie étroite, longue et pénible des courses dans les mairies et dans les magasins.

– Bornons-nous pour aujourd'hui, me dis-je, à une lecture attentive de l'*Almanadi du Commerce et de l'Annuaire militaire*. Et j'ajoutai : peut-être Brog est-il devenu un riche négociant ; peut-être encore, las d'un trafic quelconque, s'est-il engagé et est-il parvenu à un grade dans l'armée. Qui sait ?

La lecture attentive de ces divers ouvrages utiles, mais d'une littérature que j'oserai qualifier de fort pâle, me procura seulement un vif mal de tête.

Tout à coup, pendant que je frottais mes yeux exaspérés par la besogne aride que je leur avais fait faire, le souvenir d'un jeune bohème de mes amis, le nommé Vélique, que j'avais plusieurs fois rencontré dans un misérable restaurant de la rue Saint-Honoré, traversa ma cervelle qui, je l'avoue, n'était plus guère en ce moment qu'une sorte de marmelade douloureuse.

Ce Vélique m'avait souvent parlé d'amis bizarres, employés dans des magasins de vêtements tout faits et qu'il appelait, en plaisantant, des *amis monosyllabiques*.

Ces braves gens, paraît-il, étaient taillés sur le patron du Planchet des *Trois Mousquetaires*, et de leur bouche ne sortaient jamais des phrases de plus de trois mots.

Monosyllabiques ou non, les amis de Léon, qui étaient de vieux garçons, devaient certainement connaître le personnel de toutes les grandes maisons rivales du magasin où ils travaillaient depuis un temps immémorial, et je pensai qu'avec leur aide, j'avais au moins une chance de mettre la main sur M. Brog.

Mais pour nouer des rapports avec les amis monosyllabiques, il me fallait d'abord rencontrer le nommé Vélique, et pour retrouver Vélique dont l'adresse m'était totalement inconnue, je devais ou aller dîner dans le mauvais petit réfectoire à bas prix de la rue Saint-Honoré, et l'y attendre, avec frêle espoir qu'un heureux hasard l'y amènerait ce jour-là, ou me lancer immédiatement à la poursuite dudit jeune homme, d'après les indications du camarade Fergusson, lequel passait régulièrement ses journées à la Bibliothèque de la rue Richelieu, et sur lequel je pouvais facilement mettre la main.

Il ne s'agissait donc plus, pour l'instant, que d'aller à la Bibliothèque, et, là, de consulter le camarade Fergusson, qui, j'en étais certain d'avance, connaissait parfaitement la demeure de Vélique.

Secouant le méli-mélo de noms d'officiers et de noms de commerçants qui remplissait mon crâne depuis la lecture attentive des deux énormes almanachs combinés, je me rendis à la Bibliothèque de la rue Richelieu avec une vitesse d'au moins sept nœuds à l'heure.

Je n'eus pas de peine à découvrir de loin, au fond de la salle de lecture et dominant les fronts chevelus ou dépouillés des habitués du lieu, le parterre de fleurs éclatantes qui décore ridiculement le chapeau du camarade Fergusson.

Qu'on ne se hâte pas, en apprenant que le camarade Fergusson est coiffé d'un chapeau couvert de fleurs éclatantes, et de plumes dont la disposition aurait fait mourir de rire les oiseaux qui les avaient fournies, de penser que ce camarade est un fou dans le genre de feu Carnaval.

Non pas, le camarade de Vélique et le mien, est – une femme, tout simplement.

Quelques mots d'explication à propos de cette singulière créature peuvent trouver leur place ici sans inconvénient.

LE CAMARADE FERGUSSON

Je n'ai jamais su le petit nom de mon camarade Fergusson. Le camarade Fergusson est donc une femme, une jeune fille... avancée, Anglaise d'origine, pour tout dire, auprès de laquelle, pendant deux ans, j'ai travaillé beaucoup plus qu'un nègre à la Bibliothèque.

Le camarade Fergusson copiait sans cesse, – en les traduisant dans la langue de son pays, – un tas de vieux et fades romans français du XVIII^e siècle, qu'un éditeur de Londres, habile en l'art de tromper le public, publiait ensuite avec un grand luxe d'images et vendait à ses clients altérés d'amour à la française, après les avoir armés d'un titre moderne alléchant.

Fergusson produisait aussi de l'*inédit*. Elle envoyait aux *Penny-magazine* de sa brumeuse patrie des ouvrages de sa composition, excessivement compliqués, pleins de meurtres et de jeunes filles séduites, mais dans lesquels les chapitres de passion avaient pour auteurs, non pas Fergusson, mais le jeune Vélique en personne. La pudeur du camarade Fergusson se révoltait à l'idée de décrire des choses de ce genre inconvenant.

Elle avait donc pris un collaborateur pour exécuter les passages amoureux de ses œuvres, et Vélique sans plus s'inquiéter qu'un poisson d'une pomme de ce qui précédait la scène qu'il avait à raconter, faisait parler les personnes de sexe différent, dont on lui donnait seulement l'âge et la nuance avec une furia française qui plaisait beaucoup aux mélancoliques lecteurs et lectrices du *Penny-magazine*.

Vélique avait encore la spécialité des descriptions de – bouges, tavernes, cabarets, tables de jeux, etc.

Et ma foi, il obtenait autant de succès pour les intérieurs de bouges que pour ses « déclarations » et pour ses « chutes dans l'abîme bordé de fleurs

de l'adultère. »

Mais Vélique venait rarement à la Bibliothèque, et Fergusson était beaucoup plus mon camarade que le sien, à preuve que Vélique l'appelait : « madame et cher maître ! » – bien que Fergusson n'aimât pas les plaisanteries françaises.

Donc, à côté du camarade Fergusson, je fis pendant deux années des monographies fort mal payées pour l'éditeur d'un dictionnaire quelconque.

Nous étions d'un pauvre !...

C'était la triste époque où, maigre comme un clown, je cultivais avec soin mais sans succès une plante chimérique et capricieuse que j'avais surnommée le *Redingotier*.

Mon camarade Fergusson, si elle était là, vous expliquerait à merveille ce que j'entendais, ce que nous entendions alors, veux-je dire, par ce nom de *Redingotier*.

En son absence, je vais vous faire, en deux mots, la description du *Redingotier*.

LE REDINGOTIER

Le *Redingotier*, c'était pour nous un arbre idéal, et chimérique ; au lieu de fleurs et de fruits, il produisait, il devait produire du moins, des paletots, des chapeaux, des redingotes, des souliers et des gants, des robes, des jupons, etc.

C'était pour arroser le *Redingotier*, que Fergusson, Léon et moi, nous travaillions beaucoup plus que des nègres. Mais, vains efforts ! soins superflus !

Nous avions beau fumer avec de la *copie* la terre où était planté le *Redingotier* de nos rêves, ce misérable végétal métaphorique n'arrivait jamais à donner toutes ses fleurs ensemble.

Parfois, un gilet s'épanouissait sur ses branches ; parfois il nous offrait une fleur importante, vulgairement connue sous le nom de robe, à un franc quarante-cinq le mètre. – Mais jamais, au grand jamais, je le répète, notre *Redingotier*, bien que nous le soignassions comme un bébé adoré, ne nous fournit une récolte satisfaisante, je veux dire un costume complet.

Ah ! le *Redingotier* infécond !

Après m'avoir longtemps fait désirer des bottes, quand il se décidait à me les offrir, c'était d'un chapeau que j'avais besoin, et lorsque le chapeau en question fleurissait sur le *Redingotier*, hélas ! j'avais absolument besoin d'une douzaine de faux-cols.

Les progrès lents, oh ! très lents, et la culture raisonnée de notre arbre imaginaire étaient donc le perpétuel sujet des conversations que nous échangeions, le camarade Fergusson et moi, tout en mangeant le pain de midi, au milieu des vénérables bouquins de la bibliothèque.

– Et comment va notre *Redingotier*, Fergusson ? disais-je chaque matin à mon compagnon de plume, en m'installant à ma place.

– Oh ! et comment se porte le vôtre, cher ami ? faisait-elle.

– Merci, Fergusson. Il pousse.

Nous nous disions fréquemment aussi :

– « Le jour où le *Redingotier* sera en pleine fleur, nous nous offrirons un congé ! Hein ? Ça y est-il ?

– Oui, cher ami, disait Fergusson. »

Et, ranimé par cet espoir, chacun se remettait au travail. Comme nous faisions en somme une besogne aussi rude que celle des nègres, nous avions pris l'habitude d'appeler notre littérature à tant la ligne : – le *ramassage du coton*.

Donc, avec la perspective délicieuse devant les yeux de voir un jour le *Redingotier* plus couvert de fruits que l'arbre de la Science du bien et du mal, nous *ramassions le coton* tous les jours, tous deux pleins de courage, assis à côté l'un de l'autre, sous le plafond en fumé de la bibliothèque.

Il advint que notre souhait tant caressé fut exaucé en décembre 1864 !

Mon *Redingotier*, un beau soir, produisit tout ce qu'il pouvait produire. Il y eut de tout sur les branches, de tout, jusqu'à une cravate de satin noir qui reluisait comme du café dans une tasse !

Quant au *Redingotier* de mon camarade Fergusson, il était tout fleuri d'un tartan audacieusement poly-colore, et de bottines en chevreau du plus grandformat.

O joie ! ô délices !

– Fergusson, nous irons demain à la campagne, dis-je à mon camarade.

– Oui, cher ami, me répondit-elle placidement.

– Fergusson, nous mangerons des œufs qui ne seront pas des œufs de crèmerie, c'est-à-dire fossiles, comme ceux de l'Epyornis, avec des poussins préhistoriques dans l'intérieur ?

– Oui, cher ami, nous mangerons des œufs, ou quelque chose de ce genre, et nous boirons du lait.

– Du lait pas *condensed*, oui, Fergusson.

– Pas *condensed*, et nous jouerons au tonneau. J'adore cela, cher ami.

– Bigre ! jouer au tonneau ; nourrir la grenouille de bronze avec des palets de cuivre, par une température de quatre degrés centigrades au-dessus de zéro ! Bigre !

– C'est entendu, n'est-ce pas, cher ami ?

– Oui, mais, Fergusson, repris-je, vous tâcherez d'enlever l'encre qui noircit vos doigts jusqu'à l'os. Sinon, je ne sors pas avec vous.

– Je les frotterai à la pierre-ponce, cher ami, répliqua Fergusson avec soumission.

Bien entendu, il n'y avait pas d'amourette de n'importe quel genre entre miss Fergusson et moi. Elle était mon camarade et c'était tout. Et c'était assez agréable en somme, bien que la pauvre chère fût blonde... comme un renard, ponctuée comme une peau d'abricot, et possédât des mains plus grandes que les pieds de Charlemagne, et des pieds longs comme ceux de la reine Berthe. En outre, mon camarade Fergusson s'habillait avec un goût d'outre-Manche des plus renversants, et ce n'était pas la faute du *Redingotier*, c'était le résultat de l'indifférence absolue de mon camarade Fergusson pour les vaines clameurs de la foule. Elle allait, par les rues, impassible, arborant des chapeaux extraordinaires et des parapluies d'une taille inexcusable ; rien ne l'émouvait.

La floraison du *Redingotier* fut célébrée dignement, et comme on l'avait projeté. Si l'espace ne m'était pas mesuré je vous raconterais notre

promenade, dans la boue, à Joinville, et comment nous eûmes des œufs sans craquelins et du lait condensé par la nature dans les pis de vaches véritables, mais je m'arrête par discrétion.

Je ne veux pas abuser de la patience des lecteurs ; je ferme donc ici les parenthèses dans lesquelles j'ai cru devoir encadrer le *Redingotier* et le portrait du camarade Fergusson, et je reviens à ce qui m'amenait à la Bibliothèque.

Quand Fergusson m'aperçut, elle sourit en montrant ses longues dents blanches et son premier mot, absolument inexplicable pour ses voisins de table, fut le suivant :

– Bonjour, ami, et votre *Redingotier* ?

– Merci, Fergusson. Il va très bien, je lui ai mis beaucoup de terreau au pied en ces temps derniers. Je suis très content de lui. Et le vôtre ?

– J'ai bien peur de la gelée ?

– Bah ! – Le *Penny-magazine* serait-il mort ?

– Oh ! non pas ! mais l'argent a bien du mal à traverser la Manche. A présent, au fait, pourquoi venez-vous ici ?

– Je viens vous demander l'adresse de Vélique. J'ai absolument besoin de le voir.

Le camarade Fergusson répondit en rougissant avec sécheresse :

– Je n'ai pas vu M. Vélique depuis une semaine. Il me doit pourtant trois scènes... choquantes, vous savez, cher ami ? Je les attends, c'est-à-dire, on les attend avec impatience à Londres. Je ne sais ce qu'il devient.

– Mais où habite-t-il ?

– Oh ! je suppose qu'il vit toujours dans ce qu'il appelle le *Château du Rat musqué*.

– Le Château du Rat musqué ? Où diable prenez-vous cela, mon vieux camarade !

– A Passy, cher ami. – Au fait, comme il me faut absolument mes trois scènes, et le plus tôt possible, je vais plier bagage, et vous conduire chez M. Vélique à l'instant même, si vous voulez bien de ma compagnie.

– Eh bien, soit, partons, dame d'outre-mer.

Le camarade Fergusson, après avoir reporté ses livres sur le bureau du bibliothécaire, assura solidement son chapeau à fleurs éclatantes sur son chignon, mit de vastes gants de laine tricotée couleur cachou, et avec le moins disgracieux de ses sourires dit :

– Venez, cher ami. Je suis prête.

– Alors, m’écriai-je de façon à troubler les facultés mentales des lecteurs qui m’entendirent, en route, camarade, pour le *Château du Rat musqué* !

LE CHATEAU DU RAT MUSQUÉ

– C’est seulement après le coucher du soleil que nous trouverons Vélique au *Château du Rat musqué*, m’avait dit la grande Fergusson.

Donc, nous ne nous mimes en route que lorsque le soleil eut achevé sa carrière quotidienne, assez courte du reste, car on était alors au commencement de janvier. Il soufflait un vent glacé, et le long de la Seine, que nous suivions pour aller au quai de Passy, nous ne perdîmes pas un seul des zéphirs échappés du pôle qui folâtraient au-dessus du vieux fleuve.

Enfin, nous arrivons au quai de Passy, et Fergusson me montre une maison noire qui paraissait abandonnée depuis longtemps. Toutes les ouvertures étaient closes, et les persiennes fermées avaient l’air de paupières retombées pour toujours sur des yeux éteints à jamais.

– Voilà le *Château du Rat musqué*, dit Fergusson, l’index en arrêt.

– Quel singulier nom ! Mais pourquoi l’appellez-vous de la sorte ?

– Ce n’est pas moi qui lui ai donné ce titre, me répond Fergusson ; c’est Vélique.

– C’est à lui qu’il faut demander une explication.

– Je n’y manquerai pas. Mais frappons ou sonnons.

– Sonnons.

Nous tirons un fil de fer rouillé qui pendille à côté d’une petite porte basse. Ce tiraillement, plusieurs fois répété, finit par réveiller une vieille

sonnette lointaine et qui semble enrhumée. Au tintement grêle que s'efforce de faire entendre la sonnette enrhumée, une tête chevelue se montre avec précaution en dehors d'une lucarne, au premier et unique étage de la maison noire.

– Qui est-ce ? crie une voix jeune et gaie.

– Fergusson et un ami ! répond mon camarade en jupons.

– Bon ! trop tard à la soupe ! riposte la voix. Je vais vous jeter la clef, tout de même, madame et cher maître.

Une minute après, un paquet tombe à nos pieds. C'est une clef enveloppée dans un morceau de linge. Nous nous emparons de ce pauvre chef-d'œuvre de serrurerie, et grâce à lui nous pénétrons enfin dans le château.

La voix d'en haut nous envoie alors cet avertissement :

– Montez sur les ballots. Prenez garde au numéro 4 : il branle sur sa base. Tenez la corde. Je vais vous éclairer.

– Suivez-moi, dit Fergusson.

Je suis l'Anglaise. Elle entre dans une salle du rez-de-chaussée fort obscure, pleine de ballots. Elle saisit une corde qui tombe du plafond, et avec agilité, tenant la corde, elle gravit les énormes degrés d'une sorte d'escalier fantastique que forment les gros ballots amoncelés au milieu de la pièce. J'imité les mouvements de ma compagne, et nous parvenons à nous introduire dans une vaste chambre supérieure, par une espèce de *trou du chat* pratiqué à l'une de ses extrémités.

Vélique nous reçoit fort poliment. Il recouvre d'une planche le trou par lequel nous venons d'entrer chez lui ; puis il nous invite à nous asseoir et à nous chauffer à son modeste foyer.

Modeste foyer, en effet. Il se compose de mottes de tan sec brûlant sur une plaque de fer, dans un âtre démoli à moitié, au fond de la chambre qu'éclaire tristement une chandelle fumeuse.

Pendant que j'expose mes pieds et mes mains à la flamme languissante du feu, j'examine l'appartement de Vélique. Une table et un vieux divan en sont les seuls meubles. Je me demande, en voyant la table couverte d'un antique matelas, et le divan semé de morceaux de pain effroyablement

rassis, si Vélique couche sur sa table et mange sur son lit. Je n'ose élucider la question.

Tandis que je réfléchis sur cette chose abstraite, Fergusson fait de violents reproches à son collaborateur.

Vélique les accepte et offre ses excuses. Il promet d'envoyer le lendemain même *un premier aveu et une scène de remords*. Fergusson se calme. Vélique ouvre une armoire, en tire des verres et une bouteille, et nous offre « le coup de la cordialité. » Nous acceptons.

– C'est une liqueur que je fais moi-même, avec des figues, du rhum et de l'eau, dit Vélique, en nous tendant des verres pleins. Je l'appelle : *Essence de Smyrne*.

Nous goûtons la liqueur. Elle n'a rien de généreux. Mais, bah ! en fumant, elle se laisse boire.

– Quand la littérature ne donne pas, poursuit M. Vélique, je trempe dans mon essence de Smyrne les tartines de pain séchées et fumées que vous voyez suspendues à cette ficelle autour de mon salon, et cela me compose un repas des dieux.

Je pense en moi-même que les dieux de M. Vélique ne sont pas très difficiles. Mais je n'en témoigne rien. Je continue à siroter l'essence de Smyrne que le camarade Fergusson avale avec des grimaces de satisfaction.

Après avoir bu et causé, fumé et ri, je prends la liberté de demander à Vélique pourquoi il a intitulé sa maison le *Château du Rat musqué*.

Vélique me répond en ces termes ;

– Ici, le soir, je suis aussi à l'abri des créanciers que pouvait l'être des Hurons, dans son habitation sur le lac, le vieux Tom Hutter de « *Œil de Faucon* », le beau roman de Cooper. Vous vous souvenez de Tom Hutter ?

– Parfaitement. Les Indiens avaient donné par dérision le nom de *Château du Rat musqué* à la forteresse en troncs d'arbres qu'il avait bâtie au milieu d'un lac, mais ils étaient fort ennuyés de n'y pouvoir entrer.

– C'est cela même. Eh bien ! cette vieille maison, qui sert de magasin à un marchand de chiffons (vous avez vu les ballots en bas ?), est pour moi aussi isolée et aussi sûre que l'habitation de Tom Hutter. C'est mon château. Une fois mes canots rentrés, pardon, je veux dire : une fois mes portes

fermées, je brave ici tous les sauvages de Paris. Je suis séparé du reste du monde, et voilà.

Ayant reçu cette explication, je redemandai une goutte d'*Essence de Smyrne*, et la conversation reprit pendant quelques instants un cours nouveau sur des sujets tout littéraires

Mais, comme je n'étais pas venu au *Château du Rat musqué* pour entendre les appréciations de M. Vélique sur le talent de tel ou tel de ses confrères, je profite bientôt de la première solution de continuité qui se présente dans un discours pour glisser la question suivante :

– Connaissez-vous, par hasard, un monsieur Brog, employé...

– Brog ! s'écrie Vélique, en me coupant brusquement la parole, si je connais Brog ! je le crois bien que j'ai ce plaisir-là ! C'est bien par hasard en effet que je l'ai connu, mais enfin je le connais depuis longtemps, et chaque jour je bénis ce hasard.

Et Vélique ajoute, en se tournant vers Fergusson :

– Sans Brog, ce serait un cadavre qui aurait l'honneur de vous parler maintenant, madame et cher maître.

– Un cadavre !... Oh ! choquant !

– En d'autres termes, madame et cher maître, je serais mort de faim, si je n'avais eu le bonheur de rencontrer M. Brog, un soir d'été. Il faut que je vous raconte cela, à propos...

– Pas aujourd'hui, Vélique, dis-je à mon tour. Mettez-moi ça en article, et je le ferai passer dans mon journal.

– C'est une idée, s'écrie Vélique. Dans quelques jours, vous recevrez ça, comme vous dites, et je compte sur vous pour que ça ne reste pas trop longtemps sur le marbre.

– C'est entendu. Mais, Vélique, reprends-je, aujourd'hui, j'étais venu chercher un renseignement auprès de vous, sans grand espoir de mettre la main dessus, et ce renseignement, grâce à vous, voici que je le tiens. Je ne le lâche pas, avant d'en avoir tiré tout ce qu'il peut contenir. Vous nous raconterez votre histoire un autre jour, mon cher. Pour ce soir, je me déclare absolument satisfait si vous voulez bien me dire où demeure ce M. Brog, que vous connaissez.

– Le Brog que je connais, reprend Vélique, après nous avoir versé une nouvelle tournée d'*Essence de Smyrne*, est un bonhomme qui touche à la cinquantaine...

– C'est bien cela !

– Il est employé...

– Depuis de longues années...

– Dans un grand...

– Et célèbre magasin...

– De vêtements...

– Tout confectionnés, c'est bien cela ! Oh ! quel bonheur ! Que de peines ! Que de courses ! que d'ennuis vous m'évitez, mon cher Vélique. Que je suis donc soulagé !

– Le *Rat musqué* n'en fait jamais d'autres, dit Vélique gravement.

– Eh bien, pour moi, ce n'est pas d'abord la même chose, murmure le camarade Fergusson. Le *Rat musqué* me fait courir, me cause des ennuis...

– Allons, chère Grande-Bretagne, ne me brisez pas le cœur et ne fêlez pas le vôtre par la même occasion. Je vous répète que le *premier aveu* sera demain, à midi, à la bibliothèque, et vous aurez votre *scène de remords* dans la soirée, au *Veau-Marin*. Là, soyons joyeux. *Old England ! Old England, for ever !*

– Le *Veau-Marin* ? Qu'est-ce que c'est que cela, ô mon cher ? fais-je alors.

Vélique vide un nouveau verre d'*Essence de Smyrne*, et me répond :

– C'est le restaurant où miss Fergusson et votre serviteur partagent le plus souvent le pain et le sel. Nous l'appelons le *Veau-Marin*, parce qu'on y mange, sans relâche, du veau, qui est du bœuf bouilli, d'ailleurs, accommodé à la sauce Marengo. Le garçon, afin de ne pas perdre de temps en commandant les mets à la cuisine, mange effrontément les syllabes (dame, il ne mange peut-être que cela ?) et il ne dit jamais : un veau Marengo, mais bien un *Veau-Maren*.

– Nous en avons fait Veau-Marin, voilà tout.

– Je vous remercie, Vélique. Maintenant donnez-moi l'adresse du Magasin, grand et célèbre, où peine M. Brog. On veut lui faire une agréable

surprise. Ne lui parlez donc point des renseignements que je suis venu prendre près de vous, n'est-ce pas ?

Vélique me donne enfin l'adresse que le matin, je ne croyais guère inscrire le soir sur mon carnet ; puis je demande au camarade Fergusson si l'heure de regagner le cœur de Paris n'a pas encore sonné.

Fergusson croit qu'elle a sonné.

– Eh bien ! alors, Fergusson, recoiffez-vous de votre plate-bande fleurie, et en route !

– Halte ! dit Vélique. – Je vous ai fait grâce de l'histoire de ma mise aux portes du tombeau, tout à l'heure, mais vous ne vous en irez pas, mon cher, sans savoir que j'ai, que nous avons, madame et moi, mangé de l'hippogriffe au *Veau-Marin*.

– Oh ! pas moi, pas moi ! Vélique, gémit le camarade Fergusson.

– *Old Enyland ! Old England*, ma chère ! Si, vous en avez mangé, et voici comment : un soir on nous servit un ragoût étrange, noir comme l'Erèbe, qu'on appelait par suite d'une effroyable corruption du langage culinaire – du *Veau chasseur* !

Ce veau, bien qu'il fût très âgé, n'était 'pas du bœuf, pourtant. C'était du cheval, ma chère, de l'excellent dada, je crois même qu'il avait un petit goût d'omnibus. Mais, dans ce veau, qui était du cheval, nous trouvâmes, l'un et l'autre, souvenez-vous-en, ma belle, nous trouvâmes, épars, des os... d'oiseau !! Sur les os, voyez-vous, je suis solide comme Cuvier en personne. Donc, c'étaient bien les os d'un oiseau que nous découvrîmes dans le *Veau chasseur*. Or ce mélange de viande d'animal à quatre pattes et d'os d'oiseau, ne pouvait avoir été fourni que par un quadrupède ailé, un hippogriffe, par conséquent. Oui, nous mangions de l'hippogriffe. Nourriture de poète, s'il en fût ! Repas qu'Apollon lui-même eût envié ! Et voilà.

– Oh ! choquant ! dit avec dégoût la pauvre Fergusson.

– Non, c'est fort gai, dis-je en serrant la main de Vélique. Je regrette de n'avoir pas eu la même chance, mais j'espère bien ne pas arriver à l'extrême décrépitude sans goûter une fois du même ragoût.

Ayant prononcé ces paroles pleines d'espérance, je priai Vélique de nous éclairer, et nous descendîmes, Fergusson et moi, l'escalier de ballots, avec

la légèreté de deux chamois.

Un instant après la porte du *Château du Rat musqué* se refermait plaintivement sur nous, et nos corps furent de nouveau livrés en proie à la bise d'hiver qui nous avait patiemment attendus sur le seuil du domaine du sieur Vélique, homme de lettres.

.....

– De retour chez moi, j'écrivis à M. Hansquine, pour lui faire part du résultat heureux de mes investigations, en quelques mots brefs, à la suite desquels j'exprimai tout le plaisir que m'avaient, fait éprouver les paroles si cordiales et si engageantes renfermées dans le *post-scriptum* de sa lettre, *post-scriptum* que je n'ai pas donné au commencement de cette histoire, bien entendu, car il s'agissait d'affaire d'ordre tout intime, et qui n'aurait eu aucun intérêt pour le lecteur dont je prends ici congé en lui demandant pardon de l'avoir si longtemps arraché à des lectures infiniment plus sérieuses que celle du récit de fil en aiguille de la découverte de M. Brog.

LA PETITE FUMÉE

C'est une petite fumée, bien maigre et bien transparente, bleuâtre comme la conjonctive des enfants anémiques. Elle sort, faible et fréquemment entrecoupée comme si le combustible était rare dans le foyer qui la produit, d'un tuyau rouillé un peu plus gros qu'un beau cigare d'entrepreneur, mais pas beaucoup, adapté au toit de la voiture d'un saltimbanque retraité, voiture privée de ses roues et immobilisée pour toujours dans un terrain vague de mon quartier.

Pauvre petite fumée ! Elle ressemble, le soir, quand elle se condense au bout du tuyau qui l'expectore, parmi la brume d'automne, à ce qu'on voit de l'haleine d'un phthisique aux premiers froids. C'est un souffle sans durée et sans force.

Oh ! elle n'a rien, hélas ! des fumées... en trompette, si j'ose m'exprimer ainsi, qui s'échappent gaiment des maisons où la boustifaille est abondante. Non, non, elle n'a rien du tout des tire-bouchons joyeux qui sortaient gaîment des cheminées de l'endroit où se firent les noces de Cana ou les noces de Gargamelle, ou les noces de Gamache.

Je vous l'ai dit, c'est la pauvre petite fumée du poêle-fourneau d'un saltimbanque retiré de la bagatelle de la porte, qui s'est fixé, jusqu'au jour où la mort lui fera faire sa dernière parade, dans un terrain vague, avec sa *caravane* désormais en repos.

Le vieux saltimbanque est célibataire. Il fait sa cuisine lui-même quand il revient de ses tournées en ville. Car, clopin-clopant, les reins cassés par les sauts périlleux d'autrefois, il va chaque jour jouer de la flûte de Pan dans les cours. On aimait beaucoup la flûte de Pan jadis en Grèce. Il faut croire qu'à Paris, le goût pour cet instrument faunesque est devenu bien pâle, car le dernier joueur de Syrinx ne récolte que des sous rares !

Aussi, pour cuire le peu qu'il mange c'est bien peu de tourbe qu'il emploie. Le feu mange encore moins de charbon que le cuisinier de viande. De là, la langueur et l'air malade de la fumée – et du vieux cuisinier.

Si M. Carré (c'est son nom), trouvait dans le jeu de sa flûte à sept tuyaux de quoi remplir sérieusement son estomac, la fumée de sa cabane serait grasse et tirebouchonnerait dans les airs avec folie.

Mais je la vois, tous les soirs, mince et transparente, et j'en conclus que la fortune n'est pas encore venue s'asseoir pendant la journée, dans la maison, autrefois roulante, de M. Carré.

Aussi, à l'heure du dîner, quand je m'attarde dans Paris, et que, le nez en l'air, j'aperçois les plantureuses fumées des restaurants, cafés et maisons riches des boulevards, qui montent en tourbillonnant dans le ciel splendide comme une patène de vermeil, au-dessus du faite noir des maisons, je songe à la petite fumée du poêle-fourneau de M. Carré, et je sens combien il est joliment politique et social d'essayer d'arranger les choses humaines de façon que des gens qui ont, toute leur vie, trimé, d'une façon ou d'une autre, pour gagner leur pain, soient à peu près certains de n'en pas manquer dans leur vieillesse.

Oui, c'est une des plus grosses tâches qui doivent tenter l'humanité que de chercher les moyens de faire que, le soir, à l'heure du dîner, la fumée du fourneau des vieilles gens pauvres ne soit plus, dans l'avenir, aussi maigre et aussi transparente que celle de l'honnête M. Carré.

CELLE-LA PEINT !

Vous vous rappelez le dessin de Gavarni ?

Une bonne et grosse bourgeoise, aux chastes appas abondants, crevant d'orgueil maternel, montre d'un doigt de cornac satisfait « sa demoiselle, » une de ses demoiselles, je veux dire, jeune fille assez insignifiante, aux yeux hypocritement baissés, et d'un ton heureux elle dit à tout le monde :

– Celle-là peint !

Celle-là peint ! hein ? Les autres font bien la cuisine, le ménage, les travaux de broderie, savent la tenue des livres, que sais-je ? Métiers vulgaires ! Mais celle-là, mon bon monsieur, celle-là peint !

Celle qui peint, « la demoiselle artiste, » je vais vous la montrer ce matin.

Venez au Louvre, mon cher lecteur. Il est deux heures et demie ; ces demoiselles travaillent là-bas. Et leurs jeunes sourires mettent une lueur passagère sur le front morose des gardiens du Musée, chaque fois qu'ils passent à côté de ces anges du siccatif de Courtrai !

Nous voilà dans la Galerie française. Arrêtons-nous ici ! l'aspect de toutes ces jolies copistes (panachées de laiderons infâmes, hélas !) d'ivresse et de plaisir fait palpiter le cœur !

Pas besoin de chercher l'endroit où *celle qui peint* doit être installée. Il est évident, – je tiens n'importe quel pari, – que nous allons la trouver devant « la *Cruche Cassée*. » Ce tableau immoral a toujours eu le privilège

d'inspirer la plus grande confiance aux familles, et, par rangs serrés, les demoiselles pures s'entassent devant lui.

Et tenez, que vous disais-je ? voici *celle qui peint*, là-bas, la septième, à gauche. Sa copie est d'un ton général rosâtre. Il est vrai que ses compagnes ne voient guère plus juste qu'elle. Leurs toiles arborent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ne respectent que bien vaguement le « chef-d'œuvre » de Greuze.

Mais laissons de côté les compagnes de la demoiselle qui peint, et ne nous occupons que de celle-ci.

Pauvre chère petite rouée !

Examinons un peu sa toilette d'artiste. Et quelle taille de guêpe prête à mourir d'inanition ! Un gros nœud de ruban fait encore ressortir l'exiguité de cette ceinture obtenue à l'aide d'un corset que l'Inquisition eût repoussé comme un engin de torture par trop cruel. La robe, de chaque côté du tabouret, bouffe et s'étale à plis voluptueux. La nuque grassouillette sort du col, et montre effrontément, au-dessous d'un chignon apocryphe, des frisons coquins d'un blond exquis. Au bout de la petite oreille transparente, pend une perle qui tremble et scintille.

Celle qui peint est ravissante, vraiment. Son dos charmant du cou à la taille, attire l'œil du passant, le captive et l'induit en tentation.

La chère demoiselle ne sait pas l'effet qu'elle produit sur l'œil des Anglais, Russes, Norwégiens, qui flanent dans la galerie, et tombent en arrêt devant la *Cruche Cassée*.

Non, la douce enfant ne le sait pas, pas du tout. Seulement, quand madame sa mère, assise à côté d'elle, sur un pliant, lui fait un signe, elle lance en coulisse un imperceptible regard derrière d'elle, avec un geste de biche surprise à la source.

Et confuse, rougissante, elle se remet au travail avec une ardeur louable. Tandis que la maman, habile comme un Ulysse femelle, feint de foudroyer d'un coup d'œil plein de courroux l'indiscret boyard qui, le nez au vent, reste planté derrière sa fille, Celle qui peint !

Dame ! mon cher lecteur, vous comprenez. On ne voudrait pas que le premier venu (un artiste peut-être, horreur !) jetât l'ancre dans les eaux encore calmes du cœur de son enfant. Ah ! mais non !

Non, Celle qui peint a un tout autre avenir sur la planche : quel homme riche, très riche surtout, encore jeune, et du meilleur monde, ne voudrait épouser une jeune fille bien élevée, et qui manie le pinceau comme un ange ; une femme artiste ? En connaissez-vous, dites ?

Certes, un jour ou l'autre, quelque étranger de distinction, qui sait ? peut-être un grand de la terre, conservant le plus strict incognito, visitera le Louvre, et la tenue modestement provocante de la jeune fille frappera ses regards.

Celle qui peint tiendrait sa place sur un trône, tout comme une autre ! mon bon monsieur.

Mais je ne dis pas le contraire, madame ! Votre fille, instruite par vous, est bien capable de séduire le Taïcoun lui-même, et le Mikado en même temps.

C'est qu'elle est réellement adorable, Celle qui peint, avec son noir sarrau de percaline, historié de taches multicolores. Et sa petite main, sa menote délicate, étalée, oh ! mon Dieu, sans prétention aucune, – sur l'appuie-main ! quelle jolie petite main ! Une bague de jeune fille sans fortune, à pierres bleues simulant un myosotis, brille honnêtement à l'annulaire de cette main intelligente, artiste !

Bonne petite bague d'enfant, tu te transformeras un jour en simple anneau d'or, et tu passeras à la main gauche !

Jusque-là, il faut que tu continues de te montrer timidement aux regards de la foule indifférente. Patience !

Dans cette foule qui glisse parfois sur le parquet trop ciré de la galerie, un jour, se promènera le « riche propriétaire » dont le cœur d'amadou doit s'enflammer subitement à l'étincelle furtive de tes yeux si chastement voilés.

Ce riche propriétaire, français ou étranger – ta mère est partisan du croisement des races – ne pourra contempler, sans danger mortel pour son célibat, – ta séduisante taille – déjà décrite – et le tranquille battement de ton sein ingénu.

Il tournera longtemps, incertain, autour de ton chevalet, ennuyé de voir ta fidèle gardienne quitter la lecture du *Petit Journal*, pour gronder sourdement comme un ours en son antre obscur.

Si ta mère, – l'excellente dame ! – ne prend pas le parti d'aller faire un tour par les galeries, dans un but que je m'abstiens de désigner plus clairement, je vois d'ici ce riche propriétaire, tousser, rouler de gros yeux, tirer sa tabatière d'or enrichie de pierres extrêmement précieuses, donner son âme au diable, avec désespoir, et s'éloigner à tout jamais !

Mais peut-être, s'il n'ose t'aborder, ô très ignorante demoiselle qui peins, iras-tu causer un instant avec le gardien, ce qui mettra comme un trait de lumière dans le cerveau épais du riche propriétaire ci-dessus dénommé.

Et celui-ci, interrogeant à son tour le brave employé du gouvernement, apprendra de lui ton nom, ton âge, ta famille et ton adresse !

Bonheur intense ! que dire de plus ?

Celle qui peint aura gagné la partie commencée par sa mère, et la *Cruche Cassée*, le lendemain de la bénédiction nuptiale, – aura une absurde copiste de moins.

LA PIÈCE DE VIN

Vous savez la grande nouvelle ? La pièce de vin de M. Jobine est arrivée enfin hier. Elle va très bien, merci. Ç'a été l'événement du pauvre petit vieux quartier qu'il habite près des fortifications.

Figurez-vous qu'on en parlait depuis des mois, de cette fameuse pièce de vin, le rêve de toute la vie de Jobine, Jobine le clicheur, un brave garçon, allez, travailleur comme pas un et économe comme une fourmi, comme une fourmi qui n'a jamais refusé un bout de vermisseau à une cigale sans le sou, entendons-nous !

Avoir du vin dans sa cave, c'était le désir constant de Jobine. Il a mis quinze ans à le réaliser. Maintenant, il n'y a pas à dire mon bel ami, ça y est.

Aussi, fallait-il voir l'émoi du quartier, il y avait bien des incrédules qui, le samedi soir ou le dimanche matin, chez le perruquier du coin, soutenaient qu'on n'en verrait jamais la couleur de la pièce de vin de Jobine. Les voilà confondus, à présent. La pièce de vin est arrivée hier !

Elle est arrivée en droite ligne, avec quelques zigzags, du département de l'Indre-et-Loire, dans une charrette capitonnée de paille.

Car, c'est du vin des coteaux où le père Jobine allait ramasser des escargots quand il était tout *gosse*, du vin de son village, du vin frais, un peu âpre, mais sentant les fleurs, et naturel, monsieur, comme vous et moi ; enfin, c'est du vin de son pays natal que contient la pièce en question.

Aussi lorsqu'elle sera reposée des émotions du voyage et que le père Jobine en tirera un litre au fosset, tout un délicieux paysage se peindra à ses yeux dans le miroir rouge et clair que le vin fera au fond du verre.

C'est pour se donner cette bonne joie-là que ce père Jobine a bûché sans cesse, un peu blagué par les camarades quand il refusait le lundi d'aller plus loin qu'une bouteille avec les amis.

Enfin, ça y est. La pièce est en cave – les gabelous sont payés. C'est du vin qui ne doit rien à personne. Tout le quartier, je l'ai dit, s'intéressait à l'arrivée du vin tourangeau, et chacun en faisait comme son affaire individuelle.

Le père Gigueux, le cordonnier, en rêvait la nuit ! Il l'a dit à plus de vingt connaissances. Ça l'attendrissait, cet homme, de penser que du vin, qui ne ferait pas de mal à un enfant, allait enfin entrer dans son quartier.

Il faut vous dire que le père Gigueux boit, lui, trop souvent du vin qui fait du mal à un homme. Il a un nez rouge comme le fond de la tasse d'argent à déguster des gens de l'octroi.

Gigueux a été un des premiers avertis de l'arrivée de la charretée tourangelles chargée de son précieux colis. Il était en tête des quinze ou seize bons garçons du quartier qui sont venus offrir leur aide à M. Jobine pour descendre le vin dans la cave.

Quelle émotion ! – Il me semble que je suis au jour de ma première communion, disait Gigueux, tortillant son nez vermeil, tandis qu'une lueur humide s'étalait sur ses prunelles. Et il soupirait gros comme le bras !

Chacun a voulu donner un coup de main. Tout le monde a prêté une corde, un crochet. Ils palpaient tous la pièce avec recueillement. il faudrait des mains de velours, disait encore Gigueux, pour toucher à ces enfants-là ! C'est plus *susceptible* qu'une femme enceinte, ajoutait-il. Puis c'a été un silence solennel quand la pièce, roulant sur le câble, a été engagée dans l'escalier dont le père Gigueux avait paternellement semé de paille, la propre paille de son lit, je crois bien, les marches glissantes.

Et tandis que la chère futaille, suivie par les regards attendris de chacun, opérait sa prudente dégringolade dans les ténèbres du caveau, le père Gigueux, suant de peur, rouge de joie, criait du haut de l'escalier d'une voix étranglée par l'émotion :

– Prenez bien garde de la blesser !

SUR LE PONT D'AUSTERLITZ

Ceci est encore une inconvenante histoire de mon ami Philippe. Je l'en laisse responsable.

– C'était par une belle après-midi d'automne ! J'allais voir, muni de provisions de bouche, un de mes amis, qui est chimpanzé au Jardin des Plantes. Arrivant par le boulevard Contrescarpe, j'apparus sur la place Mazas et me faufilai entre les nombreux ronds de flâneurs civils et militaires qui stationnent sous les arbres maigres, regardant avec émotion les banquistes et les hercules aux maillots couleur de saumon cuit, aux manchettes de cuir verni, aux cothurnes auréolés de poils de bête à la cheville.

Une tête coiffée d'un immense bonnet de coton dominait un groupe ; sa mèche pétulante s'agitait au centre d'une grande roue numérotée. Elle frappa mes regards un bref instant. Mais le *Temple de la Vérité* m'absorba bientôt tout entier. Une femme, qui se tenait à côté ce temple en carton agrémenté de signes cabalistiques sur les quatre faces, m'invita à m'approcher :

– « Le jeune homme y voit celle qui lui fera son bonheur, me dit-elle. Approchez, monsieur, regardez. » Et elle ajouta : « Je vous dirai votre passé, votre présent et l'avenir, mon garçon. »

Je m'enfuis. Plus loin, quelques kilos, tels des aérolithes, montaient et descendaient dans le ciel, brillant au-dessus des têtes. C'étaient des hercules, gonflant leurs biceps tatoués de bleu, qui jonglaient avec des poids de quarante.

Marchant toujours, fendant la foule, sans écouter les lazzi du pitre septuagénaire d'un faiseur de tours, je dépassai enfin et les boutiques hérissées de lignes à pêcher, et les éventaires garnis de pommes en tas et de faux gâteaux de Nanterre.

Cependant un soupir, où palpitaient les souvenirs de ma jeunesse, sortait de mon estomac à la vue des carafes de coco bouchées d'un citron. Des gouttes de salive me vinrent également aux lèvres en sentant l'odeur des *chaussons* aux pommes tout chauds.

O chaussons de pommes ! ô chaussons de pruneaux poussiéreux et pleins de pierres ! O vieux sucre d'orge, mou à la surface et rigide au centre ! O bonbons d'anis multicolores !

Mais silence, mon cœur ; pas de faiblesse humaine !

Je traversai le vieux et cher pont d'Austerlitz au pas accéléré, sans regarder rien, sans appuyer mon ventre une minute, comme tout le monde, sur le bord poli du parapet, sans examiner l'eau verte qui se précipite sous les arches ; sans attendre la sortie de l'eau d'un épervier jeté du haut d'un bateau ; sans même suivre les mouvements d'automate de l'homme qui repêche, à coups de crocs, les cotrets coulés dans la rivière.

J'étais pressé, car...

Avant d'entrer dans le joyeux domaine de mon ami, qui est chimpanzé, il était nécessaire que je...

Bref, la cabine de madame veuve Quotte (5 centimes d'entrée) me souriait à l'autre bout du pont, se découpant, jaune, sur les verdure de la place Walhubert.

La veuve Quotte, une cruche, à la main droite, un léger amas de carrés de papier brouillard dans l'autre, se tenait sur le seuil de son utile établissement. Quelques poules picoraient devant elle.

Elle sourit en m'apercevant, se rangea de côté, me laissa pénétrer dans son *buen-retiro*. Puis elle fondit en larmes.

J'étais étonné. En ce moment, le rugissement lointain d'un lion se fit entendre.

– Est-ce que le commerce ne va plus, ma bonne dame ? dis-je à la volumineuse madame veuve Quotte, dont les appas épars s'agitaient sous son caraco, comme des lapins dans un sac.

– Vous êtes bien bon, articula-t-elle, en versant des larmes abondantes. Merci. Ça boulotte. Mais c'est le cœur qui est malade.

Mon étonnement redoubla. Le cœur, dans un pareil endroit, aurait bien dû rester muet, ce me semble.

Or, comme je me disposais à user du droit qu'en entrant j'avais acheté à la porte, la veuve Quotte déposa sa cruche à terre, mit sa main sur mon bras, et éclata en ces termes :

« – Phantoul m'a trompée ! il a trompé une vieille ! Et pourquoi ? Oh ! monsieur, tenez, c'est mal. Je ne croyais pas les hommes si canailles. Phantoul, c'est un joli monsieur, allez. Lui, un soldat pourtant, décoré, le nez rouge, une jambe de bois, que j'ai tout fait pour lui. Même que je me suis privée d'un cabinet pour en faire une cuisine, avec des fourneaux, dont un long pour le poisson. Et qu'il venait ici, tous les jours, manger de bons morceaux ! Ah ! monsieur. A mon âge ! Cinquante-cinq ans à la Saint-Michel. Et tous les cadeaux qu'il a reçus. Et qu'il m'avait promis le mariage. J'aurais eu mon porte-respect jusqu'à la tombe ! Et pour qui qui me plante là, avec mon argent passé en lichette chez le mastroquet, pour la marchande de poires et de cerceaux du coin. Une jeunesse ! Oh ! oui. Cinquante ans et des infirmités. Tandis que je suis nette comme un sou, moi. »

Tout en déplorant sa destinée de la sorte, l'infortunée veuve Quotte, à coups d'avant-bras, remettait en place sa gorge vagabonde, et, de temps à autre, s'essuyait les yeux avec les carrés de papiers détournés de leur emploi.

Dans le jardin des Plantes voisin, l'éléphant fit entendre son tonnerre.

– Tenez, monsieur, reprit-elle, si je n'avais pas un fils, un ange qui va tirer au sort, avec ça qu'il est au théâtre du Châtelet, où qu'il agite des ailes de percale noire, que c'en est effrayant, dans les féeries, eh bien, je me jetterais à l'eau. Vous verriez ça sur le journal. Mais on a du sentiment...

L'œil ruisselant de madame veuve Quotte, lorsqu'elle eut éjaculé ces derniers mots, se fixa sur les images de sainteté accrochées au cadre de la glace terne qui décorait une espèce de reposoir au fond de sa cabine, et sa physionomie se rasséréna.

Enfin, épuisée, elle se laissa tomber entre les bras d'une vieille bergère, dont le dossier était recouvert d'une peau de chat, souveraine contre les douleurs, et me laissa libre de m'introduire dans un des cabinets vacants.

Quand je sortis de l'espace étroit où l'on dépouille le vieil homme, je trouvai madame veuve Quotte, l'œil sec, affaissée et comme anéantie au fond de son vieux fauteuil démantibulé. Elle regardait l'azur !

Je n'osai troubler sa méditation douloureuse, et je la laissai ruminant les souvenirs de la trahison de l'infâme Phantoul, ce militaire sans foi, dont le thorax orné du signe de l'honneur, comme disait la veuve Quotte, ne renfermait que le cœur d'un jaguar.

A peine hors de l'établissement de la veuve Quotte, je humai l'air de la rivière, et secouai l'impression pénible qu'avait faite sur mon esprit le sombre drame intime qu'on venait de me narrer.

Bientôt la joie s'installa de nouveau dans mon cœur, et comme je traversais la place qui me séparait encore de mon ami, qui est chimpanzé au Jardin des Plantes, je vis dans le lointain, et non sans intérêt, au-dessus des têtes d'une foule bruyante, un grêle funambule, en caleçon rouge, un balancier à la main, exécuter un terrible saut de carpe en un plein ciel, tandis que retentissait au loin le cri des onagres en colère.

Il avait l'air d'un homme qui tombe de la lune.

LE MARCHAND D'OR

Un soir d'été, au coucher du soleil, à quatre cents pieds au-dessous du sémaphore solitaire bâti sur les gigantesques et imposantes falaises qui forment le cap normand connu sous le nom de Nez-de-Jobourg, un petit vieillard, perdu au milieu des rochers à sec, profitait du retrait de la mer pour hâler péniblement sur les galets, à lents coups de gaffe, les paquets de goëmons amenés par la dernière marée et abandonnés par le flot descendant.

On l'eût pris, de loin, pour un noir cormoran un instant posé à la marge des sombres récifs tout chevelus de varechs fauves. Seul, l'œil exercé d'un douanier eût reconnu un homme dans ce point noir.

Un vent âpre soufflait du large.

Sur la falaise, traversant les haubans et galhaubans compliqués des mâts à signaux du sémaphore, le vent produisait un bruit affreux et étrange, et qui rappelait la clameur ardente et confuse de chiens qui se mordent avec voracité.

Mais, au bas des hautes murailles de granit'rose, zébrées de bandes de schistes bleuâtres, le vent s'engouffrait dans les cavernes dont le socle du cap est comme perforé, et il mugissait comme un énorme troupeau de monstres préhistoriques.

Autour et au-dessus de la tête du vieillard, dans l'espace que remplissait, incessant, le vaste et onduleux *vagissement* des vagues lointaines, les tristes goëlands jetaient leur cri brusque et lamentable qui ressemble aux plaintes des poulies de navires à l'ancre, la nuit, dans les rades.

Sourd au tumulte immense du vent et des flots, le vieillard ramassait les maigres lignes de plantes de mer dont la grève était comme festonnée ; il assurait de temps à autre, sur sa tête fatiguée, son *suroît* de cuir bouilli qui menaçait à chaque instant de quitter ses ralingues et de s'envoler à la brise.

Puis, à brassées lourdes, il transportait, d'un pas chancelant, ce qu'il avait recueilli de varech, et il allait l'ajouter à une meule mise à l'abri, à la base des roches, au milieu de galets que mouillent seulement les marées d'équinoxe.

Ce pauvre vieux était un des mille fournisseurs des magasins banals d'Auderville. Chaque année, sa moisson de varechs terminée, il la brûlait dans la *fournette* de pierre, construite de ses mains tremblantes, et il allait vendre les pains de soude brute, mélangée d'autres sels précieux, qui résultaient de l'opération, à un entrepreneur de ce genre de commerce.

Mais que d'heures pénibles passées au pied des falaises ! que de sueurs l'été et l'hiver ! que de douleurs il lui fallait supporter pour avoir à produire, au bout de l'an, une tonne de pains de soude.

Ce labeur incessant rapportait environ 95 francs en douze mois, au vieux *vraiquier* que nous vous montrons, un soir d'été, à l'instant où le soleil reste quelques minutes suspendu, comme un boulet rouge, au, dessus de la ligne rigide de l'horizon.

Ce bonhomme était connu dans le pays sous le sobriquet bizarre du *Sire de la Fouëdre*. Il s'était creusé, dans la falaise même, à quelques mètres au-dessus du niveau qu'atteignent parfois les marées extraordinaires, un logis auquel on arrivait par un escalier primitif taillé à coups de pic dans le roc. Il vivait là, racorni, coriace, en compagnie de deux corneilles, ses amies, qu'il avait élevées et qui, le soir, après avoir été chercher pâture dans les champs, revenaient dormir à côté de leur vieil ami dans sa demeure quasi aérienne.

Par exemple, le dimanche, toujours coiffé de son *suroît* de cuir bouilli, mais vêtu d'un caban de mer très propre quoique fort usé, il se rendait à l'église de Jobourg. Après avoir lu, à la porte du cimetière qui éparpille ses

tombes autour de l'église, les avis préfectoraux et le *Moniteur* – c'était alors le journal officiel – insérés sous un grillage, il assistait à la messe, et, tout le temps du sermon, il contemplait avec béatitude les petits navires suspendus à la voûte, sorte de flottille d'*ex-voto* qui cingle sans cesse vers la veilleuse du sanctuaire, étincelante comme un petit phare.

Le sire de la Fouëdre était donc un très pauvre homme. Les brumes d'Islande l'avaient jadis tanné et comblé de rhumatismes quand il était pêcheur de morues. Maintenant, devenu *vraiquier*, il vivait avec une peine inouïe et ne se permettait guère la goutte de genièvre le matin. Il pensait quelquefois, mais rarement, au dénoûment inévitable de sa carrière rude et si peu récompensée. L'idée de sa fin solitaire, dans un trou de rocher, le chiffonnait un peu de temps à autre, mais des préoccupations journalières, la pensée de la récolte à faire le lendemain, effaçaient assez vite, heureusement, les réflexions qui naissaient dans son esprit, le soir, quand il étalait ses membres roidis sur sa couche de fougère sèche.

Le jour où nous apercevons le sire de la Fouëdre achevant sa besogne dans les roches aiguës qui s'étendent à plusieurs kilomètres en mer, à la base du Nez-de-Jobourg, le vieillard ruminait plus longuement que de coutume les souvenirs de sa vie d'autrefois, comparés avec les misères de son existence présente.

Il se disait, comme un triste refrain :

– Je mourrais content si j'avais, là-bas, dans mon coffre, le moyen de me faire enterrer comme un seigneur. Mais à peine ai-je mis de côté de quoi m'acheter un carré de toile... Il n'y a pas de ma faute, pourtant !

– Mais que faire ? où trouver de l'argent ?

C'était en revenant au rivage pour la dernière fois de la journée, et en pliant sous une charge de varech gluant, que le sire de la Fouëdre murmurait ces mots de regret.

Le travailleur usé, en les prononçant, jeta par terre la tignasse verdâtre qui tremblait sur ses épaules et s'essuya le front.

– Vrai, dit-il, je boirais bien un petit godet de cidre !

Comme il émettait ce modeste désir, un individu, long et maigre, aux yeux fendus à la chinoise et très brillants, se montra tout à coup devant lui.

Cet individu sortait de derrière le monceau de varech amassé depuis six mois par le sire de la Fouëdre. Il portait, sous le bras, une petite cassette.

Il dit au vraiquier stupéfait :

– Eh bien, voulez-vous me permettre de vous offrir un coup de cidre à ma gourde ?

– Monsieur, ... articula enfin le sire de la Fouëdre, ouvrant des yeux un peu troubles, monsieur...

– Est-ce que je vous fais peur, mon brave ? demanda l'étranger.

– Vous ! – Non. – Mais la surprise... – Et d'où venez-vous à cette heure, sans être trop curieux ? – Est-ce que vous êtes le nouveau *douane* qu'on attend ?

– Non. Je suis un voyageur. Je suis venu voir les célèbres falaises de Jobourg. Je viens de Cherbourg. On s'attarde facilement dans vos magnifiques et sauvages falaises. Ma foi, je me sens échiné. Remonter là-haut, retourner à Jobourg, est un travail que je me crois incapable d'accomplir pour le moment. Je vous ai vu de loin venir à la grève. J'ai pensé que vous voudriez bien [me recevoir chez vous jusqu'à demain, si vous n'habitez pas trop loin.

– Hum... c'est que...

– Oh ! je payerai mon écot ! En attendant, et pour faire connaissance, veuillez donc boire un coup à ma gourde, reprit l'étranger.

– Bien volontiers.

Le sire de la Fouëdre prit la gourde, y but avec quelque lenteur, et la rendit en disant :

– Merci, monsieur. J'en avais réellement besoin. Il est *galant* et bien *gouleyant* votre cidre, quoique dur !

– Maintenant, si vous voulez me suivre et faire attention où vous poserez vos pieds, je vais vous montrer le chemin de ma maison. Mais vous y souperez mal, je vous en préviens.

Chose dite, chose faite. Le sire de la Fouëdre, après avoir remisé ses râteaux et ses gaffes dans une fissure de la falaise, se mit en devoir de grimper jusqu'à son logis. L'étranger, maigre et long, et qui boitait beaucoup du pied gauche, le suivait en soufflant.

– Drôle de monsieur tout de même, pensait le vraiquier en gravissant les degrés de son escalier. Ça doit être un de ces *dessineux* qui *tirent* les rochers tous les étés pour les vendre à Cherbourg. Mais, ouvrons l’œil.

L’étranger, précédé de son hôte improvisé, parvint enfin au bizarre appartement dont il a été question plus haut. Cet appartement avait certains points de ressemblance avec la caverne de Robinson Crusoë, sans avoir le confort relatif qui régnait dans cette demeure célèbre.

On soupa bientôt, et ce fut très vite fait. Du pain d’orge – toujours comme chez Robinson – avec un peu de poisson séché, tels étaient les éléments du repas plus qu’arcadien.

Après le festin, on servit le dessert, c’est-à-dire que l’étranger alluma un cigare, et le sire de la Fouëdre sa pipe noire, bourrée de raclures d’un fort tabac anglais arrivé, – ne sais comment – dans les falaises françaises pendant une nuit sans lune.

Puis on causa. Le sire de la Fouëdre raconta ses voyages à Islande ; l’inconnu, son histoire ou du moins ce qu’il lui plut d’en dire au vraiquier

– Alors, comme ça, vous êtes riche ? soupira honnêtement le sire de la Fouëdre.

– Mais oui. Tout l’or de la terre est entre mes mains, répondit l’étranger avec une tranquille simplicité.

Le sire de la Fouëdre regarda l’homme qui lui faisait cette réponse inattendue avec un ébahissement où se mêlait visiblement une pointe d’incrédulité.

– Et, qui plus est, reprit l’étranger, je vais vous le prouver à l’instant.

Disant ces mots, il ouvrit la petite boîte de bois fin qu’il portait sous le bras, comme nous l’avons dit, au moment où il accosta son hôte, et il la posa délicatement sur le banc qui servait de table au vieux ramasseurs de goëmons.

Enchâssé dans le couvercle de la boîte, à l’intérieur, un petit miroir d’un éclat extrême fut d’abord tout ce que vit le sire de la Fouëdre.

Puis, bien que les deux compagnons fussent dans une obscurité où le feu rouge du cigare de l’inconnu brillait comme une louche étoile, le vraiquier aperçut, tout au fond de la boîte, et luisant d’une lueur personnelle assez

étrange une collection de pièces d'or de toutes les dimensions et de fabriques diverses.

– Mille cabillauds ! s'écria le sire de la Fouëdre, mais c'est le trésor de Sa Majesté que vous avez là !

– A peu près, dit froidement l'étranger. Tout l'or de la terre, j'ai eu l'honneur de vous en informer tout à l'heure, est condensé entre mes mains, ou plutôt dans cette cassette. Il en sort et il y rentre au moyen d'un petit système de va-et-vient qui n'est connu que de moi et d'une autre personne. Inutile de vous la nommer. Je suis homme de parole. Tenez, vous allez comprendre cela parfaitement, mon cher. Regardez bien dans le miroir, monsieur,

Le sire de la Fouëdre plongeait ses regards dans le miroir étincelant.

Un tableau inattendu se présenta à sa vue. Le sire de la Fouëdre vit, dans une chambre nue et d'un aspect glacé, un vieillard en calotte de velours en train de compter de l'or devant un secrétaire. Une chandelle de suif raviné l'éclairait seule. Au fond de la misérable chambre de ce vieillard, il y avait une croisée.

Le vraiquier, muet de surprise et retenant son souffle, entrevit, derrière la vitre de cette croisée, une face pâle qui couvrait d'un œil farouche le vieillard et l'or qu'il palpaït de ses doigts maigres. Le sire de la Fouëdre vit encore une main velue se glisser par le trou d'un carreau lestement coupé, et tourner l'espagnolette de la fenêtre qui s'ouvrit. La face pâle, le corps qu'elle surmontait, entrèrent silencieusement dans la chambre. La main velue tenait alors un couteau aigu. L'instant d'après, couvert de sang, le vieillard tombait comme une masse sur le sol. Et son assassin, sortant par le chemin qu'il avait pris pour entrer, se sauvait les poches pleines d'or...

En cet instant, et comme le sire de la Fouëdre restait la bouche béante en face du miroir où tout s'était effacé, un bruit métallique se fit entendre soudain à ses oreilles.

– Regardez ! regardez, dit l'étranger, regardez dans la boîte, maintenant !

Le vraiquier obéit à l'injonction pressante de son singulier compagnon. Il regarda dans la boîte. Elle était vide.

– Où est l'or ? murmura le vieux pêcheur avec épouvante.

– Où est l’or ? vous allez le savoir, mon cher, répondit l’inconnu. Encore un coup d’œil au petit miroir, je vous prie, et vous allez être satisfait.

Le sire de la Fouëdre fit ce qu’on lui disait. Il fixa ses yeux sur le petit miroir, tout blanc d’abord, mais dans la profondeur duquel se dessina peu à peu un nouveau tableau, aussi inattendu que le premier, mais d’un genre autre.

Cette fois, dans une chambre meublée avec un luxe criard et banal, auprès d’une femme à l’œil hardi, richement vêtue, il aperçut un homme qu’il reconnut pour l’assassin de l’avare, toujours avec sa face pâle et son air farouche, et qui jetait d’une main de l’or sans compter, tandis que de l’autre main il portait à sa bouche un verre de vin, qu’il buvait avec avidité, comme brûlé d’un feu inextinguible.

Tandis que l’assassin prodiguait le résultat de son crime à la créature qui lui souriait d’un œil faux, tendant l’oreille à des bruits lointains, galop de chevaux de gendarmes sur des routes gelées, bruit de crosses de fusil sonnant contre la marche d’un escalier, que sais-je ? – le son métallique que le sire de la Fouëdre avait précédemment entendu, se renouvela distinctement. Il regarda dans la boîte, il la trouva à moitié remplie.

– L’or revient ! l’or revient ! cria le vraiquier pri d’un tremblement de peur.

– Oui, fit l’étranger. Une partie de l’argent que vous avez vu voler est déjà rentrée en ma possession. Le reste suivra bientôt. Cette fille va éparpiller, à son tour, le prix de son triste amour entre des mains coupables, et c’est ainsi qu’il me reviendra pour retourner à d’autres, qui me le renverront encore, et ainsi de suite jusqu’à la consommation des siècles. –

Vous le voyez donc, mon cher hôte, tout l’argent mal acquis est dans cette boîte, comme je le disais. Je n’ai fourni que la première mise de fonds.

Le sire de la Fouëdre, effaré, écoutait l’étranger, lequel continua son édifiante explication de la manière suivante :

– L’or pur de tout crime est aussi entre mes mains, bien entendu, Et, si vous en vouliez absolument une parcelle, rien qu’une parcelle pour léguer, par exemple, à vos héritiers, afin, – je suppose toujours – d’être enterré convenablement, eh bien, mon cher hôte, je pourrais vous la céder à très bon compte et sur l’heure. Je tiens à vous être agréable.

– Oui-dà !... soupira le sire de la Fouëdre, surpris de voir ses préoccupations les plus chères si bien devinées par l'étranger, et à quel prix me laisseriez-vous un peu de votre bon or ?

– Oh !. il suffirait de signer un petit papier. Une misère ! une reconnaissance. Vous savez, même entre amis, il faut toujours un papier dans les questions d'argent. Les paroles, c'est des femelles ; les écrits, c'est des mâles.

Le vieux vraiquier se gratta la tête d'un air embarrassé. Le cidre galant et bien gouleyant de l'étranger, dont il avait été fait un fréquent usage pendant et après le dîner, lui donnait l'envie et le courage d'essayer, ma foi, de se faire donner un peu de l'or (du bon ! bien entendu) que lui offrait l'inconnu. Mais -il ne savait pas lire et aurait bien voulu savoir ce qu'il y avait d'écrit sur le papier avant de le signer. –

– A quoi m'oblige votre écrit ? dit-il enfin.

– C'est une misère ! A rien pour le présent. Ce n'est que plus tard...

– Plus tard, monsieur ?

– Oui... enfin... qu'est-ce que ça peut vous faire ? Quand on est mort c'est pour longtemps, et on se moque bien de ce qui peut advenir.

– Après ma mort !... mais alors c'est mon âme qui répondrait...

– Vous l'avez dit.

– Quoi, vous êtes le...

– Le consolateur des pauvres gens, oui, mon ami. Pas de gros mots.

Mais le sire de la Fouëdre, en entendant cet aveu, s'était levé et criait de toutes ses forces, en se zébrant la poitrine de croix : – Arrière ! arrière ! tentateur ! Au nom du Dieu vivant, arrière !

En cet instant, un coup de vent impétueux ouvrit brusquement la fenêtre de la chambre du vraiquier et sembla souffler la lune, qui s'était allumée dans le ciel pendant la conversation. L'obscurité la plus profonde se fit dans le logis.

Quand la lumière douce de l'aube paisible pénétra de nouveau dans la caverne du sire de la Fouëdre, agenouillé dans un coin et se signant sans relâche, le pauvre homme constata, avec un soulagement délicieux, que l'étranger boiteux avait disparu emportant sa cassette.

LES VOIX EXTÉRIEURES

Ce siècle est grand et fort ; un noble instinct le
mène
Partout on voit marcher l'idée en mission.
Les Voix intérieures. V.H. 1837.

DÉCOR

L'intérieur d'un tramway le soir. Atmosphère lourde. Odeur fade. Le
pesant véhicule gravit, cahin-caha, la rampe du boulevard Saint-Michel.
Bruit de vitres et de roues, monotone, à la cantonade.

PERSONNAGES

1^o UNE GROSSE DAME, veuve, on l'espère, et d'un âge par trop
certain. Son costume de deuil, correct, rappelle le vêtement que portent les
parents désolés qui viennent déposer des couronnes sur des tombes, de
chaque côté d'un saule éploré, dans les petits tableaux qu'on vend à la porte

des cimetières. Ce personnage porte, en outre, au bras un sac en tapisserie qui rappelle exactement un seau à incendie.

2^o UN MONSIEUR, vieux encore, et qui a l'oreille dure.

3^o UN JEUNE HOMME, blond d'ailleurs, frisait la trentaine. –

Cœur en retard Il a vécu. Mais il porte encore à la boutonnière de son esprit un bouquet d'illusions toujours fraîches.

Les bourgeois, la dame au seau à incendie, et le propriétaire à oreille dure, causent entre eux à voix haute. VOIX EXTÉRIEURES.

Le jeune homme réfléchit. Disons plus ; il rêve. – VOIX INTÉRIEURES.

Les voix intérieures et les voix extérieures se mêlent, s'enlacent, jurent et se battent. Tableau ! Concert ! Qu'on en juge.

LES VOIX INTÉRIEURES.

– Pourquoi ne l'ai-je pas suivie ? O cher et cuisant regret ! souvenir délicat ! Qui sait, le bonheur m'attendait peut-être à sa porte. Et je n'ai pas eu l'intelligence d'aller jusque-là. J'ai douté de moi. J'ai eu peur. Et maintenant, la mer nous sépare... Souvenir charmant. C'était l'an passé, dans la chambre d'arrière d'un steamer anglais... Nous remontions la Tamise. Il faisait, comme aujourd'hui, un temps assoupissant, gris et doux. Étendu sur un divan, je regardais, assise à la longue table et lisant, une petite miss brune, modeste, au regard innocent et clair. Des oiseaux suspendus dans la cage, au plafond de la cabine, chantaient doucement. On entendait le halètement incessant de la machine. Un grand silence régnait d'ailleurs, interrompu de temps à autre, par le commandement d'un officier, sur le pont... petite miss brune !...

LES VOIX EXTÉRIEURES.

– Alors, vous *restez* toujours rue Mouton-Duvernet, monsieur Beaumouron ?

– Hein ? – Parlez plus haut. – Il fait un sale temps, madame Siroteau... je suis bien de votre avis.

– Et votre fils Emile ?

– C’est bien fâcheux pour le petit commerce... Mais ça fait vivre les marchands de paillassons.

Il rit.

– Ça, c’est vrai. Et le charbonnier, monsieur Beaumouron ?

– Et votre demoiselle ? Madame Gras, je crois ?

– Ah ! ne m’en parlez pas ! – Je viens de chez elle.

Elle vient de faire sa quatrième fausse-couche... C’est dégoûtant... ma parole.

– Oui. Les effets en souffrent... La boue de Paris mange la couleur.

LES VOIX INTÉRIEURES.

– Chère étrangère ! et si douce, si tendre !... et avec cela une solide instruction... rien de frivole... Ah ! c’était bien là la mère, l’épouse, la compagne, l’amie qu’il eût fallu à mon foyer... Nous nous mîmes à causer fraternellement. de tout et de rien. du livre qu’elle parcourait... de Londres... des charmes singuliers et poétiques de cette Babylone marchande... Elle souriait avec grâce, franchement, mettant de côté la bégueulerie banale des Parisiennes... Nous reconnûmes, au bout d’une heure, que nous avions les mêmes inclinations, et surtout, – lien bien autrement fort, – que nous avions les mêmes dégoûts...

LES VOIX EXTÉRIEURES.

– La pauvre enfant n’a pas de chance, voyez-vous, monsieur Beaumouron... A la fin ça l’échigne !... Elle se flétrit. Les enfants, ça marque...

– Mais alors, vos locataires sont imbus des idées nouvelles. L’affreux socialisme !... On devrait balayer tout ça, madame Siroteau.

– Je vous dis qu’Ernestine devrait rester couchée du jour où l’enfant s’annonce... et puis ne pas faire un mouvement... C’est ce que je lui dis : Vois-tu, ma fille, c’est le cas de le dire, il vaudrait mieux ne pas en avoir. Ton mari ne se respecte pas assez !... Les hommes, c’est égoïste, monsieur Beaumouron ! Bien que vous en soyez un, je me permets de vous dire ça.

– J’entends bien... Le peuple, c’est beau, si on veut... Mais, quand on a gagné à la sueur de son front un peu d’argent blanc... on y tient... j’étais au

ministère, moi... eh bien ?... je veux que l'ordre établi reste.... établi... Ainsi mon fruitier... qui a épousé votre ancienne voisine, vous savez, la femme de Vassole... qui a un goût... pour avoir trop crié... dans les douleurs... même que son petit était chauve à sept ans. le petit Gaston, qui a la lèvre fendue... le fils de mon fruitier... oui... pas le frère du marchand de vin de la rue du Champ de l'Alouette... le gros... qui était à la noce de votre fille... vous vous rappelez la chose ; il s'est battu, au dessert, parce qu'on avait pincé sa femme dans le dos... eh bien, mon fruitier est tout à fait de mon opinion... ce qui prouve que les révolutionnaires ne sont qu'une infime minorité...

– Voyez-vous, monsieur Beaumouron, c'est du grabuge... ma fille est malade, le commerce ne va pas. mon gendre ne se respecte pas. Tout ça, ça ne fait du bien qu'au pharmacien.

LES VOIX INTÉRIEURES.

– Voilà des gens bien assommants !... Mais je me rappellerai toujours cette calme après-dîner, passée à côté d'une miss brune, inconnue, dans la chambre d'arrière d'un steamer anglais... j'aurais dû poursuivre cette aventure... je ne l'ai pas fait !... Hélas ! Ai-je eu tort ?

LES VOIX EXTÉRIEURES.

– Écoutez, monsieur Beaumouron. Je ne *partage* point vos idées. Demandez à n'importe qui. Vous verrez qu'on vous dira la même chose... tenez, mon frère qui est un jeune homme, ne doit pas penser autrement... n'est-ce pas, monsieur ?

La voix extérieure s'adresse à la voix intérieure.

LA VOIX INTÉRIEURE A LA VOIX EXTÉRIEURE, *haut*.

– Zut ! – Laissez-moi la paix. Vous m'embêtez depuis un quart d'heure !...

LA VOIX EXTÉRIEURE A LA VOIX INTÉRIEURE.

– Il y a des gens qui ne sont pas polis du tout dans les voitures publiques.

– Monsieur est sans doute étranger, madame Siroteau. Il faut de l'indulgence ! Quand on est Français !

JARDINAGE A LA FOURCHETTE

CE QUI SE PASSAIT A BARTAVELLE QUAND J'AVAIS CINQ ANS

.....

– Voulez-vous bien finir, tas d'*arpettes* ! En vérité, ce sont de honteuses saturnales !... Mais grondez-les donc, monsieur !...

– *Tron, tron, tron*, mère Goby, laissez-moi finir mon journal... Eh, parbleu, ma bonne, ces enfants s'amusez !... Amusez-vous, mes mignons...

C'est en ces termes que dialoguaient, au sujet de quatre ou cinq gamins attablés jusqu'au cou dans une vaste salle à manger, décorée de *massacres* de cerfs et de hures de sanglier, M. du Hazay, cher bon vieux homme, paralysé des jambes, et sa gouvernante, madame Goby, *alias mère Goby*, ou plus familièrement encore, selon les cancans de la petite ville où le digne couple habitait : *la calouche à du Hazay*.

Tout à l'heure, nous vous dirons à propos de quel méfait mère Goby avait l'air de se fâcher tout rouge.

La calouche à du Hazay, vénérable personne borgne, ornée d'un tour de cheveux couleur de chanvre, avait reçu, une fois pour toutes, l'ordre d'inviter, tous les quinze jours, un certain nombre de petits garçons et de petites filles à la table de son maître.

Des crèmes... sans bornes, et des gâteaux aussi nombreux que les sables de la mer devaient être préparés pour les recevoir.

– Mère Goby, « *tron, tron, tron* », disait, tous les quinze jours, M. du Hazay, en se frottant les paupières, avec le geste d'un homme qui assure ses lunettes, mère Goby, vous savez, c'est le jour de nos petits amis, ce soir. Ainsi ?...

– Ah ! je sais trop, monsieur !... Mais quel plaisir peut donc procurer à monsieur ce tas d'*arpettes* ?... gémissait la *Calouche*, dont l'œil unique étincelait de dépit...

– *Tron, tron, tron...* Le plaisir qu'y trouvait un empereur romain... ce finaud d'Octave !... La vue de ces mignons me réjouit ; leurs bonnes petites joues rouges me rappellent l'âge où je courais comme eux... Ah ! mère Goby !... cela me rajeunit de les voir rire et manger autour de moi... N'oubliez pas de prévenir le *Crapoussin* et les autres...

– Allons, allons, monsieur sera satisfait... D'ailleurs, j'avais pensé, hier, à cela... Les crèmes sont faites... et sucrées !... Si le *Crapoussin* n'est pas malade, ce ne sera pas ma faute !...

Et la vénérable madame Goby, excellente créature, d'ailleurs, et qui nous aimait grandement malgré tout, se rendait à l'office pour surveiller les apprêts du fameux repas, après avoir obtenu de son maître et ami, un regard de remerciement, plein d'une joie presque enfantine, qui lui faisait battre le cœur presque maternellement.

A quatre heures, le *Crapoussin* (c'était moi) et sa bande se ruaient dans la haute et imposante salle à manger du brave invalide. Des jeux de toute sorte nous attendaient sur divers meubles. On jouait. On criait. Pendant ce tumulte, Pampre, le domestique préféré, mettait le couvert. On lui faisait des farces. Mère Goby s'indignait. Sa langue faisait éruption. « Tas d'*arpettes* ! vilains Cosaques ! et ceci et cela. »

M. du Hazay, son journal à la main, nous regardait, poussant ses paupières du pouce et du médius, et murmurait :

– Ce finaud d'Auguste, il avait bien raison ! aucun spectacle ne vaut celui-ci !... Hardi, *Crapoussin* !... Allons, mon vieux Pampre, ne te fâche pas... ce sont des *arpettes*, tu sais bien... Mère Goby, votre nez remue... *tron, tron, tron...* ça va donc mal, ma bonne ?

Ces paroles nous encourageaient. On montait sur les chaises. On déclamait. On chantait. Et puis on allait, par derrière, bien gentiment, embrasser le bon vieillard... et tout était pardonné, bien que la *Calouche*, de temps en temps, grognât :

– Ce sont de honteuses saturnales !... Mais grondez-les donc, monsieur !...

Enfin on dînait. M. du Hazay avait l'habitude de lire en mangeant. Mais, par instant, son œil clair et charmé, quittant la colonne commencée, errait doucement sur nos petites têtes blondes ou brunes, aux joues allumées, roses comme des fleurs ; il s'illuminait alors, et devenait humide, et mère Goby disait tout bas :

– C'est un vrai Christ !

Tout allait bien jusqu'aux légumes. Nous ne lambinions pas trop. Mais l'heure du martyre de mère Goby sonnait, lorsqu'on nous servait une purée quelconque : pois, pommes de terre, épinards ou chicorée.

Car, à ce moment, le *jardinage à la fourchette* commençait sur toute la ligne. C'était à qui de nous ferait le plus joli jardin dans son assiette. On y traçait des allées. On y ratissait des plates-bandes. On plantait des croûtes de pain dans ces singuliers parterres. On agrémentait de poivre et de sel les jardins obtenus à force de travail en pleine pâte !

Jardins que Lenôtre ne rêva même pas, et que Delille n'a point chantés non plus !

Le *Crapoussin* empruntait de la purée à ses voisins pour arriver à des résultats charmants comme œuvres d'art, mais hideux aux points de vue culinaire et de la propreté.

Alors, ouvrant son œil solitaire, et frémissant de colère, la *Calouche à du Hazay*, qui voyait le dîner se prolonger outre mesure, se tordait les mains avec désespoir, souffrant mille agonies, et lâchait sa fameuse imprécation :

– Ce sont de honteuses saturnales, en vérité !... Tas *d'arpettes*, vous n'aurez pas de crèmes !

– Voyons, mère Goby, *tron, tron, tron*, ne vous rongez pas le foie, disait, avec un sourire exquis, notre hôte heureux, c'est un jeu... Tenez, ils ont

fini... Voyez comme ils sont sages, maintenant !... Pampre, mon ami, enlevez les assiettes... et passons à la suite... Le *Crapoussin* meurt de faim !

Et la suite arrivait.

– Hélas ! tout cela a disparu... et le doux temps du *jardinage à la fourchette* ne reviendra plus !

LE DRAME DE BARTAVELLE

Dans la grande rue de la très petite ville de Bartavelle, à peu près à égale distance de ses deux extrémités, et dans l'avant-cour du sieur Vergasse, perruquier, depuis un temps immémorial, vivait, poussait, grandissait, verdissait, fleurissait et fructifiait à merveille, en toute liberté, un superbe marronnier d'Inde.

Personne de la ville n'y avait jamais fait attention, sauf les galopins qui, à la fin de juillet, se glissaient dans l'avant-cour du perruquier Vergasse pour ramasser les marrons et s'en faire de charmants colliers.

Un gai matin d'avril, deux personnes venant de Paris et arrivées à Bartavelle chacune de leur côté, pendant la nuit, et pour la première fois, mirent le nez à la fenêtre de la chambre où on les avait logées, l'une dans le bel hôtel de la *Vierge et du Commerce*, situé en amont, l'autre dans l'humble auberge du *Lion Vert*, sis en aval, dans la grande rue de la petite ville.

La première chose qu'aperçurent simultanément les deux personnes arrivées pendant la nuit à Bartavelle, ce fut le beau marronnier du sieur Vergasse.

Il faut ajouter, du reste, que la magnifique ramure du marronnier en question s'épandait alors, chargée de thyrses fleuris, innombrables, jusqu'au milieu de la rue, parfumant l'atmosphère, ombrageant le pavé.

– Oh ! oh ! voilà un arbre qui se permet bien des choses ! s’écria l’une des deux personnes, celle qui était logée en amont, dans le bel hôtel de la *Vierge et du Commerce*. Il faudra surveiller cela, reprit-elle, après avoir froncé le sourcil.

L’autre personne, celle qui logeait en aval, dans la modeste auberge du *Lion Vert*, s’écria presque au même moment :

– Eh ! eh ! voilà un arbre qui me fera pardonner bien des laideurs à cette petite ville. Quel port ! quel feuillage ! quelles belles fleurs ! Il est, sur ma parole, réjouissant à voir. Ce n’est pas à Paris qu’on permettrait à un marronnier de se développer de la sorte. La Préfecture aurait déjà lancé sur lui quatre ou cinq cents jardiniers armés de sécateurs et chargés de le tondre militairement.

Cela dit, les deux personnes arrivées pendant la nuit à Bartavelle, et qui s’étaient montrées à leurs fenêtres respectives dans le costume d’êtres prêts à se débarbouiller, rentrèrent dans leur chambre, fermèrent leur fenêtre, et se livrèrent aux soins de leur toilette.

Maintenant, disons tout.

La personne qui honorait de sa présence l’hôtel de la *Vierge et du Commerce* était un jeune ingénieur, tout frais sorti de l’école de la rue des Saints-Pères, et que le Destin sous les traits du ministre des travaux publics, envoyait entretenir et créer des ponts et des chaussées dans le département dont Bartavelle est une des villes principales.

L’autre personne, l’habitant de l’humble *Lion vert*, était un peintre obscur, lequel avait résolu de passer un an ou deux à Bartavelle pour y faire tout ce qui concerne son art. Bartavelle en effet est une des villes les plus curieuses du centre de la France. Elle renferme des trésors de pittoresque. Les rues irrégulières, mal pavées, étroites, serpentine, sont fécondes en tableaux tout faits et qu’il n’y a plus qu’à copier.

Cela dit, reprenons le fil de notre récit.

Le soir de ce gai matin d’avril où la grande rue de Bartavelle fut contemplée pour la première fois par l’artiste et par l’ingénieur, cet

ingénieur et cet artiste mirent de nouveau le nez à la fenêtre de leurs chambres et cela dans le costume d'êtres qui vont se plonger dans leur lit.

Aux rayons de la lune claire, le marronnier du sieur Vergasse, perruquier, étalait les splendeurs de son feuillage, et sur le pavé désert de la grande rue, il projetait une ombre épaisse que la lumière jaune des becs de gaz était tout à fait impuissante à vaincre.

– Le bel effet ! dit avec enthousiasme le peintre Comme ces maisons d'architecture folle sont amusantes à peindre ! – Que ce bel arbre est étonnant ! – Quelle tournure ! – Il est fâcheux que le gaz éclaire cela d'une façon si fausse.

De son côté, l'ingénieur soupira :

– Il est étonnant que l'artère principale d'une ville soit coupée par un végétal de cette taille. La ligne des feux du gaz en perd tout son bel effet. Ces maisons sont absurdes. Rien de régulier. Rien d'uniforme. Et il ajouta :

– Dès demain, je m'occuperai spécialement de ce marronnier malencontreux.

Pendant que l'ingénieur formait cet atroce projet, le peintre se disait :

– Dès demain, je ferai une petite étude de ce marronnier et des maisons qui l'entourent.

Que vous dirai-je ?

Moins de huit jours après leur arrivée à Bartavelle, l'ingénieur et le peintre se disputèrent avec une violence inouïe, dans la propre cour du perruquier Vergasse. La querelle entre les Beaux-Arts et les Ponts-et-Chaussées s'envenima.

Le malheureux perruquier, menacé d'une part de procès-verbaux sans nombre par les agents de l'ingénieur, s'il avait l'audace de désobéir aux règlements sur la voirie, et menacé d'autre part, par l'artiste, d'une mort lente et cruelle, s'il avait la faiblesse de céder aux injonctions de l'ingénieur des ponts-et-chaussées, le malheureux Vergasse, hélas ! ne savait auquel entendre.

Il fut témoin de la grande dispute de l'artiste et de l'ingénieur ; il s'arracha les cheveux de désespoir d'en être la cause.

– Voilà cent ans, de père en fils, disait le malheureux Vergasse, voilà cent ans que ce marronnier pousse, grandit, verdit, fructifie, et personne n’a jamais trouvé cela mal. Que faire ?

Que faire ? – Obéir. – Obéir à qui ? – Obéir à celui qui est le dépositaire de la Toute-Puissance à notre époque, obéir à l’Ingénieur, enfin !

Vergasse se soumit. – Mais avant de faire couper son arbre, il alla demander pardon au peintre. Il le supplia au nom de sa boutique menacée elle-même parce qu’elle n’était pas à l’alignement ; il le supplia au nom de sa femme, de ses enfants. Et le peintre dit : « Allez ! vous n’avez pas de cœur ! »

L’arbre fut taillé à la mal-content par les sécateurs de l’administration, aiguïsés pour la circonstance, en présence de l’ingénieur lui-même.

Mais à l’issue de cette belle opération, le peintre, transporté de fureur, provoqua l’ingénieur en un duel sans merci ni trêve.

Le duel, qui fit un bruit du diable à Bartavelle, eut lieu dans les fossés de la citadelle. Force resta à la Toute-Puissance des temps modernes. L’ingénieur blessa le peintre ; les Beaux-Arts furent vaincus !

Telle est l’effroyable morale du dix-neuvième siècle !

Allez à Bartavelle, et on vous racontera la chose en détail. Seulement, les Bartavellois ajoutent à leur récit :

– A-t-on jamais vu s’assassiner pour un marronnier ! Ces Parisiens sont des bêtes féroces.

LA BARNABON

A Bartavelle... tout le monde connaît la Barnabon. Tout le monde sans exception, même les petits enfants qui viennent de l'école. Ils la connaissent et ils en ont peur. Quand ils la rencontrent, ils *s'en sauvent* comme des moineaux sous le pas d'un cheval. Mais les filles sont plus hardies que les garçons : elles suivent de l'œil, curieusement, la Barnabon qui passe, et, tout bas, entre elles, elles murmurent je ne sais quoi de méprisant pour cette femme... les gamins, eux, se contentent de faire des dessins déshonnêtes sur la porte de la Barnabon, rue du Cep, et sur le mur de son jardin, qui longe les remparts, dans la ville basse.

Tout le monde connaît la Barnabon à Bartavelle... Mais il est de bon goût de n'en parler jamais. Les jeunes gens, employés et clercs de notaires, affectent de ne pas savoir de quoi il s'agit, quand ce nom-là frappe leurs oreilles. Dans la conversation, les célibataires n'ouvrent jamais une parenthèse à propos de la Barnabon, comme ils en ouvrent aussitôt que l'un d'eux parle de la pâle mademoiselle Ledoux-Laisné, ou de madame Villardeau-Blot, ou de Julie Ladoupé.

Quand on parle de Julie Ladoupé, de mademoiselle Ledoux-Laisné, ou de madame Villardeau-Blot, on prend un air mystérieux. On lance des mots. On risque des interrogations. On fait des allusions. On questionne. On tâche de savoir au juste si réellement madame Villardeau-Blot, la femme du

receveur général, qui monte à cheval, etc., etc., a pour amant le colonel B..., en garnison à H.... (six lieues de distance).

Mais quand le nom de la Barnabon vient à être lâché par mégarde, la conversation s'arrête court.

La pâle mademoiselle Ledoux-Laisné, c'est évident, *pique un soleil* tous les dimanches, sur le cours, où la Société fait de la musique, quand passe le petit Valladon, le professeur de rhétorique du collège. Ils sont au mieux, c'est *sûr et certain*. Et puis ce teint, voyez-vous, et cette démarche.... enfin je plains les parents qui ont une fille comme celle-là !...

Julie Ladoupé est une petite ouvrière – la trentaine déjà. On sait ce qu'elle est, au moins. Bonne fille. Toujours sur le point de se marier. Mais, crac, au beau moment, toujours dans une position intéressante. Elle demeure trop près du Palais. Les avocats sont persuasifs... Bref, Julie Ladoupé, entre nous, et malgré ses trente ans, est une excellente fille.

Mais la Barnabon !... oh !

La Barnabon ? connais pas !

On ne parle de cette créature-là à quelqu'un, et encore le fait-on à voix basse, avec un sourire contraint et en rougissant, que lorsque ce quelqu'un, qui est un ami de *Paris*, arrivé depuis quatre jours à Bartavelle, dit un soir, en sortant du café du Commerce :

– Ah ça ! dites donc, mon cher... est-ce qu'on n'aime pas ici ?

– Plus bas ! je vous prie ! murmure l'indigène consulté.

– Bon. Eh bien, est-ce que vous ne connaissez pas, ici, une jeune vestale... qui voudrait se charger d'entretenir...

– Oh ! plus bas, je vous prie...

– Quel mystère !... c'est pourtant bien simple. Je vous demande l'adresse d'une cocotte en disponibilité.

– Plus bas ! les pavés ont des oreilles, je vous dis. Ah ! Parisien ! si vous connaissiez notre vie de tous les jours, vous sauriez combien il en cuit de dire tout haut ce qu'on a l'intention de faire.

– Comment cela ! – Alors vous vivez donc comme des moines, dans cette ville ?... quelles montagnes à propos et quels pavés glissants !

– Non. Mais.... on se contente de ce qu'on connaît.... et puis H.... est à deux pas. on y va facilement.

– Bigre ! six lieues à faire le jour.... où.... Ah ! vous êtes des gaillards.... vous avez de la suite dans vos idées, vous !... et une constance !...

– Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que la province.... vous.... L'œil de Jéhovah, qui sonde les reins et le cœur, est l'œil d'un myope en comparaison de l'œil des dames de Bartavelle. Plus de soirées.... plus rien. si l'on est cité comme un débauché.... plus rien que la solitude et l'ennui.

– Quoi ! c'est être débauché que de....

– Oui, mon cher.... on ne regarde pas à la quantité.... C'en est fait de vous, si quelqu'un vous a vu, même à trente lieues d'ici, donnant le bras à une.... créature, comme disent ces dames.... vêtue comme.... un chien savant.... et effrontée ! oh ! effrontée !... toujours comme disent ces dames. On ne vous pardonnerait pas cela.... Allez donc vous marier avec un dossier composé par les dames de Bartavelle. Le *tabou* est prononcé.

– Hein ?.... enfin.... alors, vous n'avez pas non plus de....?

– Plus bas ! je vous en conjure.... Non.... D'ailleurs, nous ne sommes pas une ville de garnison, comme H.... un établissement semblable ne ferait pas ses frais chez nous....

– Bah ? Cependant Bartavelle est une place de commerce.... L'hôtel de l'*Epinard bleu* est rempli de voyageurs. On y mange bien.

– Que vous dirai-je !... Il y a des fabriques dans la ville haute.... des ouvrières.... Les gens qui ne sont pas dégoûtés peuvent se contenter de cela....

– En résumé, pas de grisettes ?

– Pas une !

– Quelle sagesse ! mais c'est l'Eden que ce pays.... Je plains beaucoup, s'il en est ainsi, les magistrats retraités et les vieillards frivoles....

– Chut !... la vie privée ne nous regarde pas.

– En résumé, voyons, monsieur ; fendez-vous d'un renseignement en ma faveur.... que diable, vous ne pouvez pas laisser un ami dans l'embarras ?

– Non, mais c'est bien difficile. Oh ! si vous étiez de la ville.... au bout de trois mois, vous parviendriez sans nul doute à faire une honnête petite maîtresse... oui, parmi les demoiselles.... qui dansent au jardin de la ville.... mais, comme ça, de but en blanc, c'est impossible....

– Alors, allons nous coucher !... Votre sacré pavé est d'un pointu....

A ce moment, l'indigène, poussé dans ses derniers retranchements, et qui, très heureux de posséder un compagnon jovial pour quelques jours, voudrait rendre service à son compagnon jovial, s'arrête, prend entre ses doigts le parement d'habit de son interlocuteur, et dit avec un certain tremblement dans la voix :

- Mon cher ami... écoutez... il y a bien la Barnabon... mais...
- La Barnabon ? Qu'est-ce que c'est que ça ?... Une femme ?
- Oh !... je ne la connais pas ! croyez-le bien...
- Allons donc, farceur !
- Non, mais non !... mais je sais qu'elle existe...
- La Barnabon ? beau nom. et est-elle jolie, la Barnabon ?
- Pas laide du tout.
- Tiens, mais alors, vous ne connaissez qu'elle !...
- Par ouï-dire... réplique l'insulaire d'un air hypocrite et rayonnant à la fois...

– Allez, mon ami, je coupe dans le pont... Continuez votre description...

Enfin, après mille tergiversations, vous apprenez de l'habitant de Bartavelle... que la Barnabon est une femme... mariée... à moitié bourgeoise, à moitié paysanne... qui depuis un temps immémorial demeure rue du Cep... à ce qu'on assure, du moins. Elle tient un petit café borgne, pour ne pas dire aveugle comme son mari... où l'on peut aller faire un punch...

Ce premier pas fait, les autres ne coûtent rien, et les renseignements sur les Barnabon pleuvent.

On va chez la Barnabon, par les remparts, le soir, avec des allures de Mohicans sur une piste de Hurons. C'est toute une affaire, et le diable sait avec quelle peur et quels tressaillements !...

En été, le jour, les jeunes gens qui passent sur le rempart, longeant le mur du jardin de la Barnabon, baissent la voix.

Ils contemplent les vrilles de la vigne au-dessus du chaperon du mur. Cela leur rappelle les fameux *accroche-cœurs* blonds de cette *mauvaise femme* (selon l'expression maternelle, entendue autrefois par hasard) ; et leur cœur tremble, et leur jeunesse leur monte à la gorge, par bouffées. Ils étouffent, rien qu'en voyant la petite porte verte, la porte dérobée, à moitié

ensevelie sous les lierres et les orties, qui, dit-on, sert à fuir... lorsque le mari de la Barnabon rentre par trop tôt.

La Barnabon, c'est la cible inconnue où les jeunes désirs, par les nuits de printemps, vont se planter, flèches ardentes !

La Barnabon n'est plus jeune, oui-dà. On la connaissait déjà de réputation quand on était au collège. On en rêvait, les jours de sortie. Et, pendant les promenades, on guettait le regard du pion, lorsqu'on passait sur les remparts. Le pion devait aller chez la Barnabon !

La Barnabon, néanmoins, est restée l'Ève de bas étage de tous les Adams adolescents de Bartavelle. On n'en parle jamais, on le sait. Mais le petit café de la rue du Cep, désert pendant le jour, n'en continue pas moins de prospérer, et M. Barnabon d'engraisser.

Le saute-ruisseau court vêtu, que ses fonctions amènent dans la ville basse, ne manque jamais de passer dans la rue du Cep. Quelquefois, tandis que d'un œil sournois il examine à la dérobée la maison de la Barnabon, il a le bonheur coupable d'apercevoir cette mystérieuse personne, à la fenêtre du premier, en caraco blanc et soigneusement coiffée.

Le saute-ruisseau frissonne en recevant un des noirs regards de la Barnabon. Son cœur ne bat plus ; il balbutie.

Et, revenu à l'étude, il griffonne sur son buvard des profils féminins qui n'ont, hélas ! qu'un rapport bien vague avec le galbe provocant de la « *femme de la rue du Cep*. »

Plus tard, il ira faire un punch dans le café borgne... et se considérera comme un héros en sortant de cet Eldorado dont la description, commentée et augmentée comme les éditions nouvelles, a si souvent troublé ses rêves...

Mais discret, il ne soufflera mot de cette étrange aventure !

Il restera muet sur la Barnabon, comme M. Vieillard, le capitaine en retraite, comme M. Bongot, le directeur de la poste, comme M. Miglois, comme M. Glavarat, comme M. Finette, comme M. Anse..., etc., etc., qu'on a vus, ce qui s'appelle vus, plusieurs fois, sur le rempart, du côté du jardin de la Barnabon.

LA VILLE VERTE

Oui, mon cher Champfleury, à cet âge où, vues à travers la jeunesse, ce prisme aimable trop vite obscurci, les choses de la vie, même les plus incolores, prennent si facilement aux yeux de la plupart des hommes, des teintes diverses, toujours éclatantes, toujours joyeuses, j'ai vécu – oh ! les lentes, lourdes et froides années ! – dans une ville où le *Vert*, dans tous les tons et demi-tons de sa gamme, règne depuis un siècle, et triomphe encore aujourd'hui.

Je n'exagère point. Ce Molinchart solennel, – sorte de Pompéï française, ensevelie, après Louis le Grand, sous une pluie d'ennui, soudaine, et dès lors incessante, et que les étrangers seuls visitent de temps à autre, en bâillant, – ressemble passablement à une cité qui aurait longtemps séjourné sous les flots d'un déluge, et qui serait restée, à l'époque du départ des eaux, à sécher au soleil, avec ses monuments et ses maisons à jamais couverts d'algues et de vases verdâtres.

On dirait encore une ville morte conservée dans le vieil alcool d'un bocal, et oubliée sur la terre par un savant ennuyé de son œuvre. Enfin la Capitale sous-marine des Sirènes et des Tritons, entrevue grâce à la limpidité de l'onde, offrirait le même aspect que la ville verte dont je vous parle, sans enthousiasme du reste.

Vous souvenez-vous des *Rayons jaunes*, ce singulier poème de Sainte-Beuve ? Tout ce qui l'entoure paraît jaune, à un moment étrange de son existence, au sceptique Joseph Delorme ! Eh bien, à V..., la ville verte, Sainte-Beuve aurait trouvé le pendant de sa curieuse étude poétique.

Tout est vert à V...! tout ! Peut-être V... reflète-t-il les bois qui l'entourent ?

Un invisible pinceau, tenu par quelque ange facétieux, se promène nuit et jour sur les murs, sur les toits, sur les pavés, sur les gens, sur les bêtes, et les enduit, çà et là, d'une couleur unique : le vert !

Personne n'échappe à la brosse verdissante. Tout le monde a, quelque part, sa touche de vert.

Sortez dans les rues et regardez. Au pied des murs s'étend à perte de vue un passe-poil d'herbes vigoureuses, quand le milieu de la chaussée, – ce qui est rare, – n'offre point un doux tapis de gazon aux chiens verdâtres que nulle voiture n'effraye. Les mousses, et l'iris et la joubarbe y fleurissent. Les murailles arborent tristement les teintes les plus variées d'une chlorose chronique.

De la *perse* à fleur verte garnit l'intérieur des voitures de louage !

A tous les étages, garnis à leurs balcons de verdure qui agonisent, les carreaux étroits des fenêtres font des mosaïques vertes sur la pâleur malsaine des rideaux. Point de persiennes blanches ou grises. Partout de vertes jalousies, d'un vert honteux, blafard.

Le drapeau national qui flotte languissamment au sommet des édifices, n'est pas, crûment, *bleu-blanc-rouge* ; il est *vert-noir-brique* !

La ville verte possède un parc, un parc immense et silencieux, sombre, impitoyablement vert. On a beau l'orner de fleurs verdâtres, il exhale sans cesse un parfum de moisi, de champignon, de verte humidité. On s'y trouve nez à nez, à chaque pas, avec un *marbre* verdi, moussu, tout penaud d'être rencontré dans cet état. Les déesses font des gestes de pudeur, avec des doigts hideux. On dirait qu'elles se voilent avec des haricots verts. Les bronzes, dont la patine est effroyable, suent leur oxyde dans les bassins d'eau croupie, des bassins qu'on peut croire remplis d'absinthe suisse ! Dieu ! que d'arbres verts dans ce parc désolé ! les ifs, torturés par la cisaille

des jardiniers, verdiss sous le harnais, épouvantent le regard au bout de chaque avenue. Le bonnet-à-poil végétal, c'est terrible ! – Fuyons.

Et les gens de V... quelle horrible et – verte vieillesse !

Car la ville verte semble peuplée uniquement de centenaires. Les ans ont gratté, usé, lavé, déteint, fripé, râpé, tordu, déchiré, émietté leurs vêtements de coupe. ancienne, et dont les boutons font rêver.

Ces habits ont bien pu, dans le temps, naître de couleur agréable : marron, noir, bleu, blanc, que sais-je ? Mais le *fard des noyés*, petit à petit, s'est infiltré dans la trame et dans la chaîne de ces hardes brossées avec ivresse depuis cent ans. Ils sont verdâtres et luisants, comme d'antiques chaudrons abandonnés aux injures de l'air.

Les lunettes vertes, les visières vertes, les perruques vert-broussaille, les cannes à pommes d'ivoire verdi, les ombrelles qui font concurrence aux feuilles de choux, abondent à V...

Aux fenêtres, des perroquets verts sans nombre irritent le regard du passant, que les étalages verdâtres des boutiques peintes en vert féroce, ont déjà rendu presque fou.

Les dames, quel que soit leur âge, mettent avec obstination des gants, des bottines, des ceintures, des *ridicules*, des rubans, des chapeaux, des plumes, des gazes, des voiles, des manteaux, des châles, des mouchoirs – verts, toujours verts !

C'est abominable.

On dit que le vert est la couleur de l'Espérance. Le mot est peut-être vrai et agréable pour la plupart des mortels. Mais à V... cette couleur doit amener promptement au plus profond désespoir, au suicide, les rares jeunes gens qui demeurent encore dans cette cité maudite par le rose et le bleu !

Et que voulez-vous qu'on puisse raisonnablement espérer à V... lorsqu'on regarde passer les vierges de ce pays et que l'on constate, avec effroi, que toutes les filles à marier sont de la teinte d'un citron atrophié et qui ne mûrira jamais !

BODÉCO LE MENUISIER

L'unique menuisier du bourg où, à l'âge heureux de la culotte fendue par derrière et de la chemise en drapeau, j'errais, du matin au soir, en compagnie de goussepains joufflus, barbouillés et grassouillets comme moi, s'appelait : M. Bodéco-le-Jeune.

M. Bodéco-le-Jeune, à l'époque dont je parle, était un petit homme trapu, nerveux, à cheveux très gris et coupés en brosse. Il portait des lunettes à branches de cuivre.

M. Bodéco-le-Jeune était presque un vieillard, en apparence du moins. Je me demandais parfois, le dimanche, pendant la messe, comment avait bien pu être M. Bodéco-le-Père, l'auteur de la belle boiserie du chœur qu'on montrait aux étrangers.

De M. Bodéco-le-Père était aussi le petit buffet d'orgue de l'église du bourg. « Un merveilleux travail, » disait le custode aux visiteurs. Et il avait raison, le custode. Le buffet d'orgue était un élégant et solide ouvrage de menuiserie, qui faisait le plus grand honneur à la mémoire artistique de M. Bodéco-le-Père. Quand je fis connaissance de M. Bodéco-le-Jeune, M. Bodéco-le-Père gisait sous une pierre étroite, dans le cimetière fleuri qui ponctue le gazon vert de ses tombes, au bas de la vieille église. M. Bodéco-le-Jeune avait entouré le dernier lit de son père d'une clôture que je ne

pouvais pas me lasser d'admirer. Comme ouvrage en bois, assemblé sans un clou, c'était parfait !

Mais revenons à M. Bodéco-le-Jeune.

La première fois que je vis cet honnête et habile artisan de la vieille roche, c'était un samedi, en septembre. Ma famille venait de s'installer dans le bourg pour deux ans. Comme nous finissions de déclouer les caisses arrivées de Paris la veille, la cloche de l'église se mit à tinter lugubrement. Un voisin, qui aidait mon père dans son déballage, dit d'un air gai :

– Voilà qu'on sonne le glas pour le père Siroteau. Chacun son tour ! Ma foi, il avait fait son temps. Ça va donner de l'ouvrage à Bodéco.

– Qui cela, Bodéco ? fit mon père.

– Eh bien ! mais, M. Bodéco-le-Jeune, le menuisier de la rue des Vertugadins. C'est le tailleur en bois des défunts ; c'est lui qui nous coud notre dernier paletot, mon cher monsieur. Vous allez le voir passer sur la place, tout à l'heure, avec ses bêtes et sa boîte.

En effet, moins d'une heure après avoir entendu de ma petite oreille l'avis du voisin, j'aperçus, traversant la place, un petit homme trapu, nerveux, à cheveux gris coupés en brosse, et portant des lunettes à garniture de cuivre.

C'était le M. Bodéco-le-Jeune annoncé, et tel je le vis en cet instant, tel je l'ai toujours vu, et tel je le retrouve encore, après de nombreuses années, écoulées à jamais, quand je retourne au bourg de X...

M. Bodéco-le-Jeune traversait donc la place ; il avait sur l'épaule une longue boîte en sapin jaune, ceinte d'une courroie de cuir.

Derrière M. Bodéco-le-Jeune, portant la bière du père Siroteau, marchait, se dandinant d'un air grave, une oie énorme ; cette oie était suivie d'une poule qui courait, déhanchée, l'air effaré, la plume au vent, comme si elle était poursuivie par une broche.

– Qu'est-ce que je vous ai dit ? reprit le voisin. Voilà M. Bodéco, avec ses bêtes et sa boîte.

Dès lors, – car on m'avait expliqué ce qu'on mettait dans la grande boîte jaune, – je regardai M. Bodéco avec un intérêt tout particulier. Et je n'eus plus bientôt qu'un désir, qui était de m'introduire dans la boutique où se

fabriquaient ces boîtes à sept pans destinées à contenir les personnes mortes.

Mon désir fut promptement satisfait. M. Bodéco-le-Jeune aimait beaucoup les goussepains joufflus, barbouillés et grassouillets.

Le lendemain de l'enterrement du père Siroteau, je me présentai sur le seuil de la boutique de M. Bodéco-le-Jeune. L'oie et la poule favorites du menuisier voulurent bien – que je les en remerciais, dans le fond de mon cœur tremblant ! – me faire un accueil cordial. L'oie ouvrit cependant son bec, et siffla comme une personne qui a mangé une pastille de menthe ; mais elle ne courut pas après moi. Et l'aventure qui arriva à Boileau ne m'advint pas.

M. Bodéco-le-Jeune, occupé pour l'instant à tracer des lignes avec son vieux troussequin luisant, me pria d'entrer. Seulement, il m'avertit en lâchant son étrange et innocent juron d'habitude ; *Boîte-à-clous ! Pot-à-colle !* qu'il ne fallait pas toucher aux scies, sous peine de voir mes doigts tomber tout sanglants dans la sciure.

Nous fûmes rapidement bons amis. Je passai de longues et bienheureuses heures, béant, assis dans les copeaux qui sentaient bon, à voir M. Bodéco-le-Jeune riper, scier, raboter, râper ses planches, creuser ses mortaises avec sa petite scie fine comme un joujou, et puis assembler ses pièces avec autant d'habileté que de promptitude. Tandis que j'étais là, le derrière dans la sciure, jouant avec des maillets, suçant des clous au risque de les avaler, le brave homme chantait, une équerre entre les dents le plus souvent. Parfois, quand il se reposait, assis sur un coin de son établi, il m'enlevait au bout de ses bras secs et poilus et me mettait à cheval sur son genou, et nous allions au pas, au pas, au trot, au trot, au galop, au galop ! il fallait voir !

Puis il m'apprenait des choses surprenantes.

Il avait été en enfer. Du moins, je le croyais, car il me disait qu'il avait vu la Mort rôtir quelque chose pour son souper, et ça n'avait pas été sans péril, allez ! Car voici ce qu'il chantait, M. Bodéco-le-Jeune, et ce qu'il me faisait répéter après lui :

Prêchi, prêcha,
Ma chemise entre mes bras,
Mon chapeau sur]mes cheveux,
En disant : Salut, messieurs !

J'entre dans un petit cabinet,
Je vois la Mort qui rôissait ;
Je demande un petit lardon,
On me donne cent coups de bâton !

Cent coups de bâton pour un lardon ! c'était rudement payé !

Je lui faisais part de ma remarque, et il riait beaucoup.

– Et pourquoi ne lui avez-vous pas donné un coup de votre vilebrequin ? disais-je. Ça doit faire joliment mal, même à la Mort, un coup de vilebrequin !

– Je n'avais pas mon vilebrequin, voilà ! répondait M. Bodéco. – Mais, voyons, *boîte-à-clous ! pot-à-colle !* laisse-moi travailler. Il faut que je finisse mes dessins pour l'escalier de madame Baraban.

Car il savait tout faire, mon ami Bodéco-le-Jeune, menuisier dans un simple bourg ; il avait fait son tour de France, et même un tour à l'étranger. Il faisait des tables, des fenêtres, et puis toutes les mécaniques du moulin, et puis des planches à repasser, et puis des escaliers, et puis des petites boîtes où je mettais des *prêtres*, vous savez, ces petits insectes noirs qui grouillent si drôlement dans la main. M. Bodéco-le-Jeune, mais il aurait fait tout ce qu'avait fait M. Bodéco-le-Père. Mais, oui !

Et il aurait fait tout ça, tout seul, avec ses deux mains agiles et fermes, avec son compas, son troussequin, son *mètre* en bois blanc, ses *tringuaises*, son *bouvet*, son *guillaume* et tous ses ciseaux et ses *gouges* que nous allions si bien repasser sur la roue en grès, dans la petite cour, derrière l'atelier.

Oh ! la pierre à aiguiser, quelle belle machine ! Ça fait un ron-ron prodigieux et ça lance des fusées d'eau pleines d'étincelles !

Où es-tu, temps, où, la culotte fendue par derrière et la chemise en drapeau, j'allais apprendre de si belles chansons chez M. Bodéco-le-Jeune !

Ce temps est loin, loin, hélas ! Mais je le vois toujours, lui, le menuisier du vieux temps, modeste et très instruit, connaissant son histoire et les poésies d'Adam Billaut, le grand menuisier de Nevers. Excellent et ingénieux ouvrier, maniant le hêtre, le tilleul, le merisier, le peuplier, le chêne et le sapin, avec tant de goût et de talent.

Puis, je le vois aussi, traversant la place, une boîte sur l'épaule, chaque fois qu'on sonne un mort. Il va d'un pas grave, suivi de sa poule effarée et

de l'oie au long cou, qui se dandine et attrape amicalement d'un coup de bec le coin du tablier vert de son ami M. Bodéco-le-Jeune.

CHOU POMMÉ

Le lundi, jusqu'à midi, de mai en octobre, le tableau que présente l'intérieur des wagons d'un train de banlieue, revenant à Paris, est d'un caractère tout différent de celui qu'il offre pendant les autres jours ; il est très particulier.

Ce ne sont sur les banquettes de bois ou recouvertes de drap, dans toutes les voitures, sans distinction de classes, que bouquets de fleurs, abondants et d'odeurs suaves, au printemps ; et plus tard, que paniers gonflés de fruits veloutés.

On s'agite, on cause, on rit, on fredonne. La campagne est mise sur le tapis. On s'informe du progrès des jardins, de la taille des arbres, de leur greffe, des fleurs coulées par les rosées du matin, etc.

Celui-ci a fait recrépir son mur, celui-là a fauché son gazon, cet autre a repiqué des fraisiers.

La foule, de jour en jour plus nombreuse, qui le samedi soir s'est dispersée joyeuse dans les environs de la capitale, et y a passé son dimanche, son bienheureux jour de liberté, de poésie et d'amour, sous le beau ciel suavement bleu, retourne résignée, et emportant du bien-être pour une semaine – à ses bureaux sombres, à ses ateliers bruyants, à ses magasins noirs.

Le visage souriant, un peu bruni par le bon nouveau soleil, les yeux rafraîchis par la verdure exquise, les poumons pleins d'une bouffée d'air pur et parfumé, les propriétaires des environs de Paris, petits et grands, sans trop de regrets, remplis au contraire d'un courage raffermi, retournent dans la ville épuisante et tumultueuse.

Comme Antée, ils ont touché la terre fortifiante, l'auguste mère, des pieds et des mains, et comme le géant des temps anciens, plus robustes de cœur, de nerfs et de muscles, ils viennent se planter sans peur devant le dur travail en lui disant : – Nous voilà ; allons, en lutte !

Dans un wagon de troisième classe, au milieu des nuages bleuâtres de la fumée des pipes et des cigares, deux bons vieux, la femme et l'homme, calmes et doux, causaient un lundi matin devant moi.

Ces deux bons vieux, deux rentiers, deux très petits rentiers, j'en suis sûr, modestement habillés et vêtus d'habits faits en ces étoffes antiques et inusables dont le secret se perd, se tenaient, côte à côte, dans leur petit coin.

Un placide sourire errait sur leurs braves figures de gens de bien ; et cela me réjouissait de voir ce vieux couple, candide et simple, échanger parfois un regard où toute une vie de confiance, d'estime et d'affection réciproques se peignait.

Le vieillard pour tout bagage, rapportait, familièrement étendu sur ses genoux, un magnifique chou pommé.

La vieille dame, avec une sollicitude enjouée, lançait tantôt à son mari, tantôt au légume vigoureusement feuillu, des clins d'yeux triomphants.

Ce chou, malgré sa rustique splendeur, valait cinq sous, tout au plus.

Aussi, considérant tout d'abord que, sans fatigue, à sa porte même, dans Paris, il est facile de se procurer mille choux aussi beaux et aussi bons, je trouvais que se charger d'un pareil trophée végétal, et s'exposer aux sarcasmes des passants, était une de ces belles mais inutiles actions qu'un cœur de propriétaire peut seul concevoir.

A la suite de ce premier mouvement, un petit rire discret, mais dédaigneux, s'échappa de mes lèvres à l'adresse de mes voisins.

Puis je me mis à réfléchir, et comme j'avais ri, je me sentis désarmé de ma raillerie naissante.

Enfin, je l'avoue, un peu d'attendrissement me vint au cœur, en voyant avec quelle amitié naïve le pauvre vieux promenait ses doigts maigres sur la plante ventrue, aux feuilles bourgeonnées comme la face de Mirabeau.

Et je me dis :

Ce chou, cette chose vulgaire, ridicule, type légendaire de la bêtise végétale, que d'heures lentes à s'écouler, de travail, d'ennuis, de déboires, d'abnégations méritoires, de privations il a coûtés à ces honnêtes vieillards !

Oui, voilà deux pauvres êtres, deux nobles galériens libérés du travail, que l'espoir de faire pousser un jour, dans leur vieillesse, ce chou dédaigné, a fait, marcher courbés dans la voie rude de l'honneur depuis quarante ans.

Ils se sont refusé toute jouissance si humble qu'elle fût, depuis leur entrée en ménage, dans ce seul but :

– Nous reposer, plus tard, l'un près de l'autre, et causer du passé aux durs souvenirs, sur le seuil de *notre* maison, dans notre propriété modeste.

Pendant quarante ans, derrière quelque table ou comptoir, dans une boutique mal éclairée, au fond d'une rue populeuse, ils se sont assis tous les deux, se levant tôt, se couchant tard.

Leur teint clair et vif a fait place aux pâleurs attristantes du vieil ivoire ; les cheveux épais et noirs ont blanchi, sont tombés.

Hélas ! ils ont vite et extrêmement vieilli.

Mais le cœur, qui n'a pas vécu, ne s'est pas énervé ; tandis que le corps s'usait, il a gardé toute son ingénuité, toute son aptitude à sentir avec jeunesse, à jouir avec enthousiasme des moindres émotions qui me semblent puériles.

Leur corps a durci ; leur âme s'est attendrie.

Et la récompense de leur existence si bien remplie, si féconde en vertus ignorées, est renfermée tout entière dans cette faculté sans égale que l'âge émousse ordinairement : – savoir savourer.

Les voilà donc maintenant parvenus à ce point demeuré si longtemps inaccessible, même pour leurs désirs.

Chaque, dimanche, ils viennent goûter la joie pure, si rudement gagnée, de voir croître les plantes qu'ils sèment de leurs mains tremblantes.

Chaque lundi, ils emportent, sous les apparences d'un produit de leur jardin, un peu de cette félicité tardivement née qu'ils ont acquise au prix de tant d'efforts.

Et s'il en est ainsi, n'est-il point juste qu'ils aient un parfum à part et une saveur particulière les fruits qu'ils récoltent, les légumes qu'ils arrosent, les fleurs qu'ils cueillent ?

Et ne trouvez-vous pas légitimes l'orgueil enfantin, la satisfaction innocente qui emplissent leur cœur ?

Oui, n'est-ce pas ? – Et ces deux bons vieux ont bien raison de préférer au goût banal des choux parisiens le fumet du légume qui va de ci, de là sur leurs genoux, et qui, ce soir, en s'exhalant de la soupière fumante, leur donnera, en un instant court, mais divin, tous les bonheurs dont ils n'ont pas joui pendant le cours de leur vie, de leur vie qui, semblable à la racine de l'iris, ne s'est parfumée qu'en vieillissant.

TI LI LI – TI LI LI – BOUM, BOUM ! (*Bis.*)

CHOEUR DES LECTEURS.

Ti li li – ti li li – boum, boum ! (bis).???

L'AUTEUR.

Oui, mesdames, oui, messieurs, c'est à prendre ou à laisser.

CHOEUR DES LECTEURS.

Ti li li...? comprends pas ce titre.

L'AUTEUR, *avec un sourire calme.*

Vais vous l'expliquer.

CHOEUR DES LECTEURS.

Bon.

L'AUTEUR.

C'est une petite chose à laquelle il ne manque guère que les paroles et la musique pour être un air, comme dit Musset.

CHOEUR DES LECTEURS.

Un fredon ?

L'AUTEUR.

Un fredon, c'est cela ! *Ti li li – ti li li ! boum, boum ! (bis)* est le fredon de M^e Fibredur, ancien avoué.

CHOEUR DES LECTEURS.

Ah ! ah !

L'AUTEUR.

Et je commence.

I

M^e Fibredur, ancien avocat, ancien avoué, ancien huissier, ancien tout ce qu'il vous déplaira, et présentement araignée de proie, tend quotidiennement, sous le nom de *Cabinet d'affaires*, une toile savamment ourdie, aux mouches imprudentes, au rez-de-chaussée d'une affreuse maison qui serait passable si elle n'était que borgne, située dans un des plus vilains quartiers de Paris.

Un de ces hideux quartiers dans les rues desquels on trouve encore de la boue, lorsque partout ailleurs la poussière poudroie au soleil.

Je vous en parle longuement, parce que j'espère bien que vous n'y avez jamais mis les pieds.

M^e Fibredur, qui a eu ici-bas des malheurs parce qu'il avait cru, sur la foi de l'Evangile, que la justice ne se rendrait que là-haut, – même pour les affaires d'argent, – M^e Fibredur, dis-je, demeure depuis un grand nombre de lentes et sombres années au rez-de-chaussée – *donnant sur la cour !* – d'une vieille bicoque du faubourg du Temple.

II

Le soleil, ce gentilhomme, daigne annuellement faire l'aumône d'un rayon d'or tout neuf à M^e Fibredur.

Le 22 juin, lendemain du solstice d'été, quand il fait extrêmement beau, le soleil descend, tout pimpant, dans la cour de la vieille maison en question, enjambe la barre d'appui de la fenêtre du cabinet d'affaires de M^e Fibredur, et, pendant dix minutes environ, sème de la poudre d'or sur les dossiers jaunis et froids de ce triste gratte-papier véreux.

Pendant dix minutes seulement.

Après quoi, plus rayonnant que jamais, il s'évade du cabinet de M^e Fibredur, pour une année, laissant dans l'ombre des casiers remplis de cartons verts croître les champignons pleins d'effroi.

III

Cela posé, passons au *Ti lili- tilili, – boum, boum ! (bis)* de M^e Fibredur.

Le 22 juin dernier, il n'y a guère, comme vous voyez, M^e Fibredur, bonhomme long, maigre, noir comme une taupe, rasé comme un œuf, et chauve comme un crayon, descendit de la chambre qu'il occupe au cinquième étage (sur la cour), et vint s'installer dans son *antre d'affaires*.

Il pouvait être dix heures du matin.

M^e Fibredur était depuis quelques minutes plongé dans une muette contemplation, devant les becs mal taillés, ou fourbus, de ses plumes d'oie, lorsque le soleil fit galamment son apparition annuelle.

IV

Galamment, tout battant neuf, au moment où le crasseux célibataire allongeait ses doigts velus vers un dossier, le dossier 34, affaire Belaboul, le soleil fit son entrée par la fenêtre, rapide comme une flèche.

Comme une flèche, et il ficha son rayon la pointe en avant, dans la table de travail (un travail qui aurait dû être forcé) de M^e Fibredur.

Les papiers tressaillirent. Le dossier 34, affaire Belaboul, frissonna. Les deux bouts de la ficelle rouge qui l'entourait se mirent à faire la boucle comme un cheveu follet sur la nuque charmante d'une dame.

Oui, la ficelle rouge frisotta.

V

– Tiens ! – tiens ! – tiens !!! se demanda le maigre praticien. Qu'est-ce que c'est'que cela ?

Comme M^e Fibredur, depuis un grand nombre de lentes et sombres années, faisait faire toutes ses courses par un clerc aux appointements de 12 fr. 50 c. par mois, il ne connaissait le soleil que de réputation.

Et quelle réputation !

Il attribuait, en effet, au soleil toutes les débauches des jeunes gens, et, par suite, leurs billets innombrables protestés avec amour, et dont lui, Fibredur, poursuivait le payement avec passion.

Pour mieux s'assurer de ce que pouvait bien être cette lumière soudaine, insolite, insolente même, M^e Fibredur mit la main sur le rayon.

– Eh ! mais ! C'est chaud ! fit-il.

Enchanté, quoique étonné, M^e Fibredur passa la main une seconde fois sur le dos du rayon.

VI

La paume de la main humide et froide de M^e Fibredur fut très agréablement chatouillée, à ce qu'il paraît, car, tout à coup, l'homme d'affaires, gonflant ses joues, avançant les lèvres, se mit à expectorer des sons bizarres, auxquels il ne manquait guère que les paroles et la musique pour être un air gai.

Gai, mais d'une gaieté sobre :

– Ti li li – Ti li li – boum ! boum ! fit M^e Fibredur. Et il ajouta en vile prose :

– Eh ! eh ! le soleil ! Ce n'est pas trop bête, cette invention-là !...

En murmurant ces paroles, M^e Fibredur chauffait les extrémités de sa noire carcasse au soleil de juin, et, de temps à autre, oubliant son dossier, l'affaire Belaboul et son clerc en retard, il chantonnait :

– *Ti li li – Ti li li – boum ! boum !*

VII

M^e Fibredur poursuivit en ces termes :

– S'il y a du soleil, il doit y avoir des arbres verts à la clef. Les arbres verts, c'est gentil. Et sous les arbres verts, dans les bois, on rencontre parfois des...

Sans achever sa pensée, M^e Fibredur sourit.

Il y avait bien trois ans que M^e Fibredur n'avait souri.

Cela lui fit mal au coin des lèvres.

Mais comme il n'y a que le premier sourire qui coûte, M^e Fibredur, saisissant une règle, se mit à battre un accompagnement inouï sur la table à son éternel *Ti li li – Ti li li – boum ! boum !*

En l'écoutant, les misérables champignons germés dans tous les coins sentaient leur âme moisie les quitter.

Les enfants de l'ombre expiraient dans leur obscurité natale.

VIII

Ce sourire « décida du sort de la journée, » comme dirait un historien militaire.

M^e Fibredur prit son chapeau antique, mais peu solennel, mit des gants troués comme des contrats modernes par le canif de l'adultère.

Il s'arma de sa canne.

Enfin, le nœud véritablement par trop fantastique de la corde noire qui servait de cravate fut refait, bout ci, bout là, mais enfin il fut refait.

Sa toilette achevée, M^e Fibredur se glissa dans la rue, ébloui : tel un hibou que l'on convie brusquement à aller se promener.

Sur le trottoir que longeait M^e Fibredur passa une fillette assez gentille.

– Peuh ! la beauté du diable. Voilà tout. L'enfant allait à son magasin – ou ailleurs !

– Charmante créature ! *Ti li li – Ti li li – boum ! bonm !* fit M^e Fibredur en la frôlant du coude.

La jeune fille lui tira la langue.

– C'est égal, elle est ravissante ! reprit en riant l'homme d'affaires, chassant sur son ancre, .comme dirait un matelot ; et il ajouta tout haut :

– *Ti li li – Ti li li – boum ! boum !*

IX

M^e Fibredur passa devant un restaurant très chic.

– Bah ! pour une fois ! se dit-il.

Ayant articulé ces quatre mots, l'ancien huissier, avocat, avoué, etc., entra dans le restaurant.

Il se commanda un dîner copieux.

Il étonna le garçon par la quantité de poivre qu'il versa dans les mets inusités qu'on plaça devant lui.

– Ce monsieur se mettrait des éperons dans le ventre, soupira le garçon.

M^e Fibredur s'en donna jusqu'à la cravate. Il vida deux bouteilles, deux bouteilles du meilleur !

Enfin, pour faire couler le tout, il alla s'installer, en compagnie d'une demi-tasse brûlante, dans un café voisin.

Le café fut mouillé de beaucoup de petits verres d'eau-de-vie – *des vieux de la vieille* !

M^e Fibredur clappait de la langue à chaque petit verre, et il murmurait, en dévorant des yeux les petites femmes peu vêtues des journaux illustrés, son air favori :

– *Ti li li – Ti li li – boum ! boum !*

X

Au sortir du café, M^e Fibredur, inondé de soleil, bourré de victuailles, attendri jusqu'aux larmes, regarda l'heure à sa montre.

– Cinq heures ! le temps d'aller faire un tour à la campagne ! s'écria-t-il. – Cocher !

– Monsieur !

– Bah ! pour une fois !... gare de l'Ouest !

.....

Que se passa-t-il de cinq heures du soir à minuit vingt-deux ? personne ne le saura jamais !

Et M^e Fibredur moins que personne peut-être !

Seulement, son concierge, un brave, m'a assuré que vers minuit vingt-deux, M^e Fibredur était rentré chez lui dans un état, ah ! quel état, Monsieur !

– Ah ! Monsieur ! il tenait à la main un énorme bouquet de fleurs des champs.

Et, bien qu'il fût seul, il criait à tue-tête dans l'escalier :

– *Ohé ! Marie ! ohé ! ma bibiche ! ohé !... Ti li li – Ti li li – boum ! boum ! Dieu ! que c'est bon ! encore ! ohé ! Marie !*

XI

Mystère !

LES VERGES DU PETIT NOËL

Au marché de la Madeleine, dans le faubourg Saint-Honoré, dans le quartier des Champs-Élysées, les marchands de fleurs ont arboré les branches du houx toujours vert, dont le feuillage piquant et vernissé est orné de baies d'un pourpre éclatant.

A la présence soudaine de ces rameaux gracieux dans le quartier des Anglais domiciliés à Paris, on devine mieux qu'à tous les autres symptômes tels que : bonbons, branches de sapin garnies de bougies, et joujoux, que la christmas est prochaine.

Oh ! nous tous qui avons le corps vieilli sans avoir le cœur vieux, comme nous nous le rappelons ce jour exquis de notre jeunesse qui précédait une nuit pleine d'angoisses enfantines et de mystères innocemment acceptés !

Tenez, la chose est encore aussi présente à mes yeux que si elle s'était passée hier.

« *De mon temps,* » – je ne sais pas si vous vous en souvenez, il faisait un peu de gelée saine, la veille du fameux jour. Il ne pleuvait pas à verse comme dans ces dernières années.

On revenait, qui de l'école, qui de la pension, qui du collège, oui-dà ! l'oreille rouge, le nez bleu, les mains gourdes, mais sans s'arrêter en route à

glisser sur les ruisseaux, et à perdre machiavéliquement sa grammaire de Chapsal, la dixième de l'année !

On dînait. Et puis, – dame, ceux qui sont nés avec des millions ne connaissent pas ces petits bonheurs-là ! – on attendait minuit, en causant, en racontant des histoires de farfadets à faire frémir des scélérats endurcis, ou bien, accompagnant les voix de la mère et des sœurs, en chantant les ravissants cantiques de Noël, pleins d'une véritable poésie, témoin celui qui commence par ces vers :

Où s'en vont ces deux bergers
Qui cheminent côte à côte ?
Ils vont voir le petit hôte
Des rois mages étrangers !

Cela se disait sur un air plaintif, adorable. Puis, minuit tintant, on regardait les bonnes femmes, leurs lanternes à la main, qui couraient à l'église.

Nous étions trop petits pour les suivre, et nous restions à la maison, occupant nos loisirs par quelque bacchanal non autorisé.

Au retour des parents, le feu s'allumait. Le boudin, semblable au câble transatlantique, se déroulait. Les marrons petillaient dans la cendre. Le vin blanc étant tiré, il fallait le boire.

Généralement on éprouvait bien quelque embarras gastrique à la fin du repas ; mais, c'est égal, on avait fait comme tout le monde sa petite orgie ; on avait veillé comme un homme !

Enfin on se couchait.

Mais avant de procéder, tout en se rebellant, à cet acte suprême, on allait religieusement déposer ses souliers, les grands à côté des petits, dans les cheminées, ces fameuses cheminées qui servent d'entrée – choix bizarre – au petit Noël.

Et, en effet, quel passage pourrait mieux convenir au surnaturel, puisque le naturel, comme chacun sait, abuse de la porte ou de la fenêtre.

Rappelez-vous le passé, lecteurs, et osez me dire que cette nuit-là vous dormiez ? Allons donc, vous aviez les yeux et les oreilles démesurément ouverts, au milieu du silence et de l'obscurité.

Les parents rentraient tard dans leur chambre, et – singularité inexplicable – on entendait un bruit de papiers froissés et de tiroirs tirés tout doucement.

Puis tout rentrait dans le calme excepté votre bon petit cœur naïf qui battait bien fort lorsque, dans l'ombre,

... palpitait vaguement
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

Oh ! longue, longue nuit, n'est-ce pas ? Il semblait que le jour se fût couché à perpétuité. On sommeillait par-ci par-là, bien légèrement ; mais on s'éveillait en sursaut, croyant entendre le pas divin du petit Jésus, arrivant tout exprès du Giroux des cieux.

Mais ce n'était qu'une alerte, et la nuit épaisse, où vibrent tant de milliards de petits points lumineux, continuait de remplir la chambre.

La pendule sonnait. On écoutait ; mais, comme toujours, le timbre ne lançait malicieusement qu'un seul coup dans l'air.

Oh ! longue, longue nuit, n'est-ce pas ?

Enfin une lueur, que dis-je, l'ombre vague d'une lueur, blanchissait les vitres décorées par le froid, de végétations bizarres.

L'instant solennel approchait.

Des siècles s'écoulaient entre la venue de la lueur et la pâle clarté du jour ; mais comme la justice, cette divinité boiteuse qui vient tard, mais qui vient, l'aube naissait.

Aussitôt, pieds nus, et sauf le grand respect que je vous dois, en chemise de nuit, on courait, s'appelant les uns les autres, à la bienheureuse cheminée.

Horreur ! le paravent avait été mis par une main inconnue !

Il fallait employer des ruses de sauvage pour l'ôter doucement, doucement, de façon à n'éveiller personne. On y parvenait enfin.

Comme l'aigle sur le lapin, rapide, chacun de nous fondait sur sa chaussure – oh ! on savait bien à quelle place se trouvait la sienne – et l'on emportait son butin précieux.

Glacés, grelottants, on se reblottissait dans son lit avec sa proie, boîte, sac ou jouet, dont on ne devinait pas encore la forme ; et l'odeur fine des oranges s'exhalait, parfumant les doigts !

Il y avait, par exemple, un objet dont on savait tout de suite la forme et l'usage.

Dans la nuit, cela ressemblait à un petit balai de bouleau, entouré de rubans.

O mesdames ! ô messieurs ! souvenez-vous-en, c'étaient les *verges* du petit Noël, lesquelles, trouvions-nous, contrairement au précepte d'Horace, unissaient l'*inutile* au *désagréable* !

Mais, bast, on oubliait ce premier avertissement, en croquant des pralines parfumées et des papillotes.

Ah ! temps d'insouciance et de foi, te voilà disparu à jamais ; que nous en reste-t-il ? un souvenir charmant dans la mémoire, comme aux doigts qui ont pris l'aile d'un papillon, il reste un peu de poussière dorée !

Nous ne croyons plus au petit Noël, beaucoup d'entre nous ne croient même plus au grand Jésus !

Mais tous les ans, ne recevons-nous pas encore les présents in extenso du petit Noël, sous une autre forme ?

La vie est la grande cheminée par laquelle il descend, sans que nous nous en doutions, pour jeter, non plus dans nos sabots, mais dans nos jours, les bonbons et les verges de l'existence.

Les émotions premières de l'amour, les joies frivoles de la vie de jeune homme, et plus tard le bonheur du foyer, la tendresse d'une femme, les

enfants, les triomphes dans la carrière qu'on s'est choisie, les satisfactions de la conscience honnête, voilà les bonbons.

Les déceptions, les infidélités, les folies, les repentirs, les aigreurs dans le ménage, les préoccupations de la vie, l'avenir incertain des enfants, les maladies, les critiques, voilà les verges !

LA VENGEANCE D'UN PAPILLON

La scène se passe, un dimanche, dans une salle d'étude, au lycée de V***, pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Sur le plan incliné du couvercle d'un pupitre qu'illustrent des gravures taillées en épargne par le canif cruel de plusieurs générations d'écoliers, se traîne languissamment un informe papillon blanc que le doigt de la Parque a déjà désigné à ses sœurs.

Ce papillon, qui trébuche comme s'il avait bu le sang de la vigne sans prudence, est un *bombyx* parvenu tant bien que mal, et malgré tout, à la dernière de ses métamorphoses.

Il se traîne, languissamment et gémissant, le malheureux ! loin de ses compagnons des deux sexes, internés, hélas ! à jamais, dans les flancs caverneux du pupitre cellulaire. Il exhale au sein des ténèbres une plainte lamentable.

Le papillon du *ver à soie* s'exprime douloureusement en ces termes :

CHANT I

O Jules-Athanase Leblanc, absurde rhétoricien (*nouveaux*) qui m'as fait naître, je te maudis !

Ecoute mes dernières et même mes avant-dernières paroles, enfant sans entrailles, ô parâtre détesté !

Ceci est mon testament, – l'exposé sommaire de la vengeance que je prétends tirer, le ciel aidant, de toutes les tortures réellement infernales que tu as fait endurer sans relâche, sans motif, à ma malheureuse individualité.

Oui, tu me le payeras, lâche !

CHANT II

Mes griefs sont infinis ! Traître ! tu m'as arraché aux pattes de mes frères ; nous étions cinq cents dans la *magnanerie* paternelle, chez l'herboriste du coin de la rue de la Paroisse.

Horreur ! tu m'as acheté à vil prix, et, dans ton pupitre ignoble, dont l'intérieur échappe à l'analyse, tu m'as emprisonné en compagnie de trente autres malheureux.

Ta main avare nous présenta, dans les premiers jours, la feuille de mûrier de l'exil. Je constate que tu faisais bien les choses.

Je grossissais.

Mais l'homme est versatile. Et tu changeais d'idée, comme je changeais de peau !

CHANT III

Un jour, nous t'embêtâmes, mes frères et moi ! Peu à peu tu nous oublias.
La feuille noire du prisonnier nous était donnée comme à regret, ô monstre !

Enfin, avant-hier, tu es sorti. Tu as pris un congé. Ta joie fut immense.
Notre douleur fut terrible !

Oui, ma douleur est extrême en ce moment suprême, comme riment MM.
du Locle et consorts.

Plus de nourriture !

Une épidémie mordante nous accable et nous ronge, en outre, ô collégien
barbare !

Moi qui pleure ici, j'ai eu successivement, depuis ton départ, avant de me
sentir des ailes la *grasserie*, la *gattine*, la *jaunisse*, la *consomption*, la
muscardine, et quelques autres maladies encore !

Oh ! que j'ai souffert ! Misérable ! misérable !

CHANT IV

Mais l'heure de ma vengeance approche, précédée de l'heure de la
délivrance.

Je vais mourir, soit ! Quand on est mort, c'est pour longtemps, et c'est
bien heureux. Mais, en mourant, je laisse à mes héritiers le soin de te nuire,
je l'espère, et cela m'arrache un doux sourire, dans ta fortune et dans ta
santé.

Ma femme, une sainte et digne créature ! ma femme et moi, nous laissons environ un gramme de *graine*.

Cette *graine*, ô jeune homme, redoute-la ! Tu lui es voué, infâme gamin !

Nos enfants grandiront, va, car s'ils ne sont pas Espagnols, ils sont... Chinois et durs à la peine.

CHANT V

Dans un an ou deux, monsieur mon bourreau, vous sortirez du *bahut*, comme vous l'appellez. Tu deviendras un de nos gommeux les plus réussis. Tu auras des jaquettes et des pantalons taillés dans une étoffe dont la couleur, jadis, était réservée aux *Livrées*. Tu auras l'air, avec tes maigres favoris au coin de l'oreille et ton menton rasé, de te dire à tout instant à toi-même : *Une lettre pour Monsieur*. Ton vélocipède, nourri d'avoine dorée, fera l'admiration des connaisseurs. Enfin, tu auras mal soupé au Grand-Seize !

Alors, alors, tu seras mûr pour la vengeance, pour la vengeance du papillon !

Du haut du ciel, ma demeure dernière, je lancerai sur toi une frêle demoiselle, une de ces jeunes personnes qui font ce qu'on est convenu d'appeler des fautes d'orthographe sur le chemin de la vertu !

All right !

CHANT VI

Et tout sera dit.
La chère enfant, renversant le vers de M. Hugo,
Ver de terre amoureux d'une étoile, sera, elle, une *étoile* – de café
concert – *amoureuse d'un ver* ; j'entends de mes produits.
Oui, cocodès de l'avenir, la soie sera ton cauchemar perpétuel.
O savoureuse vengeance !
Que Dieu bénisse la fille de soie qui rendra paisible et doux le dernier
sommeil éternel du papillon persécuté !
Une pluie de parures en soie t'étouffera, maudit !
Le foulard, le gros grain, la faille, le brocart, le taffetas, le poulx de soie,
la bourre de soie, la moire, le velours, les dentelles de satin, les maillots, le
damas, etc., etc., etc., etc.
Oh ! que ces et *cætera* te tortureront, boulevardier sans cœur !

CHANT VII

Et quand ta charmante, ta délicieuse, ta divine belle petite sera couverte
de soie ; et que le froufrou exquis de ses atours résonnera à ton oreille (qui
écouterait au loin venir les petits créanciers) plus terrible que la trompette de
l'Archange, alors, ô mon bel ami, il te faudra mener la ravissante petite
partout où la soie doit s'étaler, ruisseler, étinceler au soleil ou au gaz !

Et tu dépenseras trois cent mille francs par mois, sans compter les
centimes. Et tu seras *interdit* ! Et le bec des tapissiers, des chemisiers, des
tailleurs, des couturiers s'enfoncera dans ton foie sans cesse renaissant, et le
déchirera sans cesse aussi.

Merci, nos dieux ! je serai vengé !

CHANT VIII

Et si pour échapper à ta « poularde », tout entière à sa proie attachée, tu te décides à passer, en compagnie d'une jeune fille récemment sortie d'un couvent, devant l'abdomen, orné d'une écharpe tricolore, d'un maire parisien, la soie vengeresse, la soie, *ma soie !* te rendra fou, conjugalement et légitimement – *in sæcula sæculorum*.

Et tu n'auras rien à dire !

Maintenant, le papillon peut mourir avec tranquillité.

FLANERIE D'HIVER

9 janvier. Paris. – Trop de degrés au-dessous de zéro.

Mon bon Paul Arène, par ce froid, boréal à faire croire que Paris est devenu subitement la banlieue du Pôle, si bien qu'il semble que chaque passant, fourré comme un Esquimau, va nous donner des nouvelles du capitaine Franklin, j'ai été flâner au Jardin des plantes.

Ne m'en veux pas. J'ai un faible pour cet endroit. Et puis, veux-tu que je te dise tout ? eh bien ! en ce moment, où deux êtres fort dissemblables, – le *noir charbonnier* et l'*ours blanc*, – sont les seules créatures heureuses et triomphantes sur la terre, j'avais à cœur, témoin constant de la joie de la première, de contempler *de visu* la félicité sans égale, et vraiment méritée, de la seconde.

Je suis venu au Jardin du Roi (vieux style) par la rue Censier, une rue à bornes, aux vieilles maisons mi-partie tanneries, et pensions-bourgeoises, qui sent le cuir et la soupe de collègue à la fois. Joli quartier, comme tu vois, où les romans de Champfleury naissent, attendant qu'il les cueille...

A la porte, la sentinelle qui veille évidemment à ce qu'on ne « chipe » pas un lion, à la faveur du brouillard, muette de surprise, et caressant son Chassepot glacé, me regarda entrer avec stupeur dans les steppes vierges de pas humains dont il est la vivante préface. Foulant la neige immaculée, je

traversai les carrés des plantes – (où sont les jasmins d’antan ?) – encore tout hérissés d’étiquettes chargées de noms, épitaphes botaniques qui semblent dire : « *Ci gît une fleur, morte à l’âge d’un an, regrettée de tous les nez. Priez pour elle !* »

Bientôt je fus au cœur du vieux jardin. Quel silence ! quelle vaste solitude ! Plus de bonnes, plus d’enfants, plus de militaires, plus de vieux savants chiffonnant les roses avec cynisme. De temps en temps quelque daim léger troue silencieusement de ses jolis sabots noirs l’épais Aubusson blanc que le ciel a déroulé sur le sol.

Malgré la brume charmante, d’un coup d’œil, on voit d’un bout à l’autre du jardin. A travers l’enchevêtrement, le lacs serré des grillages et des rameaux noirs, que blanchit un liseré de neige du côté opposé au vent, on aperçoit les murs de brique rouge des cabanes rustiques, et çà et là, comme des quenouilles chargées de lin vert, les petits arbustes résineux. Le tout se découpe nettement sur le fond nébuleux du ciel.

Parfois, un visiteur glisse, spectre noir, au bout des longues avenues désertes, et disparaît. On croise, par instant, de riches hommes, blonds, à mine étrangère, des boyards, j’en suis sûr, qu’un tailleur anglais a transformés en Parisiens, et qui viennent là, poussés par la nostalgie de la neige et le désir de voir encore une fois des renards bleus et des ours bruns ou blancs !

Après avoir allumé un cigare dont la fumée, par bouffée bleuâtre, allait, flottant derrière moi, prendre au nez ceux qui pouvaient me suivre, j’allai voir les bêtes.

Les grandes Serres, couvertes de frimas à l’extérieur, au dedans pleines de fleurs écloses et de verdure éclatantes (et qui me rappelaient par là ces cœurs remplis de choses exquis qu’une enveloppe glacée dérobe pour toujours à ceux qui n’en savent pas trouver l’entrée), montraient leurs vitrages blancs entre les cèdres, qui sont les fils du Liban, comme les petits crevés sont les enfants des preux.

Je passai près du Corps Législatif des Singes. La séance d’été était close. Les chers bons petits vieux aux mains noires, ridées et froides, soignant leurs rhumatismes, mangeant de la pâte Regnault, se tenaient-probablement blottis, serrés les uns contre les autres, sur la paille humide de leurs cachots

et se racontant des histoires gaies. Des histoires qui doivent commencer invariablement ainsi : – « Il était une fois – oh ! qu’il y a longtemps ! – un excellent soleil... »

Plus loin, le *Renne*, alerte, joyeux, bondissait, secouant son bois fleuri. Il avait l’air de demander un traîneau. Je lui parlai vaguement du Club des Patineurs, de M. Erwin, de madame de... Bah ? – Comme je n’avais pas de lichen à lui donner, il me tourna le dos. Samoiède, va !

A côté de lui, sur leur bassin glacé, les goélands et les mouettes, gris comme le ciel de la mer du Nord, couraient, criant d’une façon plaintive. En les écoutant, je pensais aux grèves solitaires où roule mélancoliquement le flot lourd, couleur d’airain.

Goélands, les cris de vos ancêtres et ceux des noirs corbeaux au bec de fer accompagnaient sans doute la voix des Skaldes échevelés, lançant au ciel triste, à l’écume âcre, à la bise affilée, aux rochers, les strophes mystérieuses et sauvages des Eddas, sur les rivages de la Norvège aux lacs tranquilles !

Je fis ensuite une visite au *Castor* du Canada, mon ami particulier. C’est en vain que j’ai essayé d’attirer son attention sur mon humble individu. Le *Bâtiment* ne va plus en hiver. Cet entrepreneur américain apurait ses comptes et consultait ses devis dans sa hutte grossière.

Le *Condor*, noir et blanc, un véritable oiseau de *faire-part*, qui, superbe, dans les vers de Leconte de Lisle,

« S’endort dans l’air glacé les ailes toutes grandes, »

prenait ici, sur son perchoir ignoble, des airs de perroquet formidable, abattu par la misère ! Il avait l’onglée à ses serres puissantes !

Du reste, mon bon Arène, à part les loups qui grinçaient des crocs, et songeaient, l’œil rouge et trouble, aux voyageurs égarés dans les bois, tout le monde, bêtes et gens, était gelé par le vent dans ce jardin que le czar aurait pu réclamer comme une dépendance de son *Hermitage*.

Les Sarigues, bizarres, se promenaient, les mains dans leur *poche* ventrale, comme les jardiniers, tu sais ?

Seul, le Kanguroo, complètement détaché des choses de la terre, impassible, l'œil clos ; ses petits bras croisés, ascète velu de la Nouvelle-Hollande, avait l'air de prononcer tout bas l'ineffable syllabe : – ôm ! – je respectai son recueillement.

Je ne te parlerai ni des éléphants, dont le *bârïssement* ressemble, quand ils sont jeunes, au bruit aigre et strident qu'on produit en soufflant dans les feuillets d'un livrer et, quand ils sont vieux, au roulement de la foudre lointaine dans les solitudes ; ni du rhinocéros ébauché au commencement du monde en plein bloc par un Préault céleste, et laissé là ensuite ; ni de l'hippopotame ventru, ni des bêtes féroces.

Ces pauvres animaux, dans leur caserne, autour d'un poêle chauffé à blanc, grelottant sous de triples couvertures, étaient invisibles.

Mais les buffles, les yaks, les chamois, les mouflons, robustes paysans, deux jets de fumée aux naseaux, se promenaient gravement, comme autour du bassin des Tuileries les bourgeois bien couverts qui regardent patiner sans y rien comprendre !

A tous je jetai un mot amical souligné d'un morceau de pain.

Enfin, doublant le cap puant des boucs et des chevreaux, j'atteignis la fosse des ours. Et penché sur la balustrade, je cherchai d'un œil indulgent ce brave étranger, martyr dolent pendant nos étés, à qui les glaces de son auge rappellent les. banquises natales.

Je l'aperçus. – Etrange ! – L'ours blanc me parut jaune dans la neige. Mais, bon signe ! il ne dodelinait plus si piteusement de la tête. Je lui présentai mes amitiés de seigle. Il les avala. Puis, après m'avoir témoigné ses sentiments par un temps de petit trot dans sa fosse, il voulut me donner une preuve éclatante de sa gaîté enfin ramenée par l'hiver ; et, crevant d'un coup de griffe la glace de son bassin, il se plongea avec délices dans ce bain, dont Réaumur lui-même aurait coté la température avec effroi !

Il est de ces spectacles qui vous réjouissent singulièrement.

L'enthousiasme avec lequel l'ours blanc entra dans cette Bérésina dont on nous aurait retirés, mon bon Arène, à l'état de sucre-d'orge, me mit aux lèvres un immense sourire, et cependant je sentis courir entre mes deux épaules ce petit frisson dont parle Job.

Telles sont les notes au crayon que j'ai prises, hier, pendant une heure de flânerie, au *jardin des Plantes*.

LES ORPHELINS DU NEZ

Le mouchoir ! le mouchoir !
(*Othello*,)

Mon ami Philippe m'a encore raconté ceci :

– Dans un tiroir de ma commode, un tiroir qui n'a rien de secret, gémonies honorables de mon linge hors d'usage, sous un entrelacs de faveurs roses et bleues, repose depuis longtemps un certain nombre de mouchoirs oubliés chez moi. Je les appelle les *orphelins du nez*.

A neuf je fis une croix, pour ne pas la faire à dix, ce qui est banal, et je me promis de raconter l'histoire de l'*oubli* de chacun d'eux.

Je le fais aujourd'hui, sans distinction de *couleurs* ; car, remarquez-le, chers lecteurs, nous ne sommes pas, passez-moi la plaisanterie, à la *Chambre*, mais bien dans ma chambre à coucher.

Voyons, venez à moi petits et grands mouchoirs oubliés par des nez volages, et je serai votre saint Vincent de Paul.

Chers orphelins, montrez-moi vos initiales, et je vous dirai qui vous êtes.

Et puisque sous ma main fébrile, le lien qui vous unit ne veut pas se dénouer, brisons-le.

Voilà le Rubicon *cassé*, et maintenant commençons par celui qui vient en premier.

I

A.V. – Toi, avec ton chiffre rouge en coton à marquer, tes carreaux bleus et ton ampleur, je te reconnais !

Antoine Vasseur, mon parent, parti pour le pays du coton, des nègres et des perroquets, te laissa sur sa chaise l'avant-veille de son embarquement.

Salut, mouchoir de mon-oncle !

Permets-moi de lui adresser par ton entremise, une prière ardente :

– O mon oncle, qui êtes en Amérique, que votre nom soit bientôt sanctifié ; que votre héritage arrive, et votre volonté sera faite sur la terre, plutôt que dans le ciel. Donnez-moi aujourd'hui vos billets de banque quotidiens, et pardonnez-moi les offenses que je n'ai cessé de vous prodiguer, comme je les pardonne d'avance à mes neveux futurs. – *Amen*

Ceci dit, rentre dans la nuit de la commode, ô mouchoir, et reste toujours pénétré d'un vagué parfum de macouba à la fève !

II

C.N. – Brodé au plumetis, en blanc, au coin d'un petit carré de batiste, ourlé à jour.

C.N.? Ah ! j’y suis ! *Cécile*... oui, c’est bien cela, *Cécile*..., mais *Cécile* qui ? – Une brune, potelée... j’ai le nom sur le bord des lèvres, comme autrefois son front.

Cherchons un peu. *Cécile* ? N ?... N ?... N... i... ni., c’est fini. Je ne trouve pas. Diable ! Alfred de Musset a diantrement raison dans sa *Carmosine* : – « *C’est singulier, je me souviens de vous avoir aimée, et je ne me rappelle plus votre nom ?* »

C’est vrai, j’ai adoré *Cécile N...*, et son nom de famille m’échappe. Après cela, que me fait son nom de famille ? Le nom de baptême ne suffit-il pas à mon cœur ?

A propos, c’est une coutume bien bizarre, au moment où la jeune fille perd le stigmate du péché originel, de lui donner un nom qu’on dira avec ivresse dans les péchés originaux !

Etrange et charmant ! Le diable n’y perd rien.

III

(?) – Sans initiales ! A qui cela peut-il appartenir ? Mystère ! Un foulard de la Compagnie des Indes – et quelles Indes !

Il ressemble beaucoup à ces épaves, à ces débris d’incendies en mer que des marins de contrebande, dont le vaisseau a fait naufrage dans un océan peu pacifique, viennent vous offrir à domicile, pour un morceau de pain.

Ma foi, qu’il appartienne à qui cela lui fera plaisir. Je m’en moque ! – Au diable le mouchoir du pauvre marin !

Remettons-le à fond de cale, et qu’il y reste à purger une quarantaine indéfinie.

IV

O.S. – Ces deux lettres rappellent presque une indication météorologique ! Ouest-Sud ; et, en effet, mademoiselle Olympe Sabretache – je sais son nom de famille, à celle-là ! – avait quelques rapports avec les vents de ce nom : – tempête et pluie !

Bigre ! et son accent et son appétit, comme tout cela me revient en tête. Cette blonde enfant avait un petit creux... qu'elle savait bien remplir. Quelle voix ! et quel estomac !

Olympe, Olympe ! ce joli petit mouchoir havane et blanc, à vignettes violettes, me dit bien des choses ! c'est tout comme le petit doigt du *Malade imaginaire*.

Olympe, Olympe ! que de fois, lorsque vous reveniez chez moi, après des absences, courtes il est vrai, mais non motivées, vous m'avez répondu comme l'Agnès de Molière :

– « *Le petit chat est mort* » à toutes mes questions jalouses.

O *Sabretache* adorée, votre mouchoir vous attend, tiroir restant, au troisième étage d'une rue que vous connaissez bien, oublieuse.

Venez, on ne vous réclamera rien pour les droits de blanchissage et de gardiennage qu'un pauvre petit baiser, et je mettrai mon acquit au bas de la note.

V

E.R. – Mouchoir solennel, celui-ci. – E.R. Ernestine Ramiris, une septuagénaire. Une bonne vieille dame, une seconde mère.

Un soir d'hiver, elle m'a mis au cou ce mouchoir. Elle avait peur que je m'enrhumasse. Chère âme !

J'ignore complètement pour quel motif j'ai gardé jusqu'à ce jour son mouchoir.

Cependant, entre nous, je devine pourquoi. En me donnant ce mouchoir, elle m'avait donné un baiser, et, en rendant le mouchoir, peut-être faudrait-il...? – C'est peu galant ce que je dis là, mais septante printemps, fichtre !

VI

D. I. – J'ai cherché pendant longtemps les noms que pouvait porter ce mouchoir de batiste. Je n'ai pas encore trouvé.

Tout ce que j'en sais, c'est que je l'ai ramassé en chemin de fer, dans un wagon de première classe.

Il était complètement humide.

D'où venait cette humidité. D'un coryza ou d'une extrême affliction ?

Montaigne eût murmuré : « *Que sais-je ?* »

« *Peut-être !* » aurait dit Rabelais.

Pour ma part, j'abandonne à un chat quelconque ma langue coupable.

Et dire pourtant que si les fils serrés de cette énigme ourlée pouvaient parler, ils raconteraient un roman sans doute.

Sans doute, me semble un peu présomptueux, car le sphinx de batiste pourrait également me réciter une ordonnance de médecin.

Au tiroir, Masque de fer, en toile !

VII

I.M. – *Isoline de Montérubio !* – Une comtesse ! Ceci n'est pas un oubli. C'est presque un vol. C'en est même un très adroit.

Il me fallait un mouchoir de comtesse. Je l'ai pris au bal. Voilà, du moins, ce que je répondrai fièrement à tout mari questionneur et farouche.

Un mouchoir orné de valenciennes !

C'est mon ruban de *Chérubin*. Je le garde pour mes blessures. Vous savez, on dit que « *lorsqu'une étoffe a touché une personne, elle acquiert la propriété de guérir...* »

Oui, voilà ce qu'on dit à la Comédie-Française, hélas ! mais je ne suis pas guéri du tout, du tout.

O Isoline de Montérubio ! Oh ! quel parfum de mousseline !

VIII

G. F. – Presque aussi grand qu'un hunier de navire, ce morceau sérieux de grosse toile appartient jadis à *Gérard Fortal*, un brave garçon qui vint de sa province manger à Paris les écus déterrés de ses aïeux.

Ce mouchoir, dont il me fit cadeau sur mon instantane prière, nous amusa beaucoup. Tantôt il servait de nappe, tantôt on proposait d'y ensevelir les morts. On voulait l'utiliser sur un radeau, ou en envelopper un nouveau-né.

Enfin, ce drap de lit de petite dimension fut notre jouet jusqu'au départ de Gérard. Comme nous ne voulions pas qu'il l'emportât en Paradis, nous le lui achetâmes pour un déjeuner.

On y servit des truffes à la serviette.

Abandonnons ce grand souvenir ; il est temps de carguer ce mouchoir sans limites.

Adieu, monchoir, dont la surface à évaluer demanderait le personnel d'un cadastre.

Si le souhait artistique de Néron avait été xeaucé ; en un mot, si l'univers n'avait eu un jour qu'une tête, le mouchoir seul de Gérard aurait pu moucher son nez immense, avant la décollation rêvée par le flûtiste impérial.

IX

H. Z. – Devant ce dernier parallélogramme de toile fine, d'une odeur exquise, je reste dans la position de l'âne dans le sophisme célèbre du docteur Buridan.

On peut demander au « *beau nuage* » d'où il vient, on peut même le chanter ; mais que répondrait à la même question le mouchoir ci-présent ?

Viens-tu d'Héloïse ? viens-tu d'Hélène ? Z ne veut rien dire, sinon zut ! C'est un nom de guerre que je ne me rappelle plus.

O mouchoir abandonné je ne sais quand, par je ne sais qui, quelle heure dont on devait toujours se souvenir en frissonnant, te vit traîner sur mes meubles ?

Nous sommes seuls. Point de fatuité.

Hélène ? Héloïse ? Héloïse ? Hélène ? je suis perplexe.

Je vois vaguement vos ravissants profils, mais ils me fuient ; déjà je ne vois plus leurs couleurs que comme celles des pastels pâlis du siècle des philosophes et des marquises.

Qui étiez-vous ? ô belles oubliées !

Visions insaisissables, Eurydices qui vous évaporez quand je veux vous contempler nettement, Hélène, Héloïse, qui de vous deux m'a laissé ce mouchoir parfumé ?

Bast, faisons comme les veuves pauvres, dont les regrettés sont couchés, confondus, dans la fosse commune. Souvenons-nous, au hasard, au petit bonheur.

Vent léger, qui passes devant ma fenêtre, écoute ! J'embrasse ce mouchoir, emporte le plus pur de mes baisers aux lèvres d'Hélène, si Héloïse n'en veut pas ; et, si d'abord Hélène l'a repoussé, va-t'en vite chez Héloïse. Que le baiser ne refroidisse pas.

Pas de soupir. Soyons ferme. Et, sous un entrelacs de faveurs bleues et roses, remettons les neuf orphelins du nez, dans l'asile que mon amitié leur a réservé pour leurs vieux jours, dans l'Ermenonville des mouchoirs oubliés.

POURQUOI LE CAPITAINE BASTOUIL

« TROIS FOIS PERFORÉ, MAIS SOLIDE ! – UN ROC ! »

TROUVE QU'ON LA LUI FAIT TROP A L'OSEILLE

Il n'était pas content, s'crrr'bleu, m'sieur le capitaine Bastouil le *jour des morts*, c'est connu. Aujourd'hui, il est furieux. C'est trop fort ! En vérité, je vous dis que c'est trop fort.

Le capitaine Bastouil, décoré, retraité, trois fois perforé, mais solide ! – un roc ! ne peut pas digérer ça. On la lui fait par trop à l'oseille à la maison. Le capitaine Bastouil admet le carême. Il faut un frein, s'crrr'bleu, m'sieur ! La discipline avant tout. Sinon, au diable le respect de Dieu et de l'Armée ! mais madame Bastouil la lui fait réellement trop à l'oseille aussi ! Vous allez le comprendre².

– Vinard, vous allez le comprendre ! s'écrie le capitaine Bastouil, flanquant de l'eau avec rage dans son absinthe au café du Helder. Vinard, il faut que je m'épanche. – Lieutenant, je f..iche le camp, si vous ne m'écoutez pas !

– Mais, capitaine, je vous écoute... depuis une heure.

– Non ! vous ne m’écoutez pas, Vinard ! – Sale absinthe ! Vinard, quand un homme d’honneur, quand le capitaine Bastouil, décoré, trois fois perforé, mais solide ! – un roc ! veut s’épancher dans le sein d’un ami, cet ami doit être suspendu à ses lèvres. Vous m’entendez, s’crrr’bleu, m’sieur ! suspendu à ses lèvres.

– Capitaine Bastouil, je regardais la jambe de cette petite, là-bas, voyez-vous ? un mollet ! un nom d’un chien de je ne sais quoi !

– Vinard, s’crrr’bleu, m’sieur ! ne me parlez pas d’ça, ou je f..che le camp ! Ne me parlez pas de femme, monsieur. Je vous dis qu’on me la fait trop à l’oseille, tonnerre de Brest ! Et quand on est comme le capitaine Bastouil, décoré, c’est vrai, retraité, c’est possible, perforé trois fois, c’est connu, mais solide ! – un roc ! et qu’une épouse, sous prétexte de carême, vous la fait à l’oseille, on a besoin de s’épancher, et non pas de parler de cocottes !

– Capitaine, buvez donc un coup, vous êtes rouge comme mon pantalon.

– Eh bien ? qu’est-ce que ça vous fait, sacrr’bleu, quand je crèverais à la peine ! j’en ai le droit. – Sale absinthe ! Mais modérez votre joie cruelle, Vinard. Je ne mourrai pas encore aujourd’hui. vous savez, je suis le capitaine Bastouil, perforé trois fois, mais solide !... – un roc !

– Ah ! vous êtes un gaillard, un brave à trois poils.

– A trois poils ! sacr’bleu, m’sieur Vinard. Vous f... ichez-vous de moi, décidément. Allez-vous insinuer que je suis chauve, et, comme Cadet Roussel, possesseur de trois cheveux !

– Ah ! je vous jure, capitaine Bastouil...

– J’accepte vos excuses. Il faut un frein, le respect du rang ! Sans la discipline – Sale absinthe ! – Sans la discipline, plus de Dieu, plus d’Armée ! Vinard, la main au capitaine Bastouil.

– Capitaine, regardez donc ce petit museau qui s’avance. Quels yeux Chassepot ! ah ! nom d’un.

– Vinard, vous ne m’écoutez pas, sacr’bleu, m’sieur ! au moment où je veux vous introduire dans l’alcôve conjugale, vous affectez une indécente distraction.

– Ah ! capitaine, soyez persuadé... mille tonnerres ! le joli petit nez de nom d’un chien de je ne sais quoi !...

– Lieutenant Vinard, pour la dernière fois, j’ai l’honneur de vous prévenir que je tiens à m’épancher dans votre sein. Oui ou non, voulez-vous m’écouter ?

– Mais, sans doute, avec plaisir.

– Avec plaisir ! Je comprends. Vous aimez à vous repaître des souffrances d’autrui. – Sale absinthe ! – Prenez garde, Vinard ! Vous me connaissez. Décoré, retraité, perforé trois fois, mais solide, – un roc ! Et à la deuxième panoplie du troisième panneau de la première chambre de mon quatrième étage, j’ai suspendu mon sabre. Je puis encore le décrocher, sacrr’bleu, m’sieur !

– Dites donc, capitaine Bastouil, vous devriez boire un verre d’eau, vous êtes pâle comme mes gants.

– Eh bien ! qu’est-ce que ça vous fait ?

– Dame ! je vous aime, moi, et je ne voudrais pas vous voir tomber sur le trottoir, tout à coup, frappé d’une attaque. Si ça vous arrivait près d’une caserne, cela ne serait rien. Mais des pékins, voyez-vous, capitaine, ça ne sait pas vous donner, mille tonnerres, seulement le nom d’un chien de je ne sais quoi !

– Vinard, il faut que ça parte ! On me la fait trop à l’oseille à la maison. J’admets le maigre. Il faut un frein, je vous l’ai déjà dit. Je puis bien me passer de gras pendant un mois, mais je ne suis pas encore un vieillard. Le capitaine Bastouil est retraité, perforé trois fois, mais solide – un roc ! Tout le monde le sait. Il n’y a que madame Bastouil qui n’en veuille pas convenir. Aussi... en temps de carême... approchez Vinard, plus près, je veux m’épancher tout bas, dans votre sein. – Sale absinthe ! – Approchez, lieutenant Vinard.

.....

– Comment, capitaine Bastouil ?... pas possible ! tout à fait défendu !... Ainsi, pas même un petit armistice... Pas une fois de nom d’un chien de je ne sais quoi ?

– Je vous répète qu’on me la fait à l’oseille ! Madame Bastouil n’entend pas raison là-dessus. « Pour faire un maigre sérieux, monsieur, me dit-elle, tous les soirs, il faut tout à fait s’abstenir de douceurs. »

– Mais pardon, capitaine Bastouil. Si j’ose m’exprimer ainsi, madame Bastouil vous fait jeûner complètement. Ce n’est plus faire maigre, cela. Tonnerre ! je voudrais bien voir qu’on n’e m’accordât pas, quand j’en ferais la demande, le nom d’un chien de je ne sais quoi d’une caresse !

– Ah ! vous n’êtes pas marié, Vinard, et avec une veuve, encore ! – Sale absinthe ! – Autrement, vous sauriez que, fût-on capitaine, retraité honorablement, décoré, perforé trois fois, mais solide – un roc ! – on n’obtient rien d’une femme qui veut observer les lois de la discipline, sans laquelle il n’y aurait...

– Bastouil, voulez-vous un avis ?

– Lieutenant, parlez.

– Venez dîner avec moi, ce soir. Après le dîner, si le cœur vous en dit, nous irons flâner... Une bonne causerie... et un nom d’un chien de je ne sais quoi, là !

– Lieutenant Vinard, tout est rompu entre nous. Je venais m’épancher simplement. Je ne vous demandais pas des excitations à l’adultère ! Sans le respect de la discipline, pas de Dieu, pas d’armée, pas de famille. Le capitaine Bastouil, décoré de la main de son souverain, au champ d’honneur, peut se plaindre à un ami, mais quoique à son âge, et trois fois perforé, il soit encore solide... – un roc ! – il ne portera jamais, jamais, entendez-vous, s’errbleu, m’sieur ! une incisive coupable dans la peau appétissante du fruit défendu ! Adieu, lieutenant Vinard ! Que cette leçon vous serve ! Il faut un frein !

LA COTELETTE PALE

Ces jours-ci, sous les rameaux défeuillés à jour de la châtaigneraie de Meudon, j'ai retrouvé M. Jiquelet.

J'avais perdu de vue ce vieillard depuis la guerre.

C'est devant un *cèpe* monstrueux, un des derniers de l'automne, que notre rencontre a eu lieu. Jiquelet et moi nous aimons les champignons des bois. Nous les cherchons avec la foi et l'ardeur de deux sangliers.

Ma récolte annuelle n'a pour simple but que la satisfaction passagère d'une gourmandise éclairée. M. Jiquelet, lui, recueille les cèpes pour passer la saison froide sans crever de faim. Du pain, coupé en tranches minces, séché et fumé, et de la bouillie de riz composent, avec les champignons qu'il suspend en chapelet autour de sa chambre, ses principales, ses uniques provisions d'hiver.

M. Jiquelet est fort pauvre. Il n'a jamais eu de chance.

Ingénieux, il n'a toujours pu que vendre à vil prix les petites découvertes qu'il a faites. Cet ancien commis d'un chocolatier devenu illustre, est l'auteur d'inventions, de procédés mécaniques, en plein rapport maintenant, mais qu'il ne lui fut pas possible de mettre en œuvre, dès leur genèse, faute d'argent. Il les céda donc à son ex-patron pour presque rien. De façon qu'aujourd'hui que je sais tout cela, je vois et salue sur la poitrine de M.

Jiquelet la décoration qui rougeoit à la boutonnière honorée de celui qui l'exploita.

Si M. Jiquelet, vieilli, cassé, – un véritable élève d'Esau en matière d'achat de plat de lentilles, – est absolument sans un sou douze mois par an, son patron d'autrefois est pourvu de tout ce qu'il faut pour écrire un testament agréable à ses héritiers. L'auteur du système des compensations doit être satisfait.

Bah ! – Oublions cela. C'est si banal.

M. Jiquelet, usé jusqu'à la corde, âme et habits, se fait quelque argent aujourd'hui en clouant sur les grosses sphères de bois qui servent à jouer aux boules, les mille clous à têtes brillantes qui émaillent ces instruments de distraction pure.

La boule de cinq cents clous lui est payée quatre sous. On peut en décorer cinq par jour. C'est fort joli. Et puis, ce métier-là laisse la pensée libre de prendre son vol.

Vous le voyez, M. Jiquelet n'est pas à charge à la société. Il n'est pas gênant. Il ne revendique rien. Et même, je dois l'ajouter, le chocolatier illustre est reconnaissant. Tous les ans, le 1^{er} janvier, il répond à la visite de M. Jiquelet par l'offre d'un louis. Jiquelet refuse, c'est possible. Il fait le fier. Mais l'homme au cacao perfectionné n'a rien à se reprocher. Il a fait son devoir, et il le fera jusqu'au bout.

D'ailleurs, M. Jiquelet est célibataire. Un rien lui suffit. Tout est bien.

Comment, où et pourquoi j'ai connu M. Jiquelet ? quelles raisons j'ai de lui serrer la main avec une tendresse grave ? C'est ce que je vais vous dire très vite.

Un matin, *dies fortunæ*, il y a trois ans, je déjeunais dans un grand café du boulevard des Italiens. A la table voisine de la mienne vint s'installer modestement un vieillard, propre comme un officier en retraite, mais habillé à faire sourire. C'était M. Jiquelet. D'un coup d'œil – d'œil nourri dans les détours du sérail – je vis les reprises de la veille couvrant les reprises d'autrefois sur les vêtements brossés avec une sévérité de père, et, dans les fissures de la chaussure recousue, je devinai le morceau de drap noir destiné à tromper le regard des passants.

Bref, le vieillard en question avait dû passer de trois à quatre heures la veille pour se faire, – encore une fois – présentable dans le monde.

Il avait demandé – d’une voix émue une côtelette et une demi-bouteille de vin ordinaire au garçon élégant.

L’élégant garçon – (républicain modéré, d’ailleurs) – mit un certain temps à servir le vieillard qui demandait et ne commandait pas.–

Enfin la côtelette, décorée de sa bobèche en papier blanc, daigna apparaître devant le bonhomme dont l’œil ne rayonna point.

Quelle côtelette !

C’était bien la côtelette qui convenait à un semblable consommateur.

Isolée, gauche et comme embarrassée de sa contenance au milieu du vaste plat d’argent, elle avait l’air d’un créancier pauvre dans le salon somptueux d’un viveur arrogant..

Elle était très petite, très maigre et très pâle, cette côtelette.

On l’avait sans doute ramassée sur l’étal désolé d’un boucher hautain, après le naufrage d’un mouton anémique, cette triste épave !

Sa vue ôtait l’appétit.

Le vieillard examina longuement ce ridicule élément d’un holocauste très désiré depuis longtemps sans doute, savouré en rêve peut-être, et prit enfin sa fourchette et son couteau d’un air pensif et résigné.

Coupée avec douceur, la côtelette pâle versa à peine quelques maigres gouttes d’un sang presque incolore.

Le vieillard laissa retomber sans bruit sur la nappe sa fourchette et son couteau, réfléchit, souffla, puis, reprenant courage, il se décida à commencer son repas.

Mais en portant à ses dents la première bouchée de viande, il murmura quelques mots, et je l’entendis qui disait :

– « Pardon, frère !... mais il le faut ! »

Un trait d’union verbal entre cet homme et moi s’offrit l’instant d’après, à propos de sel et de poivre, et je commis l’indiscrétion, la conversation étant engagée, d’interroger ce vieux qui parlait tout bas à une côtelette déclassée.

Il me dit tout. Il fut confiant. Je ne lui faisais pas peur. Il vit tout de suite en moi un de ces êtres que la Fortune, cette épouse fréquemment adultère,

trompe, bat et laisse content, un frère !

« – Je ne mange de la viande qu’une fois par mois, et quand j’ai de l’argent, me dit le vieillard. – C’est toute une affaire, ce repas ! C’est ma communion à moi. D’autres attendent leur Dieu : moi je viens chercher la Vie ! C’est ma façon de téter le lait vivifiant de la nature ; et lorsqu’en moi descend une nouvelle force, dans un filet de sang pur, je suis plein d’une émotion religieuse. »

Il parlait de l’air rayonnant d’un sacrificateur antique.

« – Je ne me galvaude pas, poursuit M. Jiquelet. C’est dans un beau restaurant que je viens, comme Antée, toucher la terre nourrice, mais du bout des lèvres, et reprendre de l’espoir. Hélas ! souvent, comme aujourd’hui, mon rêve se brise. Les hommes sont ainsi faits. Qu’y puis-je ? Souvent, on me sert la part de la veuve, une obole de viande, la côtelette que vous voyez...

– Mais pourquoi lui demandiez-vous pardon, tout à l’heure ?

» – Pourquoi ? – Parce que, en la mangeant, je. cède à la plus cruelle des nécessités, parce que je suis forcé de dévorer les restes d’un misérable, afin de mourir moins vite. Le mouton auquel on a tiré cette pauvre côte qui aurait pu me recréer homme, est mon parent immédiat dans l’échelle des êtres. Sa vie fut ce qu’est la mienne. Sevré sans pitié, à peine toisonné, il a dû marcher avec ses petites pattes faibles du même pas que les béliers gigantesques. C’était lui que, sans relâche, à propos de rien, mor-dait le chien de mauvaise humeur ou qui faisait du zèle. L’herbe qu’on lui abandonnait était souillée, amère, rare. Tendu plus souvent qu’à son tour, il avait froid la nuit, dans l’enclos. Et, s’il se plaignait, les autres, moutons rangés, lui montraient le *spectre noir* du loup à l’horizon ! Bien plus, ses bêlements étaient traités de subversifs. Enfin, tué avant l’heure, mal saigné, il ne devait même pas être bien mangé !

Ses membres épars comme ceux d’Orphée, ont été critiqués par les Bacchantes de la cuisine.

Seul, je lui rends avec bonté les derniers devoirs. Je ne la porte pas à mes lèvres cette côtelette pâle, je la porte à mon cœur... et je m’en souviendrai.

– Et ?... fis-je.

– Adieu !... reprit M. Jiquelet, en avalant la dernière bouchée, du même ton qu'un orateur qui finit un discours sur une tombe. »

Lorsque M. Jiquelet quitta le restaurant, je lui demandai la permission de l'accompagner.

Il m'accorda cet honneur.

Depuis ce jour, nous allons, à l'automne, causant de ce que nous haïssons, chercher des champignons sous la châtaigneraie de Meudon.

LA VALENCE

– *La Valence !... la belle Valence !...*

Hier, attristé par l'aspect mélancolique d'un ciel où couraient d'affreux nuages couleur de waterproof, je regardais passer, machinalement, une voiture à bras chargée d'oranges éclatantes.

Les fruits magnifiques, d'un ton pur, étaient honteusement secoués sur une sale toile bleue.

Et le contact des mains hideuses de la femme qui les tripotait, semblait flétrir leur peau fraîche.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

Je souffrais pour ces belles pommes d'or, que les doigts délicats des Hespérides n'osaient toucher jadis qu'avec respect, et que la brise de leur pays natal effleure pour s'y parfumer !

La charrette horrible où ces pauvres condamnées étaient *trimballées*, avant de mourir, longeait lentement les trottoirs.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

Le hurlement bestial de la marchande d'oranges me faisait tressaillir.

Pendant que, de l'œil, je suivais la marche lugubre des fruits féeriquement dorés par un soleil généreux, une dame, voilée, les contemplait également.

Je l'aperçus tout à coup, et je l'examinai fraternellement.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

C'était une dame, fort jeune, très brune, pâle, aux yeux noirs, brillants comme la laque japonaise.

Sa toilette exquise, simple, me la rendit chère tout de suite. D'ailleurs, n'avions-nous pas au cœur un regret, devant ces oranges prostituées aux lèvres parisiennes, qui nous faisait de la même noble famille, la famille des poètes.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

La dame, dont l'épais sourcil se fronçait à chaque cri de la marchande insensible, promenait sa prunelle sombre et charmante sur les *tas* étiquetés.

Elle semblait les savourer silencieusement, et dans cette rue boueuse, noire, affligeante, au milieu des passants crottés et laids, on eût dit que des souvenirs se levaient, spectres adorés, devant elle, et clouaient ses pieds fins au sol glacé.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

La senteur pénétrante des oranges traînées sur leur claie, s'élevait dans l'air, s'accrochant au hasard aux nez surpris des gens pressés.

Elle ne leur disait rien sans doute. Elle ne leur rappelait aucun passé, c'est probable.

Mais à la dame brune, à l'œil un peu sauvage, à la chevelure exotiquement noire, certes, me dis-je, ces fruits merveilleux parlent un langage bien mélodieux.

– *La Valence !... la belle Valence !...*

O Mignon, en costume de Parisienne, pensais-je, de quelle contrée bénie es-tu l'enfant ?

Viens-tu de l'Italie, où fleurissent les citronniers ?

N'es-tu pas née plutôt en Espagne, au pays où dans les feuillages verts les pommes d'or de l'oranger mûrissent ?

Quels horizons bleus, quelles mers, quelles montagnes, quels bois d'oliviers te font revoir ces oranges perdues dans Paris ?

La maison paternelle, aux murs blancs, aperçue de loin, entre les branches des arbres majestueux, se dresse-t-elle sous le ciel andalou, ou sous l'azur napolitain ?

Quelle enfance libre et joyeuse, au grand soleil, revois-tu, en plongeant tes admirables yeux dans les tas vulgaires des oranges que voici ?

– *La Valencel ! la belle Valence !*

Ton visage ne rappelle pas les traits mignons, enfantins et pervers de mes folâtres compatriotes au nez retroussé galamment.

Tu sembles navrée. Ta lèvre frémit. Ta main se crispe sur l’astrakan de ton manchon.

Veux-tu que j’achète ces oranges dont la vue te peine horriblement, et que je les fasse porter chez toi, dans une coupe de jade ?

S’il faut que je les porte moi-même, si tel est ton désir, je suis prêt.

Je cours à la Porte Chinoise, et je reviens, prompt comme le génie aux ordres d’Aladin, m’agenouiller devant toi, la coupe à la main !

– *La Valence ! la belle Valence !*

.....

Comme je rêvais de la sorte, assez follement, ce me semble, sans m’apercevoir du froid qui me gagnait, je vis soudain, – ô coup de théâtre inattendu ! – un monsieur, fort bien du reste, se présenter, chapeau bas, devant ma Mignon mystérieuse, immobile et muette.

Avec une indiscretion que je me reprocherai toujours, je manœuvrai de façon à me rapprocher rapidement de la dame brune à la mine désolée.

J’atteignis ce but sans effort.

Et, les oreilles au vent, j’écoutai. Un joli métier comme vous voyez.

« Çe qu’ils disaient, je n’ose le dire ; » c’est une romance qui chante cela. Je serai moins timide que la romance, et j’irai jusqu’au bout.

Tant pis pour moi !

La dame svelte, brune, aux yeux étincelants, à la tournure d’étrangère exilée, disait au jeune homme dont nous avons signalé et admiré la tenue –

– Vous m’avez joliment fait poser, mon cher !

– Mille pardons !

– Et dans une rue, encore !

– C’est que...

– Allons, partons !

– A vos ordres...

– Ah ! – ajouta mignardement la belle créature, en prenant le bras du pauvre garçon troublé : – tout à l’heure, je regardais des oranges, de la valence splendide... *Le monsieur* serait bien gentil d’en acheter à sa petite Nana pour faire une salade ce soir, avec beaucoup de rhum... Hein ? continua-t-elle avec câlinerie... *Le monsieur veut-il ?*

– *La Valence ! la belle Valence !*

Je m’enfuis, épouvanté. – Mignon se donnant une *bosse* de salade d’oranges !

Ma poésie tombait dans le fond du saladier !

UN MIRACLE A VANVES

Sur le trottoir sablé de la route militaire, à la porte de Vanves, je passe un matin tout gai de soleil, et j'aperçois cinq dames et un monsieur (ils ont peut être vingt ans à eux six), dont les nez respectifs auraient bien besoin de l'affectueux secours d'un mouchoir, fût-il diapré de trous.

Mais ils s'occupent bien de cela !

Ces dames, et ce monsieur qui joint à l'absence d'un mouchoir la présence d'un pantalon rudimentaire, sont prosternés, des fleurs des champs à la main, devant un quadrilatère de minuscules fortifications faites avec de la poussière, et armées, çà et là, de pâtés de sable-mouillé, Dieu sait comment !

Au milieu du quadrilatère, s'élève un *tumulus* de cailloux qui ont été léchés, soit pour les rendre brillants et amusants à voir, soit parce qu'après la réglisse rien n'est plus doux que sucer des cailloux.

Autour du tumulus sont rangés les objets suivants : – Un bout de tulle noir, deux fleurs d'immortelles jaunes, une image chromo-lithographiée, (extrêmement fatiguée par les regards, je le suppose) un verre de montre et une petite bouteille pleine d'eau.

Cet imposant et mystérieux .appareil, ce *tumulus*, ces remparts, tout cela prend ma distraction au collet. Je m'arrête. Je me recueille.

– Monsieur me dit le mâle de la troupe (lequel aurait pu être nommé général en chef des morveux, au choix et à l’ancienneté), monsieur, – me dit-il d’un ton pénétré : nous avons perdu notre papillon !

A l’instant je comprends l’immense douleur qui tient ces damnes et ce monsieur courbés sur le sol, et je me découvre.

– Il est là ! – ajoute une petite fille en me montrant le tumulus microscopique.

– Une fleur, s’il vous plaît ? murmure une autre de ces personnes affligées.

L’émotion ou je ne sais quoi m’empêche sans doute de prononcer quelques paroles de condoléances, car je vais cueillir un brin de carotte sauvage en fleurs, sans mot dire, et puis, du pas lent et silencieux d’un spectre, je reviens déposer ma modeste offrande au pied du monument élevé à feu le papillon.

Jamais papillon ne fut plus regretté.

La gravité de mon action donne soudain, aux yeux des enfants, une importance inouïe à l’insecte.

Ils allaient abandonner sa dépouille mortelle sous les pierres de son riche tombeau, mais quand ils voient un homme à longue barbe ne pas dédaigner lui-même de jeter quelques fleurs sur une tombe fraîchement remuée, ils songent qu’ils n’ont peut-être pas assez apprécié, avant son trépas, les qualités du défunt, et voilà-t-il pas qu’ils démolissent le tumulus pour le voir une dernière fois.

Pan ! – le papillon « l’a fait au Lazare ; » il s’envole, de travers, comme s’il avait un peu bu (on dirait l’âme d’un ivrogne), – mais enfin il s’envole.

O prodige !

Mais alors, ô chute imméritée ! les enfants s’éloignent tout à coup de moi d’un air méfiant. J’ai ressuscité un papillon mort. Je ne suis plus un passant, je suis un magicien !

Et je reste seul, devant le tumulus éventré, accablé, sous le poids de six réprobations publiques, maudit.

« TIENS ?... LES FAUVETTES !... »

Mon cher André Gill, on a de ces chances-là dans la vie ! J'entre, l'autre jour, lundi, je crois, chez Louis, ton confrère. Je ne dis pas ton rival. Tu rougirais. D'ailleurs, le crayon aux doigts, tu as peu de Sosie. Mais Louis est ton Ménechme, selon les classiques, ton frère siamois, selon les modernes, par le cœur, par l'esprit, par..., etc.

Suis-je assez gentil, hein, André ?

Donc, j'arrive chez notre ami Louis, le petit Louis, parbleu !

Je le trouve, – l'aube naissait à peine, en bras de chemise, la chevelure au vent (un Samson, épreuve avant... les ciseaux), et débitant d'un air tragique, absolument tragique, le commencement du monologue de Figaro, barbier madrilène :

– « *O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante ! – Nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?*

Louis, visiblement embarrassé, reprit après un instant de silence :

– *De tromper ?* – Oh ! non ! – Non ! Léontine ne me trompe pas. Elle trompe mon attente, voilà tout. Je sais qu'elle m'aime. Saintement ? point. Mais elle m'adore. Elle est incapable de..... Non ! elle ne me trompe pas. Elle se trompe... voilà tout.

– Ah, ça ! pardon, mon ami. Pour faire le Sphinx à huit heures du matin, es-tu bien dans ton sens ? Explique-moi, criai-je rapidement, ce que

signifient les paroles que tu jettes sans compter à la brise matinale ?

Louis mesurant du regard l'atôme respectueux qui s'exprimait en ces termes devant lui, descendit de son ciel, et daigna répondre ce qui suit :

– Jeune poète, tu as l'honneur de contempler, solitaire par hasard, un homme tout imprégné depuis huit jours des rayons d'une lune de miel, interdite sur la voie publique, mais qu'une déception perçante a atteint en pleine âme, hier soir, minuit sonnant.

– Ah ! – Ton récit m'intéresse. Continue ton feuilleton, mon ami. Continue.

– Oui. J'ai été frappé au 1000 du cœur ! Là ! Mais j'ai gardé le carton. O *femme ! femme ! femme !*

– Est-ce que tu vas réciter tout Beaumarchais ?

– Non. Mais pourquoi, et je te le demande pour avoir l'air de t'admettre dans mon intimité, pourquoi les souvenirs, après avoir eu un cours légal, plus ou moins long, dans le cœur féminin ne sont-ils pas démonétisés de temps à autre ? Ne m'interromps pas ! – Je ne suis pas joloux du passé. –

Ah ! fi ! Mais ces retours, ces éruptions de l'âme, m'agacent... chez les autres, chez les femmes surtout. Il en est de ces creuses amours croquées par d'adorables filles dans leur âge tendre, comme des navets qu'elles mangeaient, faute de perdreaux truffés, au temps de la misère. Elles n'oublient jamais leur goût affreux. Un rien suffit à le leur rappeler.

Et c'est pourquoi, plus tard, quand à l'issue d'un dîner royal, les radis du commencement leur reviennent – pardon ! – elles pensent à leur vie passée tout à coup, et vous en parlent innocemment.

– Alors, ta bien-aimée a mangé des radis hier... au figuré ?

– Précisément. Horreur ! – Et de quelle façon. Voici :

– Je t'écoute ? Tabac ? S.V.P.

– Hier, par les bois humides, mais en bonne voiture, crois-le bien, nous avons fait une promenade exquise, loin de Paris, loin des éditeurs, loin de la pierre lithographique, sur laquelle, dans mes heures noires, je crois toujours que je vais lire : « Ici repose le corps de petit Louis X..., décédé à l'âge de soixante-douze ans, accablé des regrets de tous ses amis ! »

Bref, notre course sous les arbres en tenue de demi-saison, dans ces longues avenues désertes, où voltige, effaré, un oiseau qui a oublié quelque

chose, et est revenu sur son vol, fut divine ! Serrés l'un contre l'autre, et ne nous disant presque rien, heureux de nous aimer, d'avoir chaud et d'entendre le vent secouer les arbres en criant aux feuilles : « Hé ! là haut, est-ce que vous n'allez pas tomber bientôt ? » nous allions vite, vite, jetant parfois à la lune pâle déjà sur l'horizon, un regard de pitié.

La lune en effet, effigie tout effacée, sans yeux ni bouche, avait l'air de soupirer : – « Je n'ai plus à vivre que jusqu'au 1^{er} janvier ; voyez mon millésime ! »

Pour faire de l'antithèse, comme Hugo, mon vénéré poète, nous revînmes dîner à Paris, dans un « cabinet de société. » Repas joyeux, chère exquise à faire pleurer un ogre, vins des premiers crus... sur parole, enfin festin complet, avec du dessert, et les baisers capiteux d'une dame que l'on croit sans défaut et qui ne connaît pas encore les vôtres !

– Pas tant de blanc dans tes discours, ami, presse le débit.

– Il était fort tard, quand je demandai de nouveau une voiture. Nous partîmes, un peu au hasard, par les quais, bien enveloppés, digérant.

La chère fille, presque filialement, se blottissait contre moi ; chaque bec de gaz mettait une paillette d'un éclat extrême dans ses beaux yeux. J'admirais ces étoiles de première grandeur allumées tout à coup, et ma lèvre, parfois, descendait tendrement sur le front uni de la reine de mon cœur.

Reine en effet, et sans rivale ! je te le jure. A cette heure unique j'oubliai complètement, comme c'était le devoir de mon cœur, les visiteuses potelées, dont les robes avaient fait des froufrous subversifs dans mon escalier jadis.

– Mets-moi ton mouchoir au cou. J'ai un peu froid, me dit Léontine doucement.

Je lui nouai sous le menton, comme on fait à une petite fille, le mouchoir demandé. Nous passions en ce moment-là sous les fenêtres d'un restaurant bien connu, où l'on célèbre des noces. On entendait le bruit de l'orchestre, et le frottement rythmé des pieds sur le parquet.

En achevant de bien « *border*, » en père, ma chère fille qui frissonnait en riant, je lui mis pour ma récompense, un bon gros baiser sur son petit bout de nez glacé.

– Ah ! – fit-elle soudain, – écartant sa tête de mes lèvres et prêtant l’oreille à la musique du bal... Tiens, *les Fauvettes* !

Je ne répondis rien. Non. Mais, pendant que les notes de cette valse célèbre, des *Fauvettes* enfin, m’entraient doucement dans l’oreille et cruellement là, dans le cœur, je pensais tristement :

Quoi ! cette fille, après tant de mois écoulés, loin du musicien qui fut son amant, elle qui ne pourrait jamais, jamais reconnaître une de mes œuvres, à première vue, entassé-je des *Pelions* de génie sur des *Ossas* de talent, sait mettre, sans hésitation, avec élan, un titre qui lui fut assez indifférent au-dessous d’un produit agréable de cet art inférieur : la musique ! Oh ! terrible, la mémoire des nerfs !

Que je te quitte, faisceau de nerfs, couvert de soie et de rubans, et rien ne me rappellera à ta pensée, comme l’autre.

Rien, dessin ou tableau, mon sang et ma vie, n’a prise sur ton âme. Mais *do ré mi fa sol la si* te galvanisent. Elle tressaille. Elle suit la mesure, en balançant sa tête charmante où rien de mon talent n’aura la puissance de graver mon nom. Rien. le vent peut changer la forme des Dunes, mais les Dunes, ni le voyageur ne se souviendront du vent !

Voilà, mon bon André, ce que Louis, le petit Louis, parbleu ! m’a raconté, d’un air tragi-comique, secouant ses cheveux irrités, l’autre jour, lundi, je crois.

LE PROFESSEUR GRUYÈRE

Mes amis, au dessert, lorsque j'ai le plaisir d'être assis à votre table joyeuse, de grâce e ! épargnez-moi la vue de ce sarcophage de cristal qui recouvre un talon de gruyère endormi sur une froide assiette !

Je ne méprise point ce fromage, sec d'ailleurs. Loin de là ! je contracte même souvent, et avec un certain plaisir, une alliance éphémère avec cet appétissant produit de l'industrie suisse... ou française.

Mais c'est dans l'intimité seulement, loin des regards du monde railleur, qu'a lieu cette union... morganatique, si j'ose me compromettre ainsi.

J'aime pourtant assez à causer entre la poire et le fromage, ce fromage que Vacquerie appelle avec-épouvante la *charogne du lait*, mais quand ce fromage-là est du gruyère, pour être à même de parler sans mélancolie, je me tourne. du côté de la : poire.

Le gruyère me rappelle de douloureuses choses : tout un passé d'épreuves et de honte ! Je n'aime pas, en public surtout, offrir à d'aimables convives un visage tout sillonné de larmes et pâli.

Je vous le répète, mes amis, la simple vue du mausolée transparent où gisent, au sein d'une porcelaine insensible, les restes mortels d'un talon de gruyère, suffit pour évoquer, dans ma mémoire, des souvenirs humiliants et attristants, crayonnés autrefois, et que la gomme élastique du Temps est impuissante à effacer à jamais, hélas !

Deux visages m'apparaissent soudain, malicieux comme des mascarons, au moment où d'un coup de mon couteau acéré je m'apprête à crever les yeux moqueurs que le gruyère fixe sans pitié sur moi, sa victime de jadis.

Oui, le gruyère, qui se souvient à son tour, cligne de ses yeux bizarres avec impudence lorsqu'il me voit près de l'entamer.

Le misérable !

Ne croyez pas, mes amis, que je recule lâchement alors. Non. Je me précipite sur l'insolent, et je le *Trop-mannise* de la belle manière. Mais, hélas ! cet assassinat motivé ne me débarrasse pas des souvenirs, humiliants et tristes, je l'ai déjà dit, qui se dressent devant ma pensée, comme de grotesques spectres de Banquo.

En résumé, ces souvenirs sont plutôt des spectres de banquet. Et les deux visages dont j'ai parlé plus haut sont ceux de mon vieux maître de mathématiques et de sa fille, mes compagnons de table, il y a déjà longtemps.

Tous les soirs, en ce temps amer de ma jeunesse verdoyante (!), ces deux visages me contemplaient, railleusement, à l'heure fatale des repas.

Exerçant, à cette époque, la profession de *cancre fieffé*, j'étais obligé de prendre des répétitions innombrables chez un brave vieillard, gardien incorruptible du temple de la science. J'y prenais aussi, mes misérables déjeuners et dîners.

Moments terribles !

Non pas que la nourriture fût mauvaise ou uniquement composée de mets étranges, comme au collège ; mais le brave professeur qui, s'il l'eût pu, se fût fait servir des *théorèmes* sur le gril, croyait de son devoir de tenir mon intelligence paresseuse sans cesse en éveil, et, dès le potage, m'accablait de questions sur ce que j'avais fait et dit, au tableau, en classe.

Or, comme régulièrement, loin du tableau, de la craie et du vieux torchon poudreux, j'avais fait des sonnets à mademoiselle Pascaline, la fille de mondit professeur, je subissais de cruelles tortures morales, en recevant les flèches que le brave homme me décochait sans relâche.

Qui plus est – ô douleur ! – mademoiselle Pascaline, une grande rousse de vingt-sept ans, qui *montrait* la *poésie*, en ville (elle faisait un cours *ad usum delphinorum*), mademoiselle Pascaline, dis-je, jouissait avec délices

de mon embarras toujours nouveau, et des regards *amoroso* suppliants que je lui jetais.

La vilaine créature !

Mais, que voulez-vous, je lui avais donné mon cœur en ce temps-là ! O lycéen généreux !

L'instant affreux, par excellence, c'était la minute exécration pendant laquelle la bonne déposait sur la table, avec une certaine pompe, la cloché à fromage de l'inévitable morceau de gruyère !

Cette cérémonie, assurément funèbre pour moi, se renouvelait tous les jours.

– Allons, monsieur, disait Pascaline, prenez-vous un peu de gruyère ?

J'en prenais avec docilité, avec modestie, avec grâce.

– Prenez un morceau d'un volume plus considérable, ajoutait sévèrement mon professeur. Nous allons nous occuper des polyèdres !

– Cochons de polyèdres es ! pensais-je.

Vaine résistance ! vain jurement ! je devais obéir, et je coupais un pesant morceau de fromage.

Pascaline riait affreusement.

– Maintenant, mon ami, reprenait, impassible, mon obstiné répétiteur, taillez-moi un prisme quadrangulaire dans votre gruyère... et décomposez-moi ce *parallépipède* !...

Pascaline riait de plus en plus affreusement. L'infâme !

Souvent, bien souvent (*la vocation me poussait sans doute*) j'avais envie de répondre avec douceur :

– Oh ! monsieur ! laissez agir la nature ; avec le temps ce parallépipède de fromage se *décomposera* bien tout seul.

Mais il n'y avait pas à badiner. Il fallait répondre.

Et, ma parole ! je ne savais que dire... Le professeur, vidant son verre, souriait de pitié, et haussait les épaules. Pascaline mettait sa serviette sur ses lèvres de rose, pour rire à la faveur de ce tissu. Et moi, rouge, intrigué, ruminant mon parallépipède dans ma mémoire, je sentais d'énormes larmes rouler au bord de mes cils.

Méchante Pascaline !

– Allons, allons, continuait, plein de calme, mon bourreau ordinaire, tout en taillant des figures géométriques nombreuses dans son fromage, allons, allons, décomposez-moi ce parallépipède... en trois pyramides... ce n'est pas bien salé, pourtant, ce que je vous demande...

Un silence glacé était ma seule réponse.

– Eh bien ! mon petit ami, si demain cela ne va pas mieux, si nous ne possédons pas nos petits polyèdres. j'en écrirai à monsieur votre père !

Hélas ! le lendemain la scène recommençait, sans variantes, Et la cruelle Pascaline, – *qui montrait la poésie*, – riait de plus belle.

Vous le voyez, mes amis, au dessert, si vous tenez à ce que je reste gai, ne me rappelez pas ces diables de parallépipèdes et ces cochons de polyèdres, en m'offrant, même sous sa cloche, le gruyère de l'hospitalité, cet épilogue excellent d'un repas quelconque.

BANLIEUE

CROQUIS

A QUELQUES LECTEURS

Je ne nie pas les charmes du boulevard. Souvent je les ai constatés. Si vous y tenez, je puis encore les célébrer à son de trompe.

Mais laissez-moi leur préférer, de temps à autre, ces rues de la province de Paris, que l'on désigne, administrativement, sous le nom de « *Voies de la zone suburbaine.* »

Oui, j'aime les rues de l'extrême banlieue.

L'annexion les a laissées à peu près dans l'état où elles se trouvaient jadis. Et c'est justement leur *statu quo* mélancolique qui me plaît en elles. Rien de définitif. Le provisoire y règne. Et je ne hais pas les choses qui peuvent ne pas durer plus que moi.

Que de fois j'ai suivi ces vieilles rues tranquilles, rues à bornes, les dernières ! où, se découpant sur le ciel, de distance en distance, les antiques réverbères se balancent au bout de fils noirs, comme de singulières araignées.

Plus de longs murs grisâtres et rongés par le temps que de maisons, dans ces longues rues qui aboutissent à des terrains vagues, à des champs maigrement cultivés, pleins de baleines de corset, d'écaillés d'huître et de cheveux.

Au printemps, de joyeux *gourmands* de vigne, et des feuilles d'un vert égayant, se montrent au-dessus du

chaperon des murailles. Des touffes de mouron fleurissent à leur pied.

En automne, dans les recoins de ces rues dépourvues de tout alignement, et qu'un ingénieur épris de la ligne droite et du *style casernal* moderne, ne pourrait traverser sans éclater en sanglots, on voit de dignes ivrognes, cuits et recuits par le soleil, cuver le vin doux et la *Blanquette de Limoux* des cabarets des environs.

Des bandes de chiens obscènes arpentent incessamment ces voies dédaignées des gardiens de l'ordre, et les poules des laiteries voisines y viennent faire un tour, en compagnie de canards titubants.

Les devantures des rares petites boutiques, lavées par les eaux de la pluie, ont perdu leurs couleurs primitives. Le verdâtre et le brunâtre triomphent dans les ruelles de la Banlieue.

Eh bien ! l'air y est pur, et, le soir, parfumé. Les jardins solitaires, où les plantes inodores des squares n'ont pas encore pénétré, exhalent à flots leurs senteurs rustiques et exquises.

La gaieté des rues de la Banlieue, c'est le passage, le matin, à huit heures, et le soir, à quatre, des troupeaux d'écoliers que leurs parents envoient paître l'herbe amère de l'Instruction dans les Asiles voisins.

Le panier au bras, panier constellé de signes mystérieux et d'initiales gigantesques, ingénieusement obtenus au moyen d'une encre qui leur est très sympathique, ils – ou – elles, comme dit la grammaire, s'en vont, en désordre, follement, ornés de coiffures inouïes et balançant sur leurs reins ingénus la gibecière ou le carton, en loques tous deux, qui contient les fragments rudimentaires de leurs bouquins d'étude.

A peine lâchés, ils prennent possession de la rue, leur terrain chéri, leur domicile préféré, leur théâtre glorieux, et font des libations aux dieux inconnus.

Je veux dire que les chers petits voyous, filles ou garçons, s'empressent – fût-on en plein hiver, et l'aube naquît-elle à peine – d'ouvrir le célèbre panier confié à leur inexpérience, et ils apaisent les angoisses de la soif en buvant avec délices la fade abondance qui remplit leur bouteillette.

D'aucuns, graves, s'arrêtent soudain pour faire *mousser* un bâton de réglisse, qui a l'air d'un morceau de corde de pendu, dans l'onde bienfaisante qu'un flacon, bouché d'un tampon de papier mâché, contient dans ses modestes flancs.

D'autres, munis d'un *tire-pavés* en cuir, essayent – vains efforts ! – d'arracher de leur alvéole de sable les cubes de grès dont, la veille pourtant, ils admiraient la pose avec les transports de l'allégresse la plus pure !

La plupart sont ravis d'être libres, et l'École terrible, d'ailleurs, est encore éloignée. Mais, que j'en ai rencontré de ces pauvres gamins, pleurant à larmes énormes, qu'aucune parole, fût-elle accompagnée d'un sou, même neuf, ne peut consoler.

Ils se tordent comme de misérables vers, en proie aux affres de l'A B C ; une petite sœur les conduit par la main et tâche, par de nombreux baisers, d'apaiser leur douleur. Mais, les baisers sont reçus avec colère. Les malheureux petits, tondus comme des forçats, secouent, pleins de rage, leur étrange casquette, un melon noir à oreillettes, et frappent le sol d'un -pied furieux.

Et c'est dans le plus complet désespoir, et la face injectée d'un sang bleu, tout particulier à leur âge, que ces infortunés réfractaires viennent s'asseoir dans le giron vénérable de l'Université. – *Alma mater* !

D'autres spectacles, d'un ordre plus élevé, ont lieu également dans les rues de la Banlieue. D'abord les chats y vivent comme des personnes naturelles, ce que je vous défie de montrer à Paris. La queue au vent, à pas délicats et mesurés, ils traversent les ruisseaux, sans souiller le velours immaculé de leurs pattes nerveuses, ouvrant à peine au guet *la tête de vis* brillante qui leur sert d'œil, pendant le jour.

Dans les rues méprisées du *high life* de la zone suburbaine, nous avons de la neige, en hiver ; une chose blanche et charmante que l'on ne connaît que par ouï dire dans le centre de la Ville. En été, un froufrou d'abeilles

diligentes se fait entendre dans l'atmosphère ensoleillée. Et le matin, les bourdons qui flânent, entrent soudain dans votre chambre, par la fenêtre, et en sortent précipitamment comme avec confusion, proférant un violent murmure qui signifie : « *Ah ! mille pardons, mon cher monsieur !* »

Je ne veux pas insister. Mais j'ai, croyez-moi, cent choses à vous dire sur les rues de la Banlieue. A un autre jour. En attendant, agréez, lecteurs... l'assurance de ma considération très distinguée.

MONSIEUR LIONCEAU

Bien qu'il porte un nom à faire trembler sur leurs pattes élégantes les gazelles et les antilopes, M. Lionceau n'a rien et n'a jamais rien eu d'effrayant dans toute sa grosse personne.

M. Lionceau est un volumineux brave homme de la vieille roche lutécienne qui, depuis l'instant où je l'ai vu pour la première fois, c'est-à-dire le matin du 24 février 1848, jusqu'à ce jour, s'est toujours manifesté, et se manifestera longtemps encore, aux yeux du public, sous l'enveloppe suivante : – Pantalon à pied gris de fer, honorablement étoffé vers la région abdominale, et ayant pour base une paire de pantoufles fleuries ; veston, ou plutôt gilet à manches de dimensions vastes, pourvu d'un nombre considérable de poches, pochettes et goussets, le tout taillé dans un lainex tissu écossais à carreaux de couleurs vives.

Un épais foulard bleu s'enroule autour de son cou : on dirait un des serpents de Laocoon qui, ayant achevé son œuvre fatale sur la personne de ce grand prêtre, s'est donné la tâche d'étouffer un jour M. Lionceau ; et, de fait, tout porte à croire qu'il atteindra son but, hélas ! car la face de M. Lionceau est d'un rouge violacé qui prouve que le serpent bleu a déjà obtenu un commencement de résultat assez satisfaisant... pour lui.

Signes particuliers à ajouter à cette description sommaire : Hiver comme été, M. Lionceau marche dans cette vallée de larmes que nous appelons la

vie, la tête absolument dépouillée de toute espèce de coiffure. La nature lui a du reste fait cadeau d'une tignasse qui remplace fort bien les chapeaux, casquettes ou les bérêts. En outre, le bras gauche de M. Lionceau supporte constamment une serviette blanche. Quand le soleil ou le froid est par trop vif, M. Lionceau jette négligemment cette serviette sur son crâne, et ainsi casqué il se joue des éléments.

Un trait achèvera ce croquis. Aux doigts de la main droite de M. Lionceau, une chose comestible quelconque est suspendue en toute saison.

Car, et j'aurais dû le proclamer dès le début de ce portrait, M. Lionceau est un restaurateur, un simple et fort modeste restaurateur qu'on peut voir, tous les jours, dès dix heures du matin, dans la grande rue de Belleville, en train de couvrir d'une nappe d'une blancheur éclatante les deux tables que l'administration lui permet d'installer sur le trottoir, le long de son établissement, au sein d'un bosquet factice.

Ce fut le matin du 24 février, je l'ai dit plus haut, que l'heur de voir M. Lionceau me fut enfin accordé. Il faisait très froid. J'allais à l'école. Tout à coup un groupe d'individus qui portaient à la fois des fusils et des sabres, comme une troupe de Robinsons allant à la découverte (du moins ça me fit cet effet-là), se présenta à mes yeux. Au milieu d'eux marchait un gros homme, en veston à carreaux écossais, tête nue, une serviette sous le bras, et tenant des harengs à la main. Cet homme avait la face rouge mais bénigne. Il riait. C'était M. Lionceau. Il allait prendre les Tuileries, avec ses harengs, et nu-tête. Quand il passa près de moi, qui ouvrais une bouche insondable, il me dit : – « C'est la République. Retourne chez toi. On ne va pas à l'école aujourd'hui. » – Tiens ! Pourquoi ça ? dis-je.

Et loin de retourner dans mes foyers, je me ruai dans la direction de l'école, semant sur mon passage les tartines de pain que contenait mon panier. En même temps, je poussais des cris séditieux.

L'école, quand j'y arrivai, était en révolution. Le maître était allé de son côté prendre les Tuileries ; il n'avait emporté qu'une règle ! Profitant de l'absence de ce tyran, et voulant célébrer dignement la chute de Louis-Philippe, je proposai de reprendre de vive force tout ce qu'on nous avait confisqué : livres, billes, balles élastiques, canons, etc., etc.

Mes condisciples adoptèrent chaleureusement ce parti, et nous reprîmes possession de nos biens en moins de cinq minutes. La dame du maître s'enfuit, épouvantée, un enfant sur chacun de ses bras.

Telles furent les suites de ma première rencontre avec M. Lionceau.

Trois ans plus tard, le jour de ma première communion, au moment où, fier du brassard à franges d'or qui décorait ma veste de velours, et sentant la pommade au jasmin à faire peur, je traversais, en revenant de l'autel, les rangs des détestables petites filles age-ijouillées dans le chœur, j'aperçus encadrés dans la grande baie lumineuse de la porte de l'église, et penchés vers l'intérieur du saint lieu, le veston à carreaux écossais de M. Lionceau et la tête ronde et massive de ce brave homme, émergeant des replis tortueux de son foulard bleuâtre. Malgré la solennité de la circonstance, je ne pus m'empêcher de le regarder fixement, lui, entre cinquante personnes, et je faillis éclater de rire en voyant qu'il tenait un lapin par les oreilles. Le suisse s'efforçait de mettre à la porte ce fidèle inconvenant.

Plus tard encore, à l'époque des premiers trains de plaisir pour le Havre, mon père me conduisit dans ce port de mer. Ce voyage de plaisir, qui se termina par une fluxion de poitrine d'ailleurs, fut signalé pour moi par l'incident suivant : En arrivant sur la jetée, bleu de froid et tombant de sommeil, je vis un individu en grande conversation avec différents loups de mer à jambe de bois. Cet individu était là en voisin, nu-tête, une serviette sur le bras, en veston à carreaux poly-couleurs. Il faisait tâter aux loups de mer une paire de soles qu'il portait à la main. C'était encore M. Lionceau, venu en train de plaisir, comme tout le monde, sans façon, comme il aurait été à la halle.

Cette rencontre inattendue me sembla presque fantastique alors.

Puis le temps s'écoula. De petit garçon maigre, je devins un jeune homme maigre. Ma barbe crut. La muse enfin m'empoigna. Je mangeai beaucoup de vache enragée sous les apparences de petits pâtés rassis à 40 centimes. Bref, comme dit le poète, je tétai les mamelles d'airain de la réalité. Ce régime ne me fit pas engraisser.

Les années suivirent les années d'une façon monotone. Quelques dames charitables émaillèrent cependant ma vie. Mais passons.

Enfin arriva le 4 septembre 1870. Ce fut sur la place de la Concorde, un jour de Sainte-Rosalie, que je retrouvai de nouveau M. Lionceau. Je l'avais perdu de vue depuis pas mal de temps. Mais je le reconnus sans peine. Son costume n'avait pas subi le plus petit changement. Le pantalon à pied, les pantoufles fleuries, le veston écossais, le foulard, tout y était. M. Lionceau était descendu de son faubourg avec tout le monde, et comme d'habitude en voisin. Ses cheveux avaient blanchi, voilà tout. Mais il avait toujours sa serviette sur le bras, et de la main droite il balançait une boîte en fer-blanc pleine d'un lait pur.

M. Lionceau, du pied de l'obélisque, demandait la déchéance de Napoléon III.

J'ai revu depuis M. Lionceau, avec son costume, qui n'avait subi aucun changement notable.

En mai 1871, sa tenue remarquable faillit, le lendemain de l'entrée des troupes, le faire par trop remarquer. Il n'y eut entre Lionceau, son veston, son foulard, ses pantoufles et le mur criblé de balles d'un boulevard extérieur que l'épaisseur d'un cheveu.

Pas un cheveu de M. Lionceau ! Ils étaient, las ! tous tombés pendant le siège, une époque, du reste, où ce vieux parisien flâneur et curieux fut un des plus admirables sédentaires d'un secteur, je ne sais plus lequel.

Tant que l'Assemblée fut à Versailles, on put apercevoir, à de certains jours ardents et mouvementés, M. Lionceau dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare. Il attendait, en veston, nu-tête, une serviette sous le bras, un poulet à la main, le retour des députés de l'extrême gauche et les acclamait d'une voix cassée.

Je parie que, si jamais je vais dans l'Inde, la première personne que je rencontrerai sur les bords du Gange, entre un brahmane et un paria, ce sera M. Lionceau, en veston, tête nue, un poisson sacré à la main, et rouge comme une tomate dans son foulard bleu.

L'ESPION PRUSSIEN

I

Un jeudi de juillet 1870, tout Tristeville, grand port de guerre solennel et mélancolique, situé sur la côte normande, était rempli d'un patriotique émoi.

Il y avait de quatre à six personnes dans chacune de ses rues !

La moitié des habitants de Tristeville, mariés ou veufs avec enfants, s'était massée sur les jetées, et regardait dans la rade un trois-mâts prussien, capturé le matin même par un gracieux aviso.

L'autre moitié des habitants de Tristeville, groupés sur la place de la mairie, acclamait les bandes de *moblots* campagnards qui arrivaient en chantant au rendez-vous donné par le pays menacé à ses enfants les plus obscurs.

Sur la place de la mairie et devant la rade, les commentaires les plus belliqueux circulaient de bouche en bouche, passant des moustaches viriles

aux poils follets du coin des lèvres des dames.

Et tous les cœurs battaient à l'unisson.

Et une joie douce éclatait dans tous les yeux, car on sentait bien, en constatant l'élan général, que la patrie ne pouvait plus être en danger.

Hélas ! hélas !

II

Pendant que l'enthousiasme le plus pur réchauffait en les ennoblissant les âmes, ordinairement froides, des habitants de Tristeville, un individu, couvert d'une redingote, simple mais chaude, parure de l'homme pacifique, pénétrait dans le port militaire.

Il était suivi d'un matelot, bronzé et doué d'une rude franchise, comme disent les romans.

Arrivés derrière une pile de bois de construction, l'homme à la redingote tendit à l'homme de mer une liasse de papiers, et, lui montrant du doigt la ville, fit un geste qui signifiait à peu près :

– Allons, file ton nœud !

L'homme de mer, son béret à la main gauche, s'inclina, prit de la main droite les papiers qu'il inséra délicatement entre sa vareuse et son cœur, et rebroussa bientôt chemin, ayant dans son allure comme un souvenir de roulis, si ce n'est un reflet de tangage.

Le marin congédié, l'homme à la redingote, dont le chef était orné d'une casquette à galon d'or, brodée d'une ancre qui, pour les dames de Tristeville, fut toujours – une *ancree sympathique*, – se mit à flâner, çà et là, dans le port, allant d'un canon à un autre, et de temps à autre prenant des notes au crayon sur un carnet mystérieux.

Il était environ deux heures de l'après-midi.

Le vent était N.-N.-E.

Quelques stratus blancs rayaient l'azur magnifique du ciel.

En ce moment, trois têtes austères, aux yeux inquiets, s'élevèrent lentement au-dessus d'une rangée de gabions inachevés, à trois cents pas en avant de l'homme à la redingote.

Deux de ces têtes étaient surmontées d'un képi d'ordonnance, qui rappelait singulièrement celui des gendarmes départementaux.

La troisième n'avait pour tout ornement qu'un panama légèrement avarié par les intempéries de l'air.

Les trois têtes, simultanément, clignèrent de l'œil, en se tournant les unes vers les autres, et s'agitèrent comme de gros pavots mûrs au souffle de la brise.

Ce commun accord de mouvements identiques voulait dire bien certainement :

– Attention ! nous le tenons !

III

Maintenant, retournons de quelques secondes en arrière, et pénétrons rue *Corne de-Cerf* (*je n'invente rien*), dans une coquette maison habitée par un marchand de sel, – ou de quelque autre denrée indispensable de ce genre.

Qu'y trouvons-nous tout d'abord ?

Nous y trouvons tout d'abord, au rez-de-chaussée, une servante qui s'apprête à prendre sa volée, avec permission de sa maîtresse.

La servante est autorisée à aller serrer dans ses bras le sieur Renardet (Jean), son cousin, qui part aujourd'hui même pour Saint-Lô.

La servante passe ses hardes avec célérité, et se donne du cœur avec un cordial généreux, tiré de l'armoire d'autrui, je l'avoue.

Mais l'égoïsme serait navrant, quand la patrie est en danger, et le tien et le mien doivent être confondus.

C'est ce que croit du fond de son âme la cousine du sieur Renardet (Jean).

Pendant que l'humble fille des champs se gargarise et s'attife de son mieux, au premier étage de la maison sise rue Corne-de-Cerf, une dame, fort agréable encore, mais déjà volumineuse, promène délicatement une houppette à poudre de riz sur ses bras musculeux, mais ronds à souhait.

Une teinte rosée habite ses joues potelées, et ses yeux humides et brillants égrènent un chapelet d'éclairs vifs et tendres.

Sa bouche, aux lèvres un peu fortes, mais qui ne sont pas du tout à dédaigner, semblent un pensionnat de jeunes sourires.

Je n'achèverai pas cette description, commencée à la manière de Salomon, l'auteur du *Cantique des cantiques*.

Je sais que l'écrivain profane ne doit pas aller aussi loin aujourd'hui que l'écrivain sacré autrefois.

Je m'arrête donc en disant que l'ensemble de la personne de madame Mathilde P... vaut la peine d'être décrit, après examen, examen qui n'a rien de mortifiant pour les deux parties.

Mais, tais-toi, langue imprudente !

Tais-toi, et raconte plutôt à ces dames et à ces messieurs pourquoi la belle et désirable Mathilde P... regarde si souvent le cadran de sa pendule Louis... Philippe.

Une atroce pendule, en or moulu, je pense, qui représente une dame à long corsage, avec des manches à gigot et un chignon pointu, laquelle dame, pensive, et tortillant d'un doigt d'or bruni ses immenses *tire-bouchons* rigides, lit un roman – en bronze – sur le sommet d'un rocher.

Mathilde P..., dont la poitrine splendide se soulève et s'abaisse avec un mouvement maritime qui est bien à sa place, du reste, à Tristeville, interroge très souvent sa pendule en or moulu, parce qu'elle voit la grande aiguille indiquer froidement qu'il est bientôt deux heures et demie.

Mathilde P... regarde sa pendule, et murmure :

– Serait-il en retard !... au premier rendez-vous ! oh ! ce serait bien mal !... après tant de sacrifices !...

IV

Un bruit encore vague circule tout à coup dans les rues cruellement droites de Tristeville.

Les passants s'arrêtent sur les trottoirs ; ils s'interrogent à voix basse. Le boucher rit d'un air terrible, et aiguise ses coutelas. Le marchand de draperies et nouveautés n'en peut croire ses oreilles. Il fait part de la nouvelle mystérieuse à son voisin l'horloger.

Au seuil d'une boutique qui porte pour enseigne ce simple mot : – LARDERIE, – un groupe de commerçants discute avec ardeur.

Qu'est-ce ?

.....Où courent ces *bourgeois*
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
Sans doute, l'honneur les enflamme !
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais !

(Casimir DELAVIGNE.)

Non, ces bourgeois viennent d'être informés qu'un espion prussien a été pris dans le port militaire, et ils s'élancent à sa rencontre, afin de contempler ses traits hideux.

– Un Prussien ! Mort aux espions ! s'écrie le lardier, qui brandit son tranche-jambon.

– Oui, un Prussien, un grand, vieux, déguisé en prêtre.

– Pardon, c'est un petit, blond, imberbe ; il était habillé comme un facteur du chemin de fer.

– Mais je l'ai vu ; il porte toute sa barbe.

– Va-t-on le fusiller ?

– Non. On l'interroge ! On sait tout !

– Il venait miner l'arsenal.

– Voler nos secrets ! Détruire nos engins ! Le misérable !

– Faites excuse. On l’a happé au collet au moment où il venait de corrompre un de nos braves marins... dont on a perdu la trace.

– Oh ! il n’a pas pu le corrompre. le matelot a refusé avec indignation l’or impur de Berlin.

Cependant, attentif aux moindres discours, le rédacteur en chef de l’*Estacade de la Manche* prend des notes, cherche des adjectifs, invente des verbes qui ont de l’influence, et recueille, chemin faisant, les éléments d’un article à sensation qui aura pour titre : – *Encore un* ESPION PRUSSIEN, et qui commencera par ces mots :

« *Jusques à quand nos autorités laisseront-elles..., »* etc.

Dans les cafés civils et militaires règne une animation sans pareille. On a lu tous les journaux, toutes les dépêches. La nouvelle de l’arrestation d’un espion vient heureusement réveiller les conversations qui s’éteignent.

Au café de la Marine, à l’hôtel del’Amirauté, on ne parle que de l’espion prussien.

Là, on sait déjà la vérité.

Il paraît que l’espion était déguisé. Il avait osé couvrir son crâne maudit de la casquette vénérable et coquette qui fait d’un officier de marine l’idéal rêvé des jeunes filles, et le héros des romances qui ont pour titre :

– IL REVIENDRA !... ou : VA LUI DIRE, HIRONDELLE !

Il a osé dire, l’infâme ! qu’il était médecin-major du LA-Ï-TOU (*rade de Tristeville, Manche, faire suivre*).

Faire suivre est de la dernière impudence !

V

Sur ces entrefaites (comme disait Guilbert de Pixé-ricourt, après Ducray-Duménil), un homme qui arpente à pas joyeux le port militaire, se frotte les mains, et rit d’un air sombre.

Il rit d'un air sombre, il se frotte les mains, et il arpente d'un pas joyeux le port militaire, en sortant d'un poste voisin.

Dans ce *violon* on vient d'enfermer, malgré ses protestations, mensongères évidemment, un individu vêtu d'une redingote, coiffé d'une casquette d'officier de marine, et qui se dit le docteur Auguste Trépanard, médecin-major du LA-Ï-TOU.

L'homme qui rit – d'un air sombre en se frottant les mains est M.P..., marchand de sel..., ou de quelque autre denrée de même espèce, rue tcorne-de-Cerf.

C'est l'homme au chapeau de paille avariée qui, tout à l'heure, en compagnie de deux gendarmes, disait négligemment :

– Dites donc ? est-ce qu'il ne vous semble pas que ce monsieur à redingote, là-bas, qui se promène et prend des notes, a l'air d'un espion ?

L'homme qui rit – d'un air sombre, sait très bien que le monsieur à la redingote, qui prend des notes, n'est point un Prussien. Il sait également qu'il s'appelle A. Trépanard, et que c'est un des braves médecins de la flotte française.

Mais l'homme qui rit – d'un air sombre, sait aussi – depuis le matin – que le docteur A. Trépanard, gaillard qui n'a pas froid aux yeux, ni aux mains, ni ailleurs du reste, doit tenter d'envahir son foyer, sis rue Corne-de-Cerf, et cela dans la journée même.

Il le sait ! Horreur !

C'est pourquoi, d'un pas joyeux, en se frottant les mains, il s'éloigne du poste où gît, plein de colère, le docteur Trépanard, après l'avoir patriotiquement dénoncé aux gendarmes et aux douaniers comme « quelqu'un de très dangereux sans doute. »

VI

Remontons maintenant au premier étage de la coquette petite maison dont s'honore la rue Corne-de-Cerf.

Madame Mathilde P..., l'œil rivé au cadran de sa pendule – artistique – ainsi que l'appellent les habitués de la maison, se demande avec anxiété pourquoi « *il ne vient pas.* »

Son cœur l'a quittée. Il habite à présent les rouages de l'horloge, et la supplie de ne pas aller si vite.

Par contre, le balancier de la pendule semble s'être installé dans la poitrine de madame P... où il se démène avec fureur.

Trois heures sonnent !

– Trois heures ! s'écrie Mathilde. Que peut-il faire ? mon Dieu !... Mais non, reprend l'épouse qui rougit, c'est la Providence qui l'éloigné de moi. Elle connaît ma faiblesse..., elle ne veut pas qu'un combat soit livré à ma pudeur..., elle ne le veut pas... et... Mais qu'entends-je ?... Une clef dans la serrure de la porte de la rue... Un pas dans l'escalier... C'est...

– C'est moi, ma bonne Tili.... dit M.P... d'un air aimable.

– Oh !... c'est vous... vous avez déjà terminé vos livraisons... au port ?...

– Oui... oui... En fait de livraison... reprend M.P..., qui saisit l'occasion d'un jeu de mots avec une joie de Caraïbe, en fait de livraison, ma chère... j'ai livré à l'autorité un espion... J'espère que c'est un Prussien...

– Un espion !...

– Du moins j'aime à me bercer de cet espoir, car je pense qu'on va le fusiller.

– Pauvre diable !

– Il ne s'agit pas de diable, ni de pitié... Ce misérable avait pris le nom d'un honorable docteur.

– Un docteur ?...

– Oui, il prétend s'appeler Auguste Trépanard, et être médecin-major.

– Ah ! mon Dieu ! fait madame P..., pâle comme le sel que vend son époux.

– Le connaîtriez-vous, ma bonne ? demande avec un cruel intérêt le mari, comblé de joie à l'intérieur.

– Moi ! point du tout... Seulement, je pensais qu’une effroyable méprise pouvait avoir lieu... Si l’on allait fusiller ce monsieur... par erreur... Oh ! c’est affreux... je tremble...

– Vous êtes trop impressionnable, Tilde... Que vous importe ?... J’espère que s’il en réchappe, ce dont je doute, car on va vite en ce temps de guerre, ce sera une bonne leçon pour lui et pour d’autres...

– Pour d’autres ?...

– Oui, je parle de ses collègues. qui sont si imprudents !... Une imprudence coûte cher aujourd’hui..,

– Vous dites cela avec un sang-froid !

– Eh ! madame, je n’ai pas le sang à la même température que le vôtre.

– Hélas ! je le sais bien... monsieur, murmura d’un air fin la pauvre Mathilde.

A ce mot, qui est la riposte innocente d’une victime à son bourreau triomphant, M.P. baisse la tête et passe dans son cabinet de travail.

LES PIEDS JAUNES

SOUVENIRS DU CAP DE LA HOGUE, PRIS EN AOÛT 1870, AVANT
DE RENTRER A PARIS

C'est la *relevée*. On a mangé la bouillie de sarrasin. On a fait la méridienne. On revient, par les caches verdoyantes, à la pièce d'orge ou de froment, d'avoine ou de seigle, qu'on est en train de scier.

La faucille luisante sur le bras, les gens du hameau, père, mère, fille, fils, valet, tous enfin, jusqu'au *bonhomme*, retournent au dur travail après un court repos.

Le temps est superbe. A l'horizon, dans le V que forment deux pans de falaises, resplendit, sur la mer, en nappe éblouissante, ce reflet du soleil d'août qui décline déjà dans le ciel.

Les criquets sonnent aigrement de leur' petite trompette, dans les sillons et sous les fougères.

L'air est rempli de la vague odeur de miel dés sarrasins en fleur.

C'est la Relevée, brûlante, sans brise, pendant les rudes heures de laquelle le paysan va réellement gagner son pain à la sueur de son corps maigre et noirci.

Mélie, la fille à la Hochette, brave et haute fille, solide sur ses jambes, et travailleuse comme pas une, se dirige lentement vers les champs paternels.

Dans le hameau, on dit que Mélie est un tant soit peu *piaffeuse*. Mais, nenni, ce n'est point une coquette. Seulement elle est glorieuse, voyez-vous, et le dimanche elle met une belle crinoline, oui.

Et puis faut-il en vouloir à une jeunesse parce que, pour aller traire (ce qui est l'heure du Bois au village), elle s'attife et se met de la pommade ?

– Brin, brin ! ainsi que dit la *bonne femme* sa grand'mère ; brin, brin, faut-il pas aller traire les *vaques en cotillon loqueté*, comme ceux qui demandent leur pain ? nenni, ma fille.

Mélie est une belle créature qui a du pain à manger, et qui se *remare* comme une dame.

Elle devait, après la *mia* (la mi-août), se marier avec Jean Pezet.

Mais la guerre malheureuse est venue. On a rappelé Jean. C'est demain qu'il part pour Saint-Lô, le dépôt de son régiment. De là, il s'en ira *cribler* les Prussiens sur Le Rhin.

Hélas ! mon Dieu, hélas ! c'est le troisième du hameau ! disent les bonnes gens.

C'est donc la dernière relevée que fait Jean, aujourd'hui, et le cœur lui a manqué ce matin devant le *caudron* à bouillie. Il n'a pu prendre *sa vie*.

Le gloussement familial des oies dans la cour a failli le faire pleurer. Ce que c'est !...

Aussi, de côté et d'autre, c'est bien tristement que Jean et Mélie vont scier, avec leurs gens.

– Tenez, les voilà qui se rencontrent tous deux à la Croix-Bel-Air, dans la *Cache des Clos-Ertot*.

Et ils devisent, en marchant :

– Eh biè, Jean ?

– Eh biè, Mélie ?

– Ch'est-il demain que tu vas *trachir* les ordres, à Saint-Lô ?

– Hélas ! ma fille, oui... hélas !

– *Allons, t'erjue* pas comme cha. Tu reviendras *drochi*, mon cœur.

– C' qui m'erjue, c'est point d'aller à la guerre, c'est d't'laisser là, ma fille, maintenant.

– Tu reviendras, que j' te dis ; il faut que tu partes. Faut faire ton devoir, comme tous les garçons d'abord...

– Et si que j’ suis criblé ?...

– Tu n’ seras point criblé ; il y a un Dieu, et on ne trahira plus. *il n’y a pas de soin (de danger)*.

– Et si ça dure des années de treize mois !

– Eh bié, j’aurai les *pieds jaunes* ; mais je n’en serai point erjuée (*ennuyée*) pour cela.

– Oui, tu auras les pieds jaunes, et les fillettes riront de toi.

– Elles n’auront point tant de *jeu* que ça, monsieur. Une fille qui fait ses *pieds jaunes*, quand son futur sert le pays, comme l’a dit le curé, ne prête point à rire, vois-tu, mon Jean.

– Eh biè, puisque tu m’assures que tu m’attendras, même jusqu’à avoir les *pieds jaunes*, eh bien, je pars content.

– Oui, car je ne me sentirais plus rien pour toi, si tu ne faisais pas ton devoir. Et puisque les Prussiens ont criblé nos gens, il faut songer à défendre son pays *premier que d’être heureux*. Le bonhomme m’a *prêchi ça, hier au sé*. Et je ne lui donne point de blâme.

– Et moi aussi. C’est de voir tout cha, vois-tu, ces froments, ces caches, ces bétons, tout le hameau qui me fait mal ; mais une fois parti, je ne penserai plus qu’à toi, Mélie et à défendre cette France...

– Jean, je t’aime *d’excès* quand tu *prêches* comme cha... C’est d’un bon garçon. allons, quitte-moi, je vais faucher. A ce soir.

– A ce soir, ma fille ! nous deviserons plus longtemps.

Et Jean embrasse Mélie, et Mélie embrasse Jean, à l’abri d’une touffe d’ajoncs fleuris.

Et tous deux s’en vont au labeur, le cœur plus léger.

Et pourtant, pour Mélie, c’est dur de penser qu’elle pourra avoir les *pieds jaunes*, tandis que, peut-être, son Jean languira prisonnier en Allemagne, ou dans un hôpital.

Mais la pensée du devoir accompli, c’est bon, « *c’est d’excès bon, d’excès !* » comme dit Mélie, sans penser qu’elle a fait noblement le sien, en encourageant son fiancé à la quitter pour défendre la patrie en danger.

Cent mille autres paysannes, aussi obscures que Mélie, remplissent en ce moment la même tâche suprême, avec la même simplicité courageuse.

Hélas ! et elles acceptent bravement d'avoir les pieds *jaunes* – ce qui est humiliant au hameau comme à la ville, où cela s'appelle *coiffer Sainte Catherine*, – pourvu que leur mari futur aille cribler ces Prussiens de malheur, qui mettent tout à feu et à sang.

Espérons que la pauvre Mélie, qui a vingt-quatre ans passés, ne verra point ses pieds blancs de jeune fille jaunir avec l'âge, avant que la paix ne soit signée, et une paix glorieusement achetée.

Espérons que son Jean lui reviendra bientôt.

Et, Vive la France !

.....

1881.

Hélas ! Jean n'est pas revenu. Mais vive la France plus que jamais !

TROP DE POIL ! TROP DE POIL !

Nous nous promenions avant-hier sur le boulevard, en fumant, Bitron, Trigoce et moi.

Il était tard. Les théâtres se vidaient. Il faisait un froid de chien.

Bitron, mon ami, est un modeste employé du ministère des travaux publics.

Trigoce, l'ami de Bitron, est un poète lyrique. Je devrais plutôt dire qu'il était un poète lyrique ; car Trigoce, l'ami de Bitron et le mien, s'est récemment retiré de la poésie, – après fortune faite !

Ce que je vous dis la peut sembler une étonnante insanité ; c'est la vérité nue cependant.

Comme nous causions de femmes et d'autres, Trigoce, l'ami de Bitron, nous désigna du doigt, ce qui est d'un homme mal élevé (mais après fortune faite !), un monsieur qui marchait devant nous, couvert d'un paletot de fourrure d'une richesse fabuleuse, et il nous dit, avec l'aplomb d'un homme qui a de ça chez un notaire, et qui connaît ce notaire :

– Messieurs, avant la nouvelle lune prochaine, votre ami se sera offert une enveloppe du genre de celle-ci. Mes moyens me le permettent, et c'est mon rêve !

En écoutant ces simples paroles, Bitron, l'ami de Trigoce et le mien, pâlit d'une façon visible et chancela.

Craignant d'avoir à rédiger sous peu un article nécrologique sur mon ami Bitron, décédé en plein boulevard, je me hâtai de lui prodiguer des soins. Trigoce se joignit à moi. Nos affectueuses attentions furent couronnées de succès. Bitron, l'ami de Trigoce et le mien, reprit ses sens.

– Mais qu'avez-vous donc éprouvé ? dîmes-nous.

– Un horrible souvenir vient de me traverser l'esprit, répondit Bitron. L'habit poilu de ce monsieur, que convoite Trigoce, m'a rappelé mon propre paletot de fourrure et les aventures qui me sont arrivées dans ce vêtement.

– Bah ! contez-nous donc ça.

– Volontiers. Mais, au nom du ciel ! poursuivit Bitron, que Trigoce me jure de n'en point acheter un pareil.

Trigoce jura. Ses moyens le lui permettaient.

– Voici l'histoire, reprit Bitron. On pourrait l'intituler : *Trop de poil ! trop de poil !*

– Nous vous écoutons, fit Trigoce, l'ami de Bitron et le mien.

Trigoce nous fit le récit suivant alors :

– Un parrain que j'ai, – il vit encore, le monstre ! – me fit cadeau, il y a trois ans, d'un paletot doublé de fourrure, merveilleux ; un habit de boyard, comme on en voit peu. On parlait russe rien qu'en le regardant. Un poil ! Ah ! mes amis, il aurait rendu jaloux l'homme-chien. Quel paletot ! Et chaud ! c'est à ne pas croire. Un vrai calorifère. A ce point que la première fois que je le mis pour aller à mon bureau, ayant oublié par mégarde, dans les poches, des œufs frais que je destinais à mon déjeuner, j'y retrouvai, d'un côté des œufs durs qui n'attendaient que la laitue, et de l'autre trois poussins éclos nouvellement.

– Hum !

– C'est comme ça. Vous avez beau secouer la tête, c'est comme ça ; et même, si je n'avais pas retiré les petits poulets de ma poche, une heure plus tard, ils se seraient évidemment transformés en volailles rôties, avec des truffes dans le ventre.

– C'est raide. Mais continuez, Bitron.

– La seconde fois que je mis le paletot de mon parrain, la chaleur qu'il dégageait fut si violente, que j'attrapai une fluxion de poitrine pour l'avoir

quitté imprudemment. Je fus six mois au lit, et ça me coûta 150 francs de frais de médecin.

– Bigre !

– La troisième fois, je n’invente rien, la troisième fois que j’endossai mon boyard, je fus insulté, place des Invalides, par l’un des vieux militaires dont l’Etat soigne les rhumatismes contractés en Russie. Ce débris de la grande armée m’appela Rostopchine, et cria à tout le monde que j’avais mis le feu au Kremlin. Un cercle se forma. Un sergent de ville survint. Je fus emmené au poste et j’y passai la nuit. Mon chef de bureau vint m’y réclamer, mais il biffa mon nom sur la liste des gratifications. Ça me coûta encore 150 francs.

– Oh ! oh ! trop de poil, en effet, trop de poil !

– Chaque fois que je mis ce misérable costume de Samoïède à son aise, beaucoup trop luxueux pour un employé de mon genre, – sacré parrain ! – toutes les fois, dis-je, je payai mes repas, mes rafraîchissements, et même pourquoi le céler, mes divertissements anacréontiques, trois fois ce qu’ils sont payés par les êtres qui n’ont pas de paletot de fourrure. Chacun ou chacune se disait : « C’est un mangeur de caviar, un buveur de kummel, un amateur de Caucasiennes, faisons-lui payer l’invasion de 1815, et allez donc ! »

– Pauvre Bitron !

– Je fus conspué de toutes les manières. Un jour, c’était un monsieur, dans un jardin public, qui m’offrait un petit pain de seigle, et me disait : – « Ah ! pardon ! je me trompe. Je croyais voir un ours. » Un autre jour, comme je me levais, je vis entrer dans ma petite chambre de jeune fille une escouade de messieurs à gros favoris, qui sentaient le vernis et la peinture. Ils venaient m’offrir, comme à un prince russe, les traîneaux hors d’usage qui encombraient leurs magasins. Trop de poil ! toujours trop de poil ! Un soir, j’attendais l’omnibus, à côté d’une file de voitures de maître. Quelqu’un s’approcha de moi et me glissa ces mots dans l’oreille : – « Dites donc, mon petit larbino, pendant que le patron est en soirée là-haut, voulez-vous gagner une petite course ? Emmenez-moi donc dans votre roulante. »

– Bitron, nous vous plaignons.

– Enfin, messieurs, je fus suivi pendant trois jours par un individu de mauvaise mine, qui s’exprimait difficilement en français. Le soir du quatrième jour, le malheur voulut que je traversasse le Champ de Mars, seul, à dix heures du soir. Mon individu me suivait encore. Il m’aborda, commença par me flanquer un coup de poing, et me cria : – « Vous zêtre Mourawieff, moi, che suis Polonais. Vous avez tué mon patrie ; moi, fais vaire fotre avaire. » Et il me flanqua un second coup de poing, dans le mille, en plein double mille. Je tombai. Il me crut mort, et s’enfuit : la Pologne était vengée. Quand je revins à moi, j’étais chez un pharmacien : On me ramena chez moi en voiture, et je pris le lit. Ça me coûta encore 150 francs, et voilà. O mes amis, ô Trigoce, n’achetez jamais un habit à poil. Trop de poil ! trop de poil !

Ayant achevé son récit, Bitron devint morne. Quand à ce qu’était devenu le paletot fourré de Bitron, nous ne le sûmes jamais !

D'ISPAHAN A BATIGNOLLES

Dans les papiers du *Persan*, mort il a quelques années et que tout Paris a connu, on a trouvé les cent lignes qui suivent.

Elles expliquent une des manies de ce vieillard dont le haut bonnet noir et la longue barbe blanche se voyaient les jours de Terme, à côté des voitures de déménagement, sur les trottoirs encombrés d'ustensiles.

Ces jours-là, l'étranger à la robe flottante apparaissait successivement dans tous les quartiers de Paris.

On le rencontrait, examinant d'un œil attendri les vieux débris de tapisseries épars aux portes des maisons, et qui servent de capitons entre les meubles plus ou moins précieux.

Vous savez, ces petits carrés aux couleurs foncées, tout effilochés qui gisent sur le pavé émaillé de brins de paille ?

Le mystère des stations prolongées, et sans cause apparente, du Persan auprès des chariots de Bailly et C^e, est enfin dévoilé !

Voici le court récit, écrit de sa main tremblante, quelques jours avant sa mort et qu'on a découvert dans son domicile ; nous l'avons fait traduire par un de ses compatriotes, drogman fort distingué.

.....

« Le 8 juillet dernier, dans la grande rue des Batignolles, comme je passais, suivi de gamins infâmes, derrière un fourgon de la maison Bailly,

qu'on était en train de charger, j'entendis, avec un battement de cœur très concevable, un dialogue échangé entre deux fragments de tapis : ils s'exprimaient dans ma langue maternelle. Quelques néologismes récoltés dans leur séjour à Paris juraient, je l'avoue, – dans leur discours, à côté des vocables persans ; j'y prêtai néanmoins une oreille émue.

L'un de ces tapis, véritable haillon de derviche, tout déchiré et crasseux, disait à son compagnon d'infortune :

– En quel état je te retrouve, frère ! Par le ciel, vingt ans de séparation ! D'où viens-tu ?

L'autre répondit :

– Mon histoire n'est pas gaie, je vais te la dire. Mais toi-même, frère, tu n'as guère meilleure mine que moi. Qu'as-tu fait depuis vingt ans ?

– Dis-moi tes aventures, reprit le premier fragment, je parlerai après toi, s'il plaît à Dieu !

– Eh bien, commença l'autre, si tu te souviens, nous vînmes d'Ispahan jadis, ensemble, étroitement unis. Nous ne faisons même à nous deux qu'un superbe tapis de Perse. On nous apportait en présent au roi de France. – Drapés avec respect dans le château du souverain, nous promettions de vivre cent ans, lorsqu'un jour, hélas ! le peuple se rua dans le salon que nous décorions, et nous foula sous ses rudes souliers. En trois jours, notre éclat se perdit. Les gens du palais, plus tard, prétendirent que nous montrions la corde. On nous vendit alors à un tapissier habile et rusé. Il fit deux parts de notre ampleur. De là date notre séparation. On nous mit en vente, bordés de neuf, purifiés, reprisés. Tu partis le premier ! Où ? Je le saurai tout à l'heure. Pour moi, peu d'heures après ton départ, je fus acheté par un maître d'hôtel garni du quartier latin. – Mon reste de splendeur le séduisit. Il m'emporta. Pendant dix ans je fis l'ornement du n° 7, au premier, sur la place de l'Odéon. Quelle existence tourmentée j'eus alors ! Allah ! La cendre des pipes, les bouts de cigares, le punch, etc., etc., me souillèrent sans relâche ; je n'ose te dire tout, frère !

– Les dynasties de garçons qui se succédèrent dans le n° 7, détruisirent mes couleurs sans pitié. On me balayait parfois cependant.

Un vilain matin, vers octobre, avant la rentrée, on me jeta dehors. Un homme qui criait je ne sais quoi, me roula et me mit sur son épaule. Il me

vendit au marché des choses esclaves, au Temple. Là, trois hivers, j'eus à souffrir des tourments inimaginables, la pluie, la neige, le soleil et... les chiens cyniques me-brûlèrent. Enfin quelqu'un, un saltimbanque, eut pitié de moi, et m'arracha à cette gehenne. Mais je tombais de mal en pis. Ce saltimbanque m'étalait, dans la boue, sur les places publiques, et se livrait sur ma laine à des contorsions affreuses. Les sous vert-de-grisés tombaient sur moi à son appel : – *Allons, messieurs, un peu de courage à la poche, encore cinquante centimes et je fais le tour annoncé !* Triste !

Ah ! j'ai été secoué rudement à cette époque. Cela dura longtemps. Aussi ma santé devenait précaire. Ma vie ne tenait plus qu'à un fil. La trame de mes jours était bien usée. Après je ne sais combien de mois de cette existence hideuse, je revins au Temple, dans l'état où tu me vois, une loque ! Un déménageur sans cœur m'a acheté trois sous ce matin. Et voilà.

– Pauvre frère, murmura l'autre, parcelle maculée du glorieux tapis tissé avec amour sous le bon soleil de l'Iran ! Pauvre frère ! – Pour moi, camarade, je tombai entre les mains fort blanches d'une dame qui aimait son prochain plus qu'elle-même. Nous demeurions aux environs d'une église, dans le quartier des Martyrs. Ah ! les Parisiennes ! – Que de genoux altiers se sont posés dans ma laine, humblement, au seul son de la voix exquise de cette dame. Un poète me fit même des vers :

Je t'aime ! oh oui, je t'aime avec rage, tapis
Où les pieds innocents d'un ange sont tapis,
Etc.

C'était bien joli, mais ça ne pouvait pas durer.

Un huissier, armé de toutes pièces, me fit déclouer de mon parquet. Et je revins, où ? chez le même marchand de meubles où nous avons vécu côte à côte. Je respirais déjà, espérant avoir gagné mes Invalides, mais, sort fatal, un maître de pension qui s'établissait eut la cruauté de me trouver passable. Dame, j'étais soigné chez la dame sensible ! On fit de moi six carrés égaux, et j'allai, fort ennuyé, figurer de microscopiques descentes de lit, dans un dortoir. Horreur !

La vengeance fut prompte à venir, quoique boiteuse. Le marchand de soupe fit faillite. On nous vendit à l'encan. Que sont devenus mes cinq compagnons ? je n'en sais rien. Mais moi, hélas ! je devins la proie d'un

commissionnaire qui me cloua sur son crochet. Dur destin ! ah ! j'ai souffert comme toi, autant que toi.

L'enfant de l'Auvergne, enrichi, me céda, en partant pour ses montagnes, à un de ses confrères. Celui-ci me rouva trop vieux, et me jeta à la boue. Oui, à la boue ! Un chiffonnier m'a ramassé. Il m'a examiné avec mépris, et comme, au moment où il me tenait à la main, passait une voiture de déménagement, il m'a offert gravement, pour un *canon*, aux hommes qui la suivaient. Ils ont accepté. C'est ainsi, frère, que je me retrouve à tes côtés, bien diminué malheureusement, après vingt ans d'absence.

.....

Le dialogue de ces deux tapis, nés dans la magnifique contrée où moi-même j'ai vu le jour, me fit à la fois peine et plaisir ; j'écoutais avec ravissement l'accent de mon pays, et le récit des deux infortunés tissus me déchirait le cœur.

Pour quelques sous, j'obtins la permission de. les emporter chez moi. Cette action étonna beaucoup le vulgaire. Pourtant ce n'était pas la première fois que pareille chose m'arrivait. J'ai toujours aimé, le jour où sortent des habitations qui me sont fermées les meubles précieux qu'elles contiennent, me promener autour des voitures de déménagement. Souvent je rencontre là des objets, vases ou meubles, qui me parlent de la Perse.

Et c'est pour moi un vif plaisir de leur demander des nouvelles du pays.

Ne suis-je pas leur frère ! La destinée mystérieuse ne s'est-elle pas jouée de moi ! Ne suis-je pas venu également, sans savoir pourquoi, d'Ispahan à Batignolles, poussé par la fatalité ? »

.....

DEUX GRANDS AMIS

Il y a un an, tous les matins, un spectacle aussi rare qu'excentrique, réjouissait singulièrement quelques flâneurs parisiens, au nombre desquels j'avais l'honneur de me trouver.

Ce spectacle, il était donné à nos yeux de le savourer, sur le trottoir qui longe la grille du Palais-de-Justice.

En quoi consistait-il ? C'est ce que nous allons essayer de faire saisir à l'*humour* de nos lecteurs.

Tous les jours, vers huit heures, deux points noirs se montraient à l'horizon. L'un de ces points noirs se manifestait, au sud, du côté du boulevard Saint-Michel ; l'autre s'apercevait vaguement, au nord, sur le dos d'âne du Pont-au-Change.

Ces deux points noirs s'agitaient dans le lointain avec des gestes d'infusoires examinés au microscope.

Ces points noirs, vivants, étaient tout simplement deux êtres humains que l'éloignement faisait paraître d'une taille au-dessous, oh ! bien au-dessous de la moyenne.

La première fois que nous les observâmes, conduits sur les lieux, par un habitué de la scène qui allait se passer, nous crûmes avec candeur que, la distance diminuant, les deux points noirs prendraient peu à peu des proportions plus raisonnables.

Quelle erreur était la nôtre !

Les deux points noirs se rapprochèrent, oui, mais ils ne grandirent point.

L'explication de ce phénomène, qui de prime abord semble renverser et détruire toutes les lois de la physique, et de l'optique en particulier, est bien simple à donner :

Les deux points noirs aux gestes fébriles, et j'ajoute-rai même, rotatoires, étaient deux nains en marche l'un sur l'autre, avec violence !

Je reprends mon récit. Donc, il y a un an, tous les matins, deux êtres, extrêmement nains, d'une rare *nainerie*, se croisaient devant le Palais-de-Justice.

Un mot de description est ici nécessaire.

La condition sociale de ces deux nains n'était pas du tout la même. L'un était un riche nain, l'autre un nain misérable.

Bien vêtu, propriétaire d'un chapeau énorme, – sa seule joie ! – le riche nain était chef de quelque chose dans un ministère quelconque.

Quant au nain misérable, il abritait son petit corps sous la blouse du simple ouvrier. Et son crâne demeurait, locataire volumineux, dans une casquette de velours, toute pareille à ces coiffures infortunées qu'on trouve sur les berges du canal Saint-Martin.

Le nain misérable et le riche nain se rencontraient depuis bien des années, tous les jours, sur les trottoirs du boulevard Saint-Michel.

Du plus loin qu'ils s'apercevaient, leurs yeux de rat s'allumaient. Les rires moqueurs des passants qui prévoyaient cette rencontre extraordinaire, mettaient leur émotion au comble.

Bravement, sans pâlir, ils s'avançaient, roides comme balles, prêts à tout événement.

Arrivés à dix pas l'un de l'autre, le riche nain, assurant sur sa tête son chapeau énorme, et serrant sur son cœur un jonc terrible, à pomme d'ivoire, contemplait fièrement le nain misérable.

De son côté, le nain misérable, tirant de sa pauvre petite cotte de toile et retroussant les manches de son bourgeron bleu, exigü, clignait de l'œil, mettait sa prodigieuse casquette sur son oreille minuscule, et regardait son adversaire.

Ils se toisaient, je n'ose pas dire de « haut en bas. » Contentons-nous de dire qu'ils se mesuraient de bas en haut.

Mais aucune parole malsonnante, aucun petit gros mot n'étaient échangés, et les deux nains, satisfaits d'avoir montré une fermeté de bronze, au moment de leur conjonction, continuaient leur chemin sans détourner la tête, toujours roides comme balles. Seulement, tous les jours, après avoir doublé ce cap redoutable, le nain misérable se disait avec orgueil :

– « Allons, allons, je suis encore *plus nain* que LUI ! »

Et le nain riche, poursuivant sa carrière, se remettait à marcher à côté de son jonc terrible, d'un air grave. Pourtant, tout rayonnant du bonheur de posséder un chapeau majestueux, une cravate blanche, distinguée, il murmurait avec accablement :

– C'est égal. IL est toujours *plus nain* que moi !

Etrange point d'honneur !!

La rencontre, la joute de regards des deux nains, tel était le tableau gracieux et bizarre qui nous était préparé tous les matins, il y a un an.

Mais tout cesse en ce monde.

Un jour, le riche nain manqua au rendez-vous.

La stupeur du nain misérable fut visible. Il regarda autour de lui, comme un petit chien perdu. Personne ! Il reprit sa route avec une certaine tristesse.

Le lendemain, même aventure. Le nain misérable, agitant ses petits bras avec des airs de kangaroo désespéré, ou comme un Guignol populaire, montra combien l'absence de son compétiteur lui était pénible.

Le troisième jour, au moment où le nain pauvre, pensif, arrivait devant le Palais-de-Justice, il fut accosté par une espèce de géant en grande livrée.

Nous prîmes l'oreille, bien entendu.

– C'est vous que monsieur rencontre tous les matins ? dit le valet.

– Eh bien ? répondit le nain triste.

– Monsieur veut vous voir. Monsieur m'a commandé de venir vous prier de me suivre.

– Quoi qu'il a ?

– Monsieur est malade, très malade. Il n'en reviendra pas. Ainsi...

– C'est bon. Les nains ont la vie dure ! Il en reviendra. Je vous suis.

– Nous allons prendre une voiture, dit le domestique.

– Parbleu ! fit Je nain misérable, rouge de plaisir, et jetant sur les badauds qui l’entouraient un regard d’aigle au berceau.

Ils partirent.

La morale de l’histoire, c’est que le nain agonisant ne pouvait plus se passer de la vue de son rival en *nainerie*. Sans s’être jamais parlé, ces deux petits êtres, isolés et perdus dans un monde de gens méchants et gigantesques, comme des bêtes-à-bon-Dieu à la base des cèdres, s’étaient liés d’âme, tout en grognant du bout des lèvres, et en se menaçant de l’œil.

Et si jamais un combat singulier avait mis leurs personnes en présence, ces deux petits hommes, nous en sommes. certain, qui se seraient d’abord précipités l’un sur l’autre, pour se mordre, auraient fini par s’embrasser en frères.

C’étaient deux grands amis sans le savoir.

La chose fut bien prouvée par la suite. Le riche nain légua sa fortune entière au nain misérable, qui hérita en même temps du valet colossal.

On m’assure que c’est un excellent maître. La prospérité ne l’a pas gâté. Pour rendre hommage à la mémoire de son unique ami et confrère, il porte maintenant le puissant chapeau et le jonc terrible du défunt.

La casquette de velours repose sous un globe. Les visiteurs la prennent pour une taupe anciennement décédée.

C’est au Père-Lachaise, dans un joli petit coin, que dort le riche nain, son bienfaiteur. L’inconsolable héritier lui a fait construire « *quelque chose de bien* ».

Quand on lui demande si c’est un monument, il répond avec dédain :

– Un monument pour un nain ! vous êtes fou ! Non. Je lui ai fait élever une *statuette* !

LES INVENTIONS DE MON NERVEUX AMI LAPONET

Nous sortions d'un Skating-Palace de famille.

Nous venions d'y passer une heure, mon nerveux ami Laponet et moi, lui à patiner éperdument dans l'arène, moi à le regarder avec effroi, des barrières du rivage, et cela aux sons d'une musique que tout le monde s'accordait à déclarer enchantée.

A peine sur le trottoir humide, où les tristes becs de gaz dessinaient des gribouillis de lumière, mon nerveux ami Laponet se mit à aspirer l'air froid de la nuit avec la voracité d'une baleine que le désir d'échapper aux harpons a longtemps tenue sous l'eau.

Puis il s'écria, en gesticulant comme feu le télégraphe de feu M. Chappe :

– Ah ! – Ah ! – Ah ! – Cela va mieux ! – Beaucoup mieux ! – Je me sens tout à fait bien ! – Me voilà complètement remis dans mon assiette ! ah ! ah !

Ces exclamations inattendues me remplirent de surprise.

Et cela non sans raison.

En effet, car je ne pouvais faire à mon nerveux ami Laponet l'injure de douter de la véracité de ses assertions, en effet, mon ami Laponet pouvait bien être remis dans son assiette, comme il disait ; mais cette assiette devait être dans un joli état !

Pendant l'heure que nous avons passée dans le Skating-Palace de famille – ainsi qualifié sans doute parce que ce n'est qu'entre parents qu'on s'y fend le crâne et qu'on s'y contusionne tout le reste du squelette, – mon

nerveux ami Laponet n'avait fait que tomber, avec violence, tantôt pile, tantôt face, puis sur toutes les coutures, et, ma parole d'honneur, son corps ne devait plus être qu'un rendez-vous général de plaies et bosses.

Il devait avoir l'air de sortir d'un accident de chemin de fer.

Aussi étais-je bien en droit, tout en restant muet par politesse, d'éprouver un vif étonnement d'entendre mon ami Laponet, le nerveux Laponet, parler avec reconnaissance des chutes innombrables qu'il avait faites sur la piste de bitu me.

Si je restais muet, l'expression de ma physionomie avait cependant son éloquence, et, en me regardant, Laponet devina ce que je ne lui avouais pas.

– Tu me trouves bizarre ? dit-il.

– Non, répondis-je, pas bizarre, mais, bien coriace.

– Vraiment !

– A ta place, et vu la satisfaction que t'apportent les contusions et les *bleus* dont tu seras tatoué deux ans, je me paierais un plaisir autrement vif et durable. Je me ferais rouer en place publique.

– Cher ami, poursuivit le nerveux Laponet, ne crois pas que je sois revêtu de ce cuir d'hippopotame qui se rit des balles des cipayes, comme dit Th. Gautier, non. Le derme et l'épiderme que j'ai reçus du ciel sont aussi minces et aussi sensibles que toutes les autres enveloppes humaines. Mais, à de certains moments d'exaspération nerveuse, il m'est doux de me faire du mal, un peu, beaucoup, passionnément. Cela calme mes nerfs.

– Eh ! eh ! – Un peu de *brômure de potassium* produirait le même résultat.

– Sans doute. Mais il faut attendre l'effet du breuvage, et pendant qu'on l'attend, on meurt cent fois de rage et de désespoir.

– Une seule fois suffirait pour vous guérir à jamais. Mais passons.

– Donc, me mouvoir, aller, venir, sauter, trépigner. tomber, être à moitié brisé, cela fait glisser peu à peu dans mes nerfs un suave apaisement, continua mon nerveux ami Laponet.

– Il est de fait, ami, que les enfants exécrables, quand ils ont reçu une bonne fessée, bien méritée d'ailleurs, deviennent de délicieux petits êtres.

Mon nerveux ami Laponet, après avoir réfléchi un instant, s'écria :

– C’est fort juste. Les nerfs restent enfants dans l’homme. Ils s’exaspèrent souvent sans grands motifs. Donc, les fouetter les calme. Oh ! si j’étais riche ! je mettrais à exécution un de mes projets favoris. Je ferais construire et j’aménagerais de mes propres mains, avec amour, la *Maison de dépense de forces au bénéfice de la nation, à l’usage des gens du monde*, – que je rêve depuis si longtemps !

– Belle invention !

– Dans ce Paris, surexcité, surmené, trépidant, frémissant, il est des centaines, des milliers d’individus qui, les jours où ils sont déçus, trompés, bernés, ennuyés, agacés, etc., ont une envie irrésistible de casser quelque chose, de battre quelqu’un, d’enfoncer des remparts, de soulever des montagnes, enfin de faire une effroyable dépense de forces musculaires qui les soulagerait rapidement.

– Après ?

– Eh bien ! aux degrés inférieurs de l’escalier social, on a la satisfaction, ces jours-là, pour pallier ses contrariétés, d’échanger des horions, de se *donner des coups de torchon* en pleine rue, de battre sa femme, ou bien, à l’atelier, on masse avec fureur, on enlève la besogne la plus éreintante comme une simple plume, on frappe du marteau, on pioche ; bref, on dépense de la force en toute liberté, abondamment, facilement. Mais l’homme du monde n’a rien de tout cela sous la main. Battre femme, enfant, domestique est assez mal porté. Casser les meubles est de mauvais goût. Restent la chasse et le jardinage. Mais on a peu de jardins à bêcher dans Paris, et la chasse n’a qu’un temps.

Laponet était monté.

– Oui, continua-t-il, je créerais un établissement où l’on pût, à toute heure du jour ou de la nuit, en toute saison, trouver à l’instant de quoi ouvrir la soupape des nerfs. Dans ma maison de force, très capitonnée à l’intérieur, et contre les murs de laquelle on pourrait se précipiter la tête en avant, sans danger de mort immédiate, les clients trouveraient des manivelles à tourner, des pistons à faire mouvoir, des cabestans à virer, des poids à soulever, des seaux de plomb à porter, des tas de pierre à casser. On y pourrait fendre des troncs d’arbre à l’aide d’énormes merlins, en hurlant et en jurant. Partout, les portes seraient difficiles à ouvrir afin de solliciter d’effroyables coups de

talon ou d'épaule de la part du client exaspéré. – Comme, pendant le chemin que mes abonnés auraient à faire de leur domicile à ma *Maison de dépense de forces*, leur irritation pourrait se refroidir, des garçons, soigneusement choisis parmi les plus bourrus, les recevraient à leur entrée et, par des réponses saugrenues et une lenteur d'action habilement calculée, seraient chargés de ramener leur colère au paroxysme.

Pour les coups à flanquer à ces garçons énervants, ce qui constituerait un supplément, on traiterait de gré à gré avec le consommateur. Il leur donnerait des *pour battre* en conséquence.

– L'intérieur de votre maison, mon cher Laponet, présenterait un gracieux spectacle.

– C'est possible. Mais, d'ailleurs, personne ne verrait mes clients. Chacun d'eux serait, enfermé dans une *cellule de travail*, analogue à un cabinet de bains. Et notez, notez surtout, cher ami, que tous ces travaux auraient lieu au bénéfice de la nation. Le bois serait fendu pour les marchands, les pierres cassées pour le service municipal. Les clients qui préféreraient marcher à grands pas, en poussant des cris féroces, marcheraient sur une piste machinée de telle façon que leurs promenades mettraient en mouvement des appareils à broyer les couleurs, à peigner la laine, à carder le coton, à teiller le lin.

– Ce serait merveilleux !

– Et au moins, toutes ces forces considérables que les Parisiens dépensent et dispersent en tous lieux, de temps à autre, en pure perte, seraient emmagasinées chez moi, utilement employées et contribueraient au bien-être général, après avoir produit le bien-être particulier.

Tandis qu'il m'exposait son projet complaisamment, mon nerveux ami Laponet souriait d'aise, tout à fait rasséréné, et arpentait le pavé comme s'il eût été chaussé des bottes de sept lieues de l'ogre.

Je le suivais, soufflant avec force et me demandant si le souffle que je perdais ainsi vainement, n'aurait pas pu être utilisé par lui comme force motrice, en l'appliquant aux moulins à vent.

– Quant aux mélancoliques, quant à ceux dont la rage se dissout en larmes, reprit mon nerveux ami Laponet, j'ai pensé paternellement à leur

être agréable, et à faire servir leurs attaques de nerfs à quelque chose de bon. Honneur aux dames !

Il y aurait dans mon établissement un *pleuroir*. Les murs en seraient garnis de tableaux mortellement tristes, destinés à accroître la sécrétion lacrymale dans de notables proportions. On y verserait donc d'abondantes larmes, et ces larmes, ingénieusement recueillies et conduites avec art sur les aubes de roues motrices, mettraient en branle de fins engrenages qui accompliraient de menus ouvrages d'art : découpage de plaques d'ivoire, polissage d'aiguilles de montre, ou taille de diamants. Rien ainsi ne serait perdu. La douleur aurait enfin un but louable, car jusqu'à présent, remarquez-le, les grandes souffrances morales n'ont rendu service qu'aux blanchisseuses chargées de repasser les mouchoirs inondés de pleurs.

– Votre projet est exquis, mon cher ! Il est subtil et d'une application difficile peut-être, mais il a son charme, et en vous souhaitant de pouvoir le mettre bientôt à exécution, je me permets de vous offrir le bonsoir, car l'heure s'avance...

– Vous me quittez ? – Adieu donc, mon bon. Je ne vous retiens pas. Un dernier motet je vous rends votre liberté : avec ma *Maison de dépense de forces musculaires et nerveuses*, la *Gazette des Tribunaux* aurait infiniment moins de crimes à enregistrer. Le travail excentrique auquel on se livrerait chez moi serait le paratonnerre de l'électricité humaine : il la soutirerait. Plus d'éclat bruyant, plus d'assassinat, mais une fuite agréable et certaine de la colère farouche causée par la haine, par la jalousie, par la conversation d'un bavard, par l'amour trahi...

– Non ! Non ! Adieu, mon nerveux ami Laponet, dis-je en m'enfuyant à toutes jambes. Adieu ! je reviendrai vous voir, quand vous aurez bâti votre Eldorado... et j'en userai comme quatre !

LE MERLE BONÇA

Mesdames et messieurs (surtout mesdames), bref, heureux de ce monde – littéraire, politique, industriel et financier – je vous prie de vouloir bien m'accorder trois minutes d'attention. J'ai là, ci-dessous, un petit récit qu'il me serait très agréable que vous me fissiez l'honneur de lire.

Mon but, en vous attirant dans cette embûche imprimée, est de vous soutirer une obole de compassion : le denier de la pitié ! Darwin soit loué ! ce n'est pas pour moi que je tends la bourse rouge à glands d'or. Je quête, en ce moment, au bénéfice d'un oiseau très malheureux, le polonais des oiseaux !

C'est pour un merle ! Ah ! le joli merle !.

Mon protégé mérite tout à fait que l'on s'intéresse à lui. La tristesse de sa destinée vous frappera certainement. Oui, mesdames et messieurs (surtout mesdames), à cette heure où le Printemps, bénissant les amoureux éparés sous la verdure exquise des bois, murmure avec onction : « Allez... et péchez encore ! » le sort du merle infortuné de qui je parle vous apparaîtra dans toute sa sombre horreur. Vous ne pourrez refuser le petit sou de l'attendrissement à sa misère.

Pour ma part, j'ai versé trois larmes chaudes devant ce merle désespéré. Je n'avais plus que ça sur moi. Car, dois-je l'avouer, la veille, j'avais répandu une grande provision de pleurs, amassée pendant l'hiver (avec bien

de la peine, du reste !) aux pieds d'une très jeune personne, sans âme, mais qui gante du six et chausse du trente-quatre. (*Circonstances tout à fait atténuantes.*)

Cette confidence faite, permettez-moi, messieurs et mesdames (surtout mesdames), de vous raconter – avec la rapidité vertigineuse d'un train express – l'histoire du merle malheureux en faveur de qui j'ai pris la parole.

Il se nomme *Bonça* et demeure rue Linné (*Paris, aff*).

Sa patrie ? Inconnue. Il fut trouvé, à peine couvert de duvet, dans une touffe de buis, au Jardin des Plantes. Un jardinier morose le recueillit, et ne voulant pas charger sa conscience d'un meurtre, donna l'oiseau à l'un de ses amis, avec prière de lui tordre le col.

L'ami, M. Chaffouse, alsacien de son état, et cordonnier de naissance, réduit par les orages politiques à se faire concierge, au n°... de la rue Linné, adopta le pauvre au bec jaune, l'éleva avec des soins de mère, et rompit toutes relations avec le cruel jardinier qui, tous les jours, venait s'informer avec sollicitude si le merle était enfin étranglé.

M. Chaffouse, cœur excellent, incompris, surtout par les locataires du cinquième, fit don à son merle, lorsque celui-ci fut en âge d'agir par lui-même, d'une cage étroite, réduction Collas de la célèbre cage en fer due au génie de S.E. le cardinal La Ballue.

En outre, mettant le comble à ses bienfaits, M. Chaffouse appela le merle, noircissant déjà, du doux nom de *Bonça*.

Ne vous tuez pas, messieurs et mesdames (surtout mesdames), à chercher l'étymologie de ce nom bizarre. Il vint tout naturellement à l'esprit de M. Chaffouse, le jour où il voulut baptiser son oiseau. On n'a jamais su pourquoi. L'humanité a de ces mystères.

Bonça grandit, grossit, noircit. C'est ici que le drame de sa vie commence.

M. Chaffouse, sa profession l'exige, habite le rez-de-chaussée de la maison à sept étages dont le gouvernement lui est confié. Sa loge (voyez au fond de la cour, à gauche) étant plus sombre au mois de juillet, même à midi, que la place de la Concorde, à minuit, en décembre, ne pouvait raisonnablement convenir à un habitant du ciel.

Aussi Bonça fut, de bonne heure, accroché dans sa cage au mur de la cour. Mais quelle cour ! un puits !

Par prudence, M. Chaffouse a cloué, comme un toit protecteur, sur la cellule de Bonça, une collection d'anciens almanachs. L'oiseau n'a donc jamais vu et ne verra jamais le ciel.

Si ses regards mornes se dirigent vers le sol, ils n'y voient, au lieu d'herbe, qu'une couche de bitume émaillé de cailloux, un souvenir de la mer Morte !

La seule verdure que Bonça puisse apercevoir, c'est, à part la morceau de *drap rouge* qui se balance aux barreaux de sa cage (et vous conviendrez que c'est bien peu de chose !) le bouquet annuel (*giroflée* et *dalhias*) que Je neveu de M. Chaffouse, le petit Richard Sturm, apporte à son oncle le jour de sa fête.

Bonça n'a vu ni le ciel, ni la terre, ni les arbres, ni les fleurs. Qui plus est, aucun camarade de son espèce, aucun oiseau même, n'a jamais frôlé de l'aile la prison de Bonça.

Bonça, l'oiseau au *masque de fer*, ne connaîtra donc jamais les joies de l'amitié, les extases de l'amour !

J'appelle instamment votre attention, messieurs et mesdames (surtout mesdames), sur ce fait déplorable. Ah ! le pauvre merle !

Si le castor, même en captivité, essaye de bâtir, l'oiseau, privé de sa liberté, chante. Les poètes font de même, avec moins de succès, pourtant.

Mais Bonça n'a pas cette suprême consolation. Il ne sait pas ce que c'est !

Seulement, il *rince des bouteilles* !

De l'autre côté du mur qui sépare la cour, où il s'étirole, de la maison voisine, demeure un marchand de vin. Cet industriel et ses garçons passent la majeure partie de leur existence à rincer des bouteilles au moyen de petits plombs.

Bonça, charmé par ce bruit incessant, n'a pas tardé à l'imiter à ravir. C'est le frère *Lyonnet* du rincement artistique.

L'imitation est parfaite. Les locataires en conviennent avec des paroles ardentes, qui prouvent dans quel état d'agacement est mis leur système nerveux.

Bonça, dans ses jours de tristesse, rince de deux à trois cents bouteilles ! Au printemps, il va jusqu'à cinq cents.

L'amour, la verdure, le ciel magnifique, les amitiés, la liberté, la brise, les chansons, les bois, le foyer, tout cela est oublié ! Le rinçement des bouteilles a tout éteint, tout remplacé. Bonça, – un joli merle, allez ! – ne sait plus, ne reconnaît plus, n'aime plus autre chose.

Il se délecte en rinçant des flacons, des litres, des bouteilles, des fioles, tout l'arsenal de la cave, enfin ! Comme il fait bien le bruit des plombs qu'on secoue, et de l'eau qui ruisselle hors du goulot. C'est tout à fait charmant ! Il n'y a que les locataires du cinquième qui ne trouvent pas cela très drôle, et se vengent en appelant M. Chaffouse : *Gniaff*.

C'est dur !

... Je m'arrête. L'amertume de la condition de Bonça me trouble et me remplit d'angoisse. La nuit, je rêve que je deviens merle et que je rince des bouteilles, *glou, glou, glou, glich, glich. glich !* – Songe affreux.

Avais-je tort, messieurs et mesdames (surtout mesdames), de vous supplier d'accorder un soupir charitable au pauvre Bonça ? Il mérite qu'on le plaigne, en vérité ! Plaignons-le donc de compagnie, ce Latude des oiseaux, qui ne s'échappera jamais de la tour obscure où il languit.

LE COQ GRÉGOIRE

Les animaux qui « subissent leur peine » à Paris sont des bêtes bien étranges de mœurs et d'allures. Parmi ces pauvres êtres, dont les facultés primitives sont complètement déraillées, on doit compter les coqs parisiens. J'entends par les coqs parisiens, ces infortunés gallinacés qu'élèvent les menuisiers, les layetiers-emballeurs et surtout les charbonniers.

Célibataires désespérés, auxquels les joies de la paternité s'offrent seulement sous la forme d'oeufs rouges, les coqs parisiens passent leur vie dans les copeaux, au fond de vieilles caisses ou sur des monceaux sinistres de houille. J'en connais qui, pour se distraire, cherchent des clous dans les ruisseaux, entre les pieds des chevaux. Tous, sans exception, se trompent d'heure. Ils crient quatorze heures à minuit, et glorifient l'astre du jour au moment où on allume les lampes. Plusieurs ne chantent jamais. Ils protestent.

D'autres, pour se distraire, font subir des métamorphoses à leur coricoco ordinaire, et poussent un cri qui signifie exactement : *tapez derrière !*

J'ai eu l'honneur de fréquenter particulièrement un coq intitulé Grégoire ! Né dans une loge de concierge, on n'a jamais su comment, Grégoire, élevé avec des soins éclairés, était l'idole de son maître, cordonnier diligent et compatriote de M. de Bismark. Un jour, jour fatal, la propriétaire de la maison où grandissait Grégoire, éveillée de mauvaise

humeur avant l'aube, par le *coricoco* innocent de ce locataire à plumes, interdit complètement l'usage de cet animal au Prussien en cuir.

Grégoire reçut l'ordre de taire son bec. Son patient instituteur lui apprit en outre à fourrer sa tête sous l'édredon conjugal toutes les fois que l'envie de crier le prenait. Grégoire, docile, fit preuve d'obéissance. Il se consola de son mutisme forcé par les boissons. La cerise à l'eau-de-vie lui fit faire des folies. Dans « des états » que nous ne voulons pas qualifier plus sévèrement, le bec lui démangeait plus que de coutume. Mais l'édredon était toujours là, et sous le duvet d'autrui, Grégoire se soulageait sans vergogne.

Ce chant, étouffé d'une façon si singulière, rappelait, à s'y méprendre, le rire ironique d'un esprit sceptique, mais bienveillant.

Et plusieurs fois, j'ai pensé que le coq Grégoire, n'osant se moquer ouvertement des bêtises débitées dans la loge de son maître par la forte voix des faibles femmes du voisinage, allait, par politesse, éclater de rire sous l'édredon.

Il arriva un beau matin, – nous avons tous de ces dates funèbres, dit Victor Hugo, – qu'une dame du troisième, fit l'acquisition d'une poule russe. – Grégoire, qui aimait à errer dans les escaliers de la maison, s'aperçut bientôt à certains caquets à peine dissimulés qu'une personne de sa race, mais d'un sexe différent, habitait près de lui. Il répondit – (adieu, prudence !) par un cri strident aux agaceries de la belle moscovite, enfermée et invisible dans « sa tour obscure. »

Et c'est de cette façon que l'esprit lui vint.

Dès lors plus de repos pour Grégoire : négligeant ses excursions ordinaires dans les caves, les recoins sombres, méprisant les vieilles bottes et les souliers invalides dont il faisait jadis sa plus chère distraction, le coq Grégoire s'installa sur le carré du troisième, perdant ses plumes de désespoir, et altérant le vernis de la rampe de l'escalier. Il devint sobre. La cerise à l'eau-de-vie n'eut plus pour lui aucun charme !

Cet amour clandestin devait avoir son terme. D'ailleurs la propriétaire avait grincé des dents.

Un soir, le coq Grégoire fut trouvé mourant dans la loge. Le Prussien, plein d'inquiétude, fit prendre à Grégoire un petit verre d'huile de ricin, à

tout hasard. Rien n'y fit. Il mourut dans la nuit, regretté de tous ses amis.

On résolut de lui faire des obsèques magnifiques. Mais pour enterrer quelqu'un, il faut d'abord de la terre, et où trouver de la terre, à Paris, dans une cour ? On fut obligé d'enlever un pavé, et de glisser dans cette fosse béante la dépouille terrestre de l'aimable Grégoire.

Cette opération se fit, la nuit, aux flambeaux, en l'absence de la cruelle propriétaire. La poule russe, cause de cet événement douloureux, et qu'on avait en vain amenée à Grégoire pour adoucir par sa vue ses derniers instants, témoigna la plus profonde indifférence pendant la triste cérémonie. J'en fus indigné.

Ainsi s'éteignit à la fleur de l'âge, un animal qui aurait été le meilleur des époux et le plus abondant des pères, si la destinée l'avait fait naître sur un fumier au lieu de le faire vivre en collaboration avec un savetier, dans la rue immortelle Saint-André-des-Arts.

LES GROGNERIES DE MON COUSIN JEAN

Mon cousin Jean est un célibataire endurci, fort savant, mais quadragénaire, s'il vous plaît ; il habite depuis longues années une petite ville de la Seine-Inférieure.

Or, un jour de l'été dernier que j'étais chez lui et qu'il était absent, voici ce que j'ai eu l'indiscrétion de lire, d'abord, et ensuite de copier, dans le registre secret où mon cousin Jean inscrit ses réflexions qu'il appelle ses *grogneries*.

« Allons, les perruches sont encore revenues ! Que le diable les emporte... doucement ! Oui, aujourd'hui, pendant que je faisais bien tranquillement une partie d'échecs avec mon ami Tirlonge, en fumant une bonne pipe, les perruches sont arrivées ici, sous prétexte de voir la bonne femme ; et la bonne femme a été ravie, la pauvre vieille ! Puis les perruches l'ont tant suppliée de les laisser fouiller un peu dans ma bibliothèque, qu'elle y a consenti. Et voilà ! Elles ont caqueté et fureté dans ce cabinet si calme et qui ne demandait qu'à rester en repos.

» Ah ! les maudites perruches ! allons, grognons ! »

Ici j'ouvre une parenthèse. – Deux mots d'explication sont indispensables. Les perruches dont parle si rudement mon cousin Jean, sont

les jeunes filles d'un château voisin et leurs amies, qui ont une grande tendresse pour la mère de mon cousin. Tous les ans aux vacances, depuis l'époque où elles avaient des robes courtes, des nattes, longues et des pantalons brodés, elles viennent revoir la vénérable dame qui leur offrait de si bon cœur jadis de grandes tartines de pain abondamment recouvertes d'une confiture où il y avait parfois une ou deux mouches, mais qui était toujours si sucrée !

Maintenant je ferme la parenthèse.

.....

« Il faudra que je fasse une observation à ce sujet à la bonne femme. – A présent que les perruches sont grandes, il faut leur faire comprendre qu'il y a plus que de l'indiscrétion à venir crocheter de l'œil mes tiroirs et mes cartons de la sorte.

Hum ! Pourvu que ces fillettes ?... Voyons donc un peu cela ?. Non je me trompais. Pauvres Perruchettes ! Elles sont innocentes, en somme. Et le rayon des livres... légers n'a pas été touché. Je le vois. à la poussière qui dort intacte sur la tablette.

Tant mieux. – Mais que diable aussi viennent-elles faire dans ma galère ! Ces visites-là me troublent. Les jeunes filles laissent toujours derrière elles, partout où elles passent, un je ne sais quoi... qui porte à la tête... C'est comme l'odeur d'un bouquet de lys répandu vaguement dans une chambre fermée....

Quel désordre ! barbe d'aïeul ! quel désordre ! Tout est sens dessus dessous sur ma table. On a touché à mon microscope. Tenez, est-ce qu'il n'est pas resté sur les verres comme un tendre reflet d'œil bleu ? L'œil de cette petite perruche de Geneviève, parbleu ! Je le reconnais bien.

Pourvu qu'elles aient bien emporté tous leurs éclats de rire. La grande Marianne en fait une telle dépense, sans rime ni raison, qu'elle pourrait bien en avoir semé quelques-uns ici. Sapristi ! s'ils allaient partir dans un coin, tandis que je grogne à mon aise !

A qui cette fleur oubliée ?

Une rose-thé, ma parole ! une belle rose-thé, la plus charmante rose du jardin de la bonne femme. Barbe d'aïeul ! – Oh ! ce doit être mademoiselle Luce qui a fait ce beau coup-là ! Cueillir une rose, la mettre au coin de

l'oreille, comme une Espagnole, c'est bien le fait de mademoiselle Luce. Oh ! mademoiselle Luce, garde à vous ! Je n'aime pas les voleuses de roses.

Mais qui me bourdonne, à présent, sur un ton moqueur, dans le dos ? Est-ce une mouche emprisonnée ? Est-ce un fredon sorti des lèvres rouges de made-moiselle Geneviève, et qui est resté dans la chambre après son départ ?

Écoutons. Ça doit être un petit bout d'air favori de Geneviève ? Non, ça ressemble plutôt à une mouche c'est moins-railleur. Ouvrons la fenêtre, et qu'ils sortent tous les deux, le frelon et le fredon.

Mais, tiens ! on a touché à mes pipes turques ! Des bouches délicates ont mis un petit baiser craintif sur le bouquin d'ambre, sans doute. Après quoi, elles ont fait : « Pouah ! que c'est mauvais ! » Tant mieux ! il fallait laisser mes pipes tranquilles.

Bon ! encore une trouvaille. Cette fois, c'est un gant, un très petit gant, déchiré d'ailleurs. A qui le gant ? Je ne sais pourquoi, il me semble que ce gant-là sent la rose-thé. Larose-thé de mademoiselle Luce. Quelle négligente enfant ! Et moi qui... Oh ! mais non, mademoiselle, vos yeux de velours, vos beaux cheveux noirs, vos petites mains et vos pieds exquis forment un filet idéal, je le sais bien, mais vous n'y prendrez pas le gros et prudent poisson qui écrit ces lignes ! Oh ! mais non !

Si je vous donnais mon âme et mon cœur, chère oublieuse, vous n'auriez qu'à les laisser traîner par-tout, l'âme comme la rose-thé flétrie, le cœur comme le petit gant, avec ses déchirures ; et moi, je souffrirais cruellement.

Non, non !

Pas de ça, Lucette !

Et pourtant...

Non, décidément, non. Je préviendrai la bonne femme. Je ne veux plus que ces perruches viennent troubler mon paisible cabinet. Je ne veux plus qu'elles me laissent de ces parfums de fleurs et de chairs fraîches qui rendraient un ogre bon comme le pain et amoureux comme un collégien. Non !

C'est bien entendu. Serrons donc le petit gant déchiré dans un tiroir, à côté de la rose-thé, dans le tiroir où je mets les projets abandonnés et les espoirs déçus. »

APRÈS MOI

ou

LA VIE POSTHUME DU
SIEURX..., POÈTE & ROMANCIER

RACONTÉE PAR LUI-MÊME

– L’histoire de la vie posthume de mes œuvres et de mon nom, me disait un soir, avec une gaieté panachée de tristesse, notre cher X..., un grand poète et un romancier délicat, la voici :

Un jour, dans quelques années, le *Figaro* à la mode d’alors annoncera à ses lecteurs que je viens de tomber malade et que mes amis « conservent peu d’espoir de...., etc. »

Huit jours après, on lira dans le même journal bien informé é : – « Notre célèbre poète X... vient de mourir au sein de l’opulence... – Tous les

véritables amis de l'art tiendront à accompagner... – On se réunira... On est prié de considérer le présent avis..., etc. »

L'avis sera répété dans toutes les feuilles publiques, avec des variantes flatteuses. – Un journaliste désolé commencera même son article nécrologique, pour le lendemain, par ces mots : « *Et de cinq !* » –

– « Malgré une pluie fine et persistante, » dira le jour suivant le *Figaro* d'alors, « une foule considérable suivait le modeste corbillard... – A l'église notre inépuisable A. Dumas a fait un mot que nous répétons plus bas... – Les cordons du poêle étaient tenus par... – Trois discours ont été prononcés sur... On a remarqué que les poètes étaient en minorité à cet enterrement... Une députation du Quartier-Latin s'était jointe au cortège... Quelques dames, voiles baissés, pleuraient autour de la terre fraîchement remuée... On remarquait dans l'assistance MM. A., B., C., D. » (*Les amis du Chroniqueur.*)

Plusieurs donneront in *extenso* le plus ronflant des discours débités, non point pour faire l'éloge du mort, mais pour faire l'éloge de l'auteur vivant. «

Quelques jeunes gens parleront de « monument à élever, » mais leur voix sera étouffée...

Puis les anecdotes pleuvront à torrents dans les chroniques, sans compter les biographies.

Les révélations suivront : « Ce pauvre X... avait une singulière manie : il aimait à mettre dans ses poches, au dessert, les couverts d'argent de ses hôtes, en murmurant : rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est *vendable !* »

Le lendemain, à ce sujet, lettre de rectification d'un ami, dans le journal : « Non, mon pauvre X... ne vo-» lait pas les couverts. Il était *gâteux*, voilà tout, depuis » trois ans. On ne saurait reprocher à un enfant... etc. »

Cependant, on s'empressera de publier des vers *inédits* du poète regretté. Ces vers, comme toujours, seront exécrables ou mal choisis. Cet habile hommage sapera la légitime réputation du malheureux.

Trois jours après l'inhumation, le libraire Z... fera insérer cet avis dans les journaux : « La librairie Z... » vient de mettre en vente le dernier roman de X... » Sa mort récente donne une *piquante* actualité !. »

La *Comédie-Française* reprendra une de mes pièces. Le Comité fera subir des changements au dialogue.

En sortant du théâtre, un auteur dramatique de mes amis s'écriera : « Pas fort, tout de même, le deuxième » acte ! X... n'a jamais voulu m'écouter ; je lui disais. ».

A dîner, chez Brébant ou chez Bignon, on m'éreintera sec et dru. « On doit la vérité aux morts ! »

Le journal en vogue reproduira une nouvelle de moi, en la faisant précéder d'un boniment... sorti du cœur du caissier.

Mon portrait – d'après une photographie de M. Plaque (*toujours de la réclame*) – s'étalera à la première page des recueils illustrés. Ce portrait sera affreux : un air de gremlin, un habit de forçat libéré.

Pendant un mois encore, de ci, de là, dans les feuilletons, dans les articles, dits *variétés*, mon nom prononcé ou des citations prises dans mes œuvres, me rappelleront à la mémoire de la foule qui dira : – « Ah ! oui ! chose ?... Il est mort, n'est-ce pas ? »

Sur les quais, dans la boîte à 90 centimes, on commencera à trouver des volumes non coupés, portant sur la page consacrée aux dédicaces : – « à mon meilleur ami, à mon vieux camarade., son copain X... » ou encore « à monsieur de S., hommage des plus sympathiques. X... »

De 90 centimes, un joli prix, mes livres tomberont à 50 centimes. Le dos blanchira, les côtés conserveront leur couleur.

Quelques années après ma mort, on trouvera à la première représentation d'une comédie d'un Sardou futur, que le fond de la pièce se trouve contenu en entier dans une de mes nouvelles oubliées.

Ma veuve, la pauvre femme, délaissée depuis longtemps par les hôtes de mon salon, n'en saura rien et ne réclamera pas. Mais mon éditeur, qui déclarera avoir été un *père* pour moi, jettera des cris perçants et intentera un procès au dramaturge.

A ce propos, la partie adverse fera observer que « l'illustre mort prenait également son bien où il le » trouvait. »

Après ce bruit d'une heure, l'oubli pesant m'enveloppera de nouveau.

Enfin, suprême félicité, dans un siècle peut-être, un jeune homme, un chercheur, demandera les *Œuvres complètes de X...*, à la Bibliothèque.

Et tout sera dit.

LE DERNIER KORRIGAN

Aux vacances dernières, un monsieur de mes amis, qui parcourait pédestrement les cantons les plus obscurs de la Basse-Bretagne, fit halte, un matin qu'il traversait une forêt de chênes et de hêtres rabougris, près d'une source bouillonnant au bas d'un amas de blocs de granit moussus et fleuris d'ajoncs et de bruyères. Il but, avec prudence, un peu de cette eau glacée que deux heures de marche au soleil lui firent trouver délicieuse, puis, fatigué, il s'endormit.

A son réveil, à ce que m'a raconté le monsieur de mes amis, il vit, debout devant lui, et le contemplant d'un air égaré, une très petite créature décrépite, aux yeux rouges, aux longs cheveux blancs, vêtue du costume du pays : feutre à larges bords, veste, gilet brodé, braies de toile grise, guêtres noires, ceinturon à grande boucle d'argent. Ce personnage, qui n'avait pas deux pieds de hauteur, semblait un Lilliputien naturalisé Breton.

Le monsieur de mes amis, un peu surpris par l'apparition de cette bizarre miniature dans cet endroit éloigné de toute habitation, lui demanda avec bienveillance ce qu'elle faisait là et quelle était sa profession.

Le petit être, d'une voix tremblante, répondit :

- Je suis le dernier Korrigan de la contrée.
- S'il vous plaît, le dernier quoi ?

– Korrigan... Le dernier représentant d'une famille dont les membres furent innombrables dans ce pays, la famille des nains et des génies de la Bretagne.

– Ah ! bon, j'y suis ! Vous êtes un personnage de légende. Bien, bien, je me rappelle cela parfaitement à présent. Excusez-moi. J'avais la mémoire tout ensommeillée encore.

– J'avais des frères et des sœurs.

– Oui, je sais. J'ai lu cela jadis. Vos frères et vos sœurs sont les *Kornikaneds* qui soufflent la nuit dans de petites trompes de corne, au fond des bois ; les *Korils*, qui ont du goût pour la danse et dont les rondes nocturnes laissent une trace circulaire dans les landes ; les *Poul-Pikans*, qu'on appelle aussi *Poul-Pikets*, dont le métier est de fouiller la terre pour y chercher des trésors, et qui habitent les lieux bas et les grottes, enfin les *Duz*, qu'on nomme parfois les *Teuz*, et qui sont noirs ; ceux-ci se plaisent près des Closeries et se rendent agréables aux hommes. Quant à vous, je vous demande bien pardon de l'avoir oublié un instant, vous êtes le type de ces petits fureteurs malfaisants qui aiment à jouer des tours pendables aux pauvres paysans, à ce qu'assurent les dévotes bonnes femmes. C'est vous qui allumez l'hydrogène phosphoré qu'exhalent les marais, afin que les voyageurs, trompés par ces lueurs flottantes, viennent s'enfoncer dans d'horribles fondrières, ou bien quand vous en rencontrez qui ont trop bu en l'honneur de Notre-Dame-d'Auray, vous les forcez à sauter avec vous sans relâche, et on les trouve le lendemain le nez en terre, morts d'apoplexie. C'est vous encore qui volez de nuit les enfants dans leurs berceaux pour y substituer d'affreuses petites créatures qui donnent une peine infinie aux nourrices et plus tard font le malheur des familles.

– Ce sont les mauvais hommes qui prétendent cela !

– Bien, bien. Vous vous livrez aussi à des plaisanteries plus innocentes, sinon plus convenables. Par exemple, c'est votre joie de faire des nœuds inextricables dans la crinière et la queue des chevaux, ou bien, sous la forme d'une pomme verte, de tomber tout à coup de l'arbre dans le godet de cidre qu'une vieille s'apprête à boire et d'inonder sa gorge parcheminée des éclats du liquide. Les Farfadets, les Sylphes, les Elfes, les Gnomes, les Kobolds, les Lutins, les Do-michidouchi, les Fàirfolks, les Gobelins, etc.,

sont vos parents en Europe. Un grand poète du nom de Shakespeare, a beaucoup parlé d'un certain Puck, au bonnet vert incliné sur l'oreille, et qui doit être votre cousin à la mode de Bretagne, dans une comédie de son crû qui s'appelle le *Songe d'une nuit d'été*. Vous voyez que je suis au fait de vos façons d'être et d'agir.

– Hélas ! murmura le nain, hélas ! je vous le répète, de toute cette admirable et brillante nation des Esprits, je suis le seul et dernier représentant, dans cette forêt du moins.

– Et que voulez-vous de moi, mon petit Korrigan ?

– L'aumône de votre croyance jusqu'à la fin de vos jours et un petit don qui me permette de subsister jusqu'à ce que les habitants de cette campagne, revenus aux usages du bon temps, recommencent en foule à m'apporter à manger au pied des Pierres-Debout.

– Quoi ! on vous laisse mourir de faim ! Les Bretons oublient leurs Korrigans !

– Vous l'avez dit : – Quelques vieillards, ou bien, parfois, des amoureux instruits à l'école comme les autres, mais chez les bons frères, qui nous laissent bien tranquilles, eux ! et qui sont de braves gens, – continuent seuls de croire à notre existence, et ils veulent bien, de temps à autre, nous rendre encore le culte qui nous est dû, en nous offrant des galettes et du respect, tous les ans, le premier mercredi de mai, jour de la fête de notre grand maître Gwion.

Quant aux autres, quant aux échappés de l'infâme école du village voisin, ils se moquent de moi, et jamais, jamais ! entendez-vous, ces misérables ne daignent me jeter une aumône, et ma mort est prochaine. Oh ! je la hais, cette école ! Avez-vous été à l'école, vous, monsieur ?

– Mais, je m'en flatte !

– Oh ! alors, il est bien inutile que je cherche à vous apitoyer sur mon sort. Vous seriez plutôt capable de vous intéresser à celui de maître Hoël Erisipoé.

– Maître Hoël Erisipoé, qu'est-ce que cela ? Encore un Korrigan ?

– Un Korrigan !! – C'était notre ennemi mortel. Ha-ïa-ha !

En proférant ce cri sauvage, le nain tordait ses mains ridées. Des larmes coulaient du bord enflammé de ses yeux. Il les essuya. Puis il reprit :

– Maître Hoël Erisipoé, était, il y a trente-cinq ans, le vieux, vieux maître d'école du village, et, par bandes trop nombreuses – bien que le méchant drôle prétendît, en soupirant, qu'elles ne contenaient pas le vingtième des enfants des hameaux et hamelets du canton, – la marmaille entraît chaque matin dans sa classe. IL ne savait rien, rien, rien, le maudit vieillard, rien, ou des bêtises, la lecture, l'écriture, le calcul, enfin tout ce qui ne sert pas à faire fleurir le blé noir, n'ayant pas pour cela la puissance d'un chapelet récité à la bonne dame d'Auray ou d'un cadeau à notre intention déposé à côté des Pierres-Levées dans les landes, car l'un vaut l'autre, comme on dit. Il ne savait rien ; il ne pouvait donc rien enseigner de bon à ses écoliers, maître Hoël Erisipoé ; mais, après l'écriture, la lecture, et le calcul, il répétait sans cesse, monsieur, sans cesse à ses stupides enfants que les Korrigans, les Kornikaneds, les Poul-Pikans, les Korils et même les bons petits Teuz n'existent pas, n'ont jamais existé, et sont tout bonnement les enfants, nourris par la peur, de l'ignorance et de leur sœur la superstition.

Oui, monsieur, voilà les belles choses qu'on leur apprenait, et les petits sots, à peine sortis de l'école, soutenaient *mordicus* que maître Hoël Erisipoé avait raison, et ils le prouvaient en venant nous insulter dans nos retraites. Mais il y en a qui ont été bien punis aussi ! Ils tombaient des arbres. Ils se noyaient dans les mares. Les serpents les piquaient. Et les *ancêtres* du village disaient tous que c'était la faute à maître Hoël Erisipoë. Mais les jeunes gens répondaient que non, et, monsieur, ils osaient en remonter sur cela à leurs pères, et ils continuaient d'envoyer leurs marmots à la maudite école ! A-t-on idée d'une rage pareille !

– Et que vous disait M. le recteur, dans son église ?

– M. le recteur, il ne disait rien. Il s'occupait de ses ruches et puis de prier le bon Dieu. Mais jamais il ne prêchait du mal de nous en chaire. Les Korrigans n'ont rien à lui reprocher à celui-là : qu'il dorme en paix !

– Hum...

– Oui, monsieur, c'était ainsi. Comme le nombre de nos fidèles diminuait d'année en année et que la famine nous talonnait, un jour je pris la résolution, en qualité de grand Korrigan et de confident de notre souveraine Koridgwen, de descendre au village. J'étais curieux de voir ce terrible maître Hoël Erisipoé, dont tous nos frères parlaient avec effroi et colère, et

de découvrir ce qu'il faisait avec le diable dans son école, au point de contraindre les gens à ne plus venir nous apporter le tribut de leur vénération.

– Ah ! voilà l'histoire qui se corse, murmura en cet endroit le monsieur de mes amis.

Le Korrigan poursuivit :

– Je me rendis donc au village sous forme d'une mouche noire. C'était le soir. Je me plaçai commodément dans la dernière fleur d'un potiron dont les rameaux s'étaient accrochés aux murs de l'école. De ma fleur, je voyais parfaitement, à travers une croisée ouverte, car on était en été, le misérable magister assis dans sa chaire, un grand papier colorié devant lui, et éclairé par la mèche d'un *crasset* suspendu au-dessus de sa tête. L'école était vide.

Quel était ce papier que lisait le vieillard ? Je voulus le savoir. J'entrai sans bruit. Et mes yeux vifs lurent, sans les comprendre, ces mots écrits très gros en haut du grand papier plein de gribouillages, déplié devant le maître d'école : – *Carte statistique de l'instruction primaire en France.* –

Bêtise ! – En regardant ce papier, sur lequel il promenait son doigt ridé et tout noueux à cause de la goutte, maître Hoël murmurait :

– Je suis vieux, vieux, et très las, et je voudrais bien me reposer enfin. Mais cette teinte noire, là, est si intense, si intense, que je crois qu'il ne me faut pas prendre encore ma retraite. Oh ! cette teinte noire ! sa vue me serre le cœur ! C'est si consolant et si gai, au contraire, de voir la teinte, ici grise et là-bas blanche, qui indique, en Bourgogne et autour de Paris, le degré d'avancement de l'instruction primaire. Beaucoup, beaucoup de points déjà sont agréablement teintés de gris, dans ma chère France ; d'autres sont marqués de hachures, d'autres enfin sont tout blancs ? mais ici – et son doigt se posait alors sur une espèce de nez énorme, s'avancant dans un espace nu où on lisait, écrit très gros aussi : *Océan atlantique* – ici, répétait le vieillard avec un gémissement douloureux, la couleur noire ne perd pas de son odieuse épaisseur, et pourtant. voilà trente ans passés que je peine chaque jour pour la diminuer. Ah ! que je mourrais content, et bien payé de ma besogne, si, sur la prochaine carte teintée que consulteront nos fils, ce point-ci, où j'ai vécu, où j'ai enseigné de mon mieux, n'est plus marqué que par de petites hachures, grâce à mes efforts !

– Voilà, monsieur, continua le Korrigan, voilà ce qu’ânonnait bêtement, ayant trop bu sans doute, maître Hoël Erisipoé dans son école déserte, le nez sur un papier gribouillé, au lieu d’aller cuver son cidre sur son tas de paille. Et il disait encore, ce blasphémateur :

– Ah ! si monsieur le curé voulait m’aider un peu ! Si parfois, au catéchisme, ou le dimanche, au sermon, il faisait de son côté la guerre aux absurdes croyances des pauvres gens de ce pays ! – Mais non, il ne parle pas des Korrigans et des Kornikaneds comme on doit parler d’êtres qui n’existent que dans l’imagination. Il les appelle fils du diable, enfants de Satan, et il conseille sincèrement à ses ouailles de les écarter. – Écarter ce qui n’est pas ! – par la prière et par l’assiduité. aux offices du dimanche. Hélas ! je suis seul, bien seul, à me battre sans cesse contre tous les risibles Poul-Pikets et Korils du village, et encore je ne suis pas bien certain, ce faisant, que cela plairait, s’ils le savaient, à M. le recteur de l’Académie, à M. l’inspecteur et à M. le ministre de l’instruction publique.

Le maître d’école continua à bavarder de la sorte, soupirant et parfois versant une larme, pendant un bon bout de temps. Il semblait découragé. Je l’entendis même une fois jurer le saint nom de Dieu et frapper du poing sur la chaire. Alors, monsieur, ma colère pieuse ne connut plus de bornes. Elle éclata de la façon suivante. Je jetai dans les ténèbres le cri d’une chouette, tout à coup. Cet ululement ne réveilla pas le maître d’école, qui, accablé d’émotion, avait fini par s’assoupir à sa place, mais il évoqua un grand nombre de mes amis occupés à rôder aux environs. Ils accoururent en foule, petits et grands, et tous ensemble nous prîmes la forme de petits garçons et de petites filles. Silencieusement, nous entrâmes dans l’école solitaire que remplissait seulement le froufrou des papillons volant autour de la flamme fumeuse du *crasset* mourant, et nous nous assîmes sur le banc des écoliers, à leur place quotidienne. Noyé dans son huile, le feu du *crasset* s’éteignit, mais il fut remplacé par une lueur surnaturelle...

– Gaz hydrogène phosphoré, pensa le monsieur de mes amis.

– Je vous dis lueur surnaturelle cria le Korrigan d’une voix aiguë.

– Comme vous voudrez, cher petit homme, dit poliment le monsieur de mes amis. Ne nous fâchons pas pour cela. Mais vous comprenez bien que depuis qu’un simple employé se sert de la foudre pour écrire à sa femme,

.sur papier bleu : *Oublié parapluie ; apporter au bureau*, les lueurs surnaturelles ne trouvent pas beaucoup de crédit chez nous. Mais reprenez le fil de votre récit et agréez mes excuses. Le vieux maître Hoël dormait, dites-vous, et vous vous plaçâtes en ordre sur les bancs de la classe.

– Oui, monsieur, et la classe se trouva éclairée comme en plein jour par une lueur...

– Surnaturelle, c'est convenu.

– Maître Hoël Erisipoé se réveilla et dit : – Tiens, j'ai dormi longtemps, trop longtemps, et l'heure du travail est revenue. Au travail donc, fit-il avec gaîté. Ah ! mes chers enfants, ajouta-t-il, en s'adressant à notre bande muette, je vois que mes conseils ont été enfin écoutés. Vous voilà rangés comme des images bien sages de petits saints, et cela me fait plaisir de voir aujourd'hui vos bonnes petites figures roses un peu barbouillées, tendues amicalement vers mon vieux visage. – Ah ! c'est qu'hier vous avez été bien méchants, et vous m'avez rendu la tâche bien rude, garnements adorés que vous êtes. Oui, pour la première fois, hier, j'ai eu un moment de désespoir, de colère, de rage. Je vous ai maudits. Et j'ai envoyé mon métier au diable !

A ce nom abominable, monsieur, dit le dernier des Korrigans, la fureur de mes frères se déchaîna. Une grêle d'encriers de plomb s'abattit sur le vieillard. Il tomba du haut de sa chaire sur le sol, comme foudroyé. Alors, maîtres de la classe, nous nous ruâmes sur les sales livres, sur les grimoires où le misérable puisait les moyens de nous réduire à l'abandon et à la mort, et nous les déchirâmes. Partout pleuvaient des feuilles arrachées avec joie. Enfin, quand il n'y en eut plus à mettre en pièces, quand tout fut sens dessus dessous dans l'école, nous nous enfuîmes, vainqueurs, mais prudents, car le coq venait de chanter dans la ferme, et le jour allait naître. Mais nous avions anéanti l'arsenal de la maison maudite, et les beaux jours allaient fleurir de nouveau pour nous, sans doute.

– Maître Hoël Erisipoé était-il donc réellement mort, ce pauvre homme ? demanda le monsieur de mes amis.

– S'il était mort ? reprit avec férocité le dernier Korrigan ; s'il était mort ! oui, le monstre était mort ! Il était si bien mort qu'on l'enterra deux jours après. – Nous l'apprîmes, dans les retraits où nous nous tenions cachés, en écoutant des laboureurs en causer dans une pièce de seigle. Ils disaient qu'il

était mort de vieillesse et d'excès de travail. Mais nous savions bien à quoi nous en tenir, nous, les Korrigans, qu'il méprisait, et notre joie était excessive. Mais, hélas ! ô malheur sans nom, notre joie fut de courte durée.

– Et pourquoi cela ?

– Pourquoi ! – Voici pourquoi : – Nous restâmes sans bouger dans nos grottes, dans nos Allées de Fées, dans nos Cromlecks, sous les dolmens, à l'ombre des menhirs, pendant une semaine, une longue semaine. Après quoi, un matin, sous la forme de mouches à miel en essaim, nous volâmes au village pour savoir ce qui s'y passait. Nous avions soif de revoir l'école saccagée par nous, l'école déserte, l'école morte à jamais. Nous nous approchâmes en bourdonnant de la croisée ouverte, et, au lieu du silence que nous nous attendions à y trouver, nous entendîmes un chœur de voix enfantines qui chantaient : – 2 fois 2 font 4 ; 2 fois 3 font 6 ; 2 fois 4 font 8 !

– L'école était repeuplée !

– Ce chant résonna comme un glas funèbre à nos oreilles, nous nous approchâmes davantage néanmoins et, dans la chambre maudite nous vîmes, devant chaque écolier, un livre ouvert, un livre tout neuf, un livre indestructible, et dans la chaire, il y avait un autre instituteur, tout jeune, aux yeux pleins de feu, qui paraissait bâti de manière à vivre cent ans.

– Tant pis pour vous, mon cher Korrigan, mais bravo !

– Cette fois, monsieur, chacun de nous pensa que c'en était fait de lui, et qu'il n'y a qu'à se soumettre à la destinée. A quoi bon lutter ! Notre essaim se dispersa pour toujours dans les airs. Ceux-ci allèrent se noyer. D'autres moururent de désespoir sur l'heure. Le plus grand nombre périrent de faim dans les années qui suivirent, car le nouveau magister soutint contre nous la guerre que nous avait déclarée maître Hoël Erisipoé, et les paysans, dans ce canton du moins, nous oublièrent peu à peu, le courage contre les vieilles croyances leur venant avec le savoir. Depuis trente-cinq ans, tous mes camarades sont disparus ou rentrés dans le néant, et moi je suis seul, le dernier Korrigan. Et voici que j'ai près de trois mille ans, car j'étais déjà grand quand l'image du jeune homme cloué sur une croix fit son apparition dans l'Armorique. Encore quelques jours et je cesserai d'être autre chose qu'un souvenir transmis par les légendes.

Ces mots dits, le dernier Korrigan sembla s'évaporer dans l'espace, et le monsieur de mes amis, de qui je tiens ce conte, après avoir encore une fois bu à la source fraîche, se leva et reprit son chemin.

CELLE QUI FAISAIT PLEURER LA VIERGE

Courtemer (c'est un des nombreux amis qui se réuniront à ma maison mortuaire dans un temps plus ou moins éloigné, – à moins, cependant, que son âme n'ait quitté son ulster terrestre avant la mienne), Courtemer, dis-je, me rencontre ces jours-ci dans l'avenue du nouvel Opéra et me crie, à travers les passants :

– Dis donc ! Tu sais bien, celle qui faisait pleurer la Vierge, là-bas, sur les lions verts, rue Saint-Lazare, je l'ai retrouvée cet hiver !

A cette apostrophe, tous les points d'interrogation de la perplexité se hérissèrent sur mon front, il en jaillit même de mes regards.

– Celle qui faisait pleurer la Vierge ?... fis-je.

– Oui ! La petite avec une robe à damier rouge et noir, dont j'étais fou, et qui m'avait donné sa main, à l'âge de douze ans, quand j'en avais treize, rue Saint-Lazare, sur les lions verts, en haut du perron, tu sais bien ?

– Je sais bien !... c'est-à-dire que... non ! Je ne me rappelle pas du tout qui tu veux dire.

– Pas possible !

– Non.

– Mais si. – Sidonie ! cette jolie petite, si coquette, notre voisine, qui « la faisait à la dignité » d’abord, quand nous lui parlions dans la cour, alors qu’elle se livrait à l’équitation sur le dos des lions académiques, peints en vert, qui ornaient le petit perron de la rue Saint-Lazare ?

– Ah ! attends donc ? Oui ! je commence à me souvenir de tout cela. Oh ! qu’il y a longtemps ! Oui, oui, oui. – Sidonie, une blonde...

– Elle est châtaine., maintenant.

– Oui, châtaine, avec des yeux fiers et troublants, oui, – je me la rappelle à présent. – La première fois que nous lui avons adressé la parole, elle était à cheval, sur un lion vert et montrait des bas fort mal tirés. A nos ris engageants et gracieux, elle répondit par une grimace effroyable.

– C’est cela. Elle faisait « pleurer la Vierge », comme nous le lui dûmes avec indignation. Faire pleurer la Vierge, ça consistait à élargir affreusement la bouche à l’aide des deux petits doigts fourrés dans les coins, à tirer le bas des paupières inférieures avec les deux médius et à retrousser les paupières d’en haut avec les index. Cette manœuvre distendait la bouche et montrait le blanc de l’œil, errant, affreux, dans le rouge des paupières. C’était épouvantable.

– Parfaitement ! – J’y suis tout à fait maintenant. Oui. – Et nous croyions fermement qu’exécuter cette grimace infernale, faisait pleurer la Vierge. –

On nous l’avait affirmé. Et dame, nous trouvions très mal que mademoiselle Sidonie, dédaignant nos hommages, se plût à scandaliser tout le Paradis de cette façon-là.

– C’est vrai. – Mais elle avait véritablement le chic pour faire pleurer la Vierge, Sidonie !

– Alors tu l’as retrouvée, dis-tu ?

– Oui, cet hiver, dans le monde. C’est maintenant une grande jeune femme, mariée au suprême degré, hélas ! avec de belles épaules satinées, de ces belles épaules tombantes comme Deveria en a si souvent dessiné, et comme les élégantes modernes n’en portent plus. – Car la plupart des dames d’aujourd’hui se font des épaules relevés, carrées, comme celles de cette personne de talent qui chantait la *Gardeuse d’ours* et le *Sapeur*. On trouve ça joli.

– Et tu lui as rappelé vos amours de la rue Saint-Lazare, chacun sur son lion vert ?

– Oui, je lui ai rappelé, avec un battement de cœur étonnant, mon cher, que jadis, peu à peu, elle s’humanisa avec les petits garçons, ses esclaves de la rue Saint-Lazare. Je lui ai rappelé comment elle voulut bien ne plus faire pleurer la Vierge quand nous passions, humbles et polis devant elle, et comme elle accepta, avec des airs de déesse indulgente, une énorme quantité de spirales noires en jus de réglisse à l’anis.

– Effectivement ! – Oh ! que nous en avons mangé, jadis, de ces spirales noires ! – Tiens, ne me parle plus de cela, ou j’entre chez un épicier demander des spirales ! – Te rappelles-tu qu’on nous avait dit que c’était fait avec des nerfs de nègre sucrés ! c’est égal, nous trouvions ça bon tout de même.

– Oui. – Elle s’est souvenu de tout cela. – Il y a eu, par ci par là, de vives rougeurs, pendant que je ravivais dans sa mémoire les enfantillages du passé. – Je lui ai parlé aussi du dictionnaire où on ne trouvait rien.

– Bête de dictionnaire !

– C’est vrai ça ! – Sidonie et moi, naturellement, nous nous étions fiancés. – Je devais l’épouser quand je serais bachelier, et elle, de son côté, avait juré d’entrer en religion si ses parents ne m’accordaient pas sa main. –

Nous avions fait de redoutables serments sur le dictionnaire. – On avait beaucoup pleuré à cette occasion. – Tu étais notre témoin.

– J’étais votre témoin, oui, mais très embêté, mon cher. Car j’adorais Sidonie, moi, tout autant que toi, et je te haïssais. Ce qui n’empêchait que j’étais toujours là pour vous réconcilier à la suite de vos brouilleries. Je profitais même avec canaillerie de mon rôle de médiateur pour embrasser fréquemment Sidonie.

– Misérable ! – Heureusement, elle ne fait plus pleurer la Vierge !

– Hélas ! – A-t-elle toujours son dictionnaire ?

– Je le lui ai demandé. – Elle a beaucoup ri. – Elle m’a avoué que, pour bien se pénétrer de ses devoirs de future femme, elle avait cherché dans son lexique.

– Abrégé et expurgé, du reste, par notre sainte mère l’Université...

– Abrégé, comme tu dis. – Elle avait donc cherché tous les mots qui pouvaient lui être utiles dans sa vie d'épouse. Mais ce diable de dictionnaire, plus laconique qu'un Spartiate, avait toujours l'air de se moquer d'elle. Par exemple, elle cherchait *mari*, et elle trouvait : *Mari, s. ! m., homme uni par mariage, voyez Epoux*. Elle cherchait époux et elle trouvait :

« *Epoux, s. m., homme marié, voyez Conjoint*. Alors, dépitée et furieuse contre cet absurde dictionnaire, qui n'expliquait pas du tout en quoi consiste un homme marié, elle cherchait *conjoint*, et elle trouvait : *Conjoint, adj. ; s. m., époux ; voyez Mari*. Ce perpétuel renvoi de Caïphe à Pilate, dans un dictionnaire, l'avait beaucoup agacée. Elle me l'a avoué ingénument.

– Maintenant, elle n'a plus besoin de dictionnaire ?

– Non. – Et je crois même qu'elle regrette le temps où le dictionnaire ne lui faisait pas les amères réponses qu'elle a lues dans le livre brutal de la vie.

– Bah ? – Courtemer ! Courtemer !... que veut dire ceci ? – J'espère bien que vous n'avez pas l'intention de faire pleurer la Vierge pour de bon, maintenant que vous vous êtes retrouvés.

– Elle est délicieuse

– C'est à ce point-là ? – Sapristi, Courtemer, mon ami... Si vous vous fâchez jamais, ne viens pas me chercher pour vous raccommoder.

– Je m'en garderai bien !

Ces mots dits, Courtemer (c'est un des nombreux amis qui se réuniront à ma maison mortuaire, – à moins que le diable ne m'ait rendu le service de l'emporter avant moi), Courtemer me serra la main avec émotion et s'enfuit.

LE DINER DES TROIS PETITES DAMES

Ce n'étaient ni des cocottes, ni des belles petites.

Non. C'étaient trois petites dames, bourgeoises, honnêtes (tout au plus un petit amant ?) fort jeunes, très élégantes, en toilette de ville ; des toilettes de ville ornées d'ailleurs de ces petites superfluités de tulle et de dentelle pleines de nœuds de rubans bien frais, qu'on ne met pas dans le jour, et qui annoncent qu'on va au théâtre, avec le désir d'être charmante, comme tout le monde, et l'espoir d'être un peu lorgnée aussi, comme tout le monde.

C'étaient trois petites dames qui venaient de s'asseoir dans un restaurant pour y dîner rapidement avant d'aller au théâtre, et, ce qui le prouve bien, c'est qu'à côté d'elles, sur la table, il y avait un petit monceau de jumelles, d'éventails, et de gants à énormément de boutons.

On avait seulement, pour ne pas perdre de temps, relevé les voilettes sur le front, comme des visières de casque.

Elles étaient jolies, fraîches, pas du tout poudrerisées, naturelles sans mines, sans poses, puisque seules, et elles paraissaient très camarades pour la même raison.

L'humble observateur qui signe ces lignes demande à ajouter que ces trois petites dames étaient tout à fait séduisantes, et qu'il en eût fait

volontiers, mais successivement, ses choux les plus gras.

Le garçon s'avança vers elles, allongea un coup de serviette circulaire sur la table, et demanda :

– Ces dames veulent-elles du potage ?

Les trois petites dames n'aimaient pas beaucoup le potage. Non. Elles se consultèrent de l'œil, et l'une d'elles, d'un blond innocent, répondit :

– Un seul potage, monsieur.

– Quel vin ? vin rouge ? vin blanc ?

Un conciliabule oculaire eut lieu de nouveau, et la blonde traduisit les préférences générales, qu'elle devinait en se basant sur ses propres désirs, par un :

– Vin blanc. – Une bouteille.

On apporta le modeste potage. Il fut vite lapé, et l'on but ensuite, avec un petit frémissement de nerfs, un bon petit coup de la liqueur surette. Puis l'on rit en poussant un léger : oh !

– Ces dames veulent-elle du poisson ?

Ainsi parla le garçon, sachant bien, du reste, qu'il prêchait dans le désert.

Car, à part les poissons extrêmement petits et extrêmement frits, les petites dames n'ont, pour le poisson, qu'un amour que j'ose qualifier de centre gauche et même de centre droit. C'est bien connu.

Aussi, sans même s'être consultées de l'œil, il y eut unanimité des voix pour s'écrier : Oh ! non !

Pourquoi les dames, petites ou grandes, n'ont-elles qu'un amour centre gauche pour le poisson ? Mystère ! Est-ce à cause des arêtes ? Qui le saura jamais au juste ?

L'humble observateur qui signe ces lignes pense que l'indifférence des femmes, en général, pour les profondes délicatesses de la chair du poisson leur vient, par hérédité, de Vénus. Cette aimable adultère, née de la mer ; comme on sait, avait en effet, trop fréquenté les poissons pendant son extrême jeunesse, pour n'en pas avoir plus tard le dégoût. Ce dégoût, elle l'a transmis à ses filles.

Les trois petites dames, ayant refusé obstinément de manger du poisson, se décidèrent, avec vivacité, à manger du veau rôti.

Oh ! le veau ! le veau rôti ! Oasis toujours verdoyante dans le désert des cuisines de femme !

Seigneur, vous qui nourrissez les lions et les petits oiseaux, expliquez-moi dans quel but, caché aux hommes, vous avez enraciné au cœur des faibles créatures pour qui les magasins de blanc ont inventé les *balayeuses*, une passion si véhémence pour le veau rôti ?

Hélas ! hélas ! ce n'est qu'au ciel que l'on saura le mot de cette énigme !

Les trois petites dames mastiquèrent donc avec délices les filaments saugrenus de trois morceaux blafards d'un veau fardé de beurre brûlé.

Horrible spectacle !

La pénible impression produite par cette *veauphagie* sur l'esprit de l'humble observateur qui signe ces lignes, fut heureusement effacée par la stupeur où le jeta l'abus que les trois petites dames faisaient d'un siphon d'eau de seltz, exigé avant toutes choses – j'oubliais de le dire – du garçon qui les servait.

A propos de la moindre bouchée un peu en retard, vite, vite, elles se précipitaient sur le siphon et le forçaient à éclater en jets bruyants dans leurs verres. Le gaz avait à peine le temps de se dégager et de consteller de bulles l'horrible breuvage.

La jolie blonde surtout prenait plaisir à exciter sans cesse au travail le malheureux siphon.

Quelle jolie blonde, entre parenthèse ! quel teint exquis, d'une transparence rose, d'une finesse, d'une tendresse à ne pas oser y toucher même avec les lèvres !

Mais chut ! maîtrisons-nous.

Après le veau, vint l'autre pâture ordinaire des dames jeunes et charmantes, la salade !

Etrange dîner, entre nous, que les dîners de femmes !

Elle eurent donc la chose verte qu'elles aiment mieux que tout ce que le globe peut faire naître. Elles eurent un grand saladier de feuilles vertes et jaunes qui ressemblaient à la dépouille d'un perroquet.

En la dévorant, les yeux de la jolie blonde étincelaient et ses adorables oreilles, faites à ravir, devinrent toutes roses de jouissance.

Elle se *saladifiait*, la chère enfant. Le reste était oublié. Le monde n'existait plus.

Seigneur, vous qui nourrissez les lions et les petits oiseaux et oubliez absolument de nourrir les hommes de lettres, expliquez-moi pourquoi il existe des affinités aussi passionnées entre la salade et la femme ?

Point de réponse ? – Alors, poursuivons et montrons cette blonde tremblante mangeant de la *romaine* huileuse et salée.

D'abord, à coups de fourchette pressés, l'herbe fut portée de l'assiette à la fine petite bouche, tout à fait comme un homme perché sur une voiture de foin porte à coups de fourche les bottes entassées près de lui jusqu'à la lucarne d'un grenier. On enfournait, on enfournait, en enfournait !...

Dame, on était entre camarades, sans mines, sans pose. Pourquoi se gêner ? Et puis l'heure pressait.

On enfournait donc. Tout à coup une feuille, une vilaine feuille, une feuille récalcitrante, se mit en travers. Un instant, au bout de la fourchette, on la tourna de côté et d'autre, mais sans succès. Alors ce que l'humble observateur qui signe ces lignes prévoyait depuis l'apparition du saladier eut enfin lieu. On délaissa la fourchette, et ce furent les doigts qui prirent la suite de ses fonctions. C'est si commode ! – La borne étant franchie, il n'y eut plus de limites, comme disait Ponsard. Ce fut une orgie de salade mêlée d'eau de seltz.

Et tout cela n'empêchait pas pourtant la dame blonde d'être jolie comme un ange et d'en avoir la douceur, l'aspect et la pureté.

La belle créature broutait, léchait ses doigts, s'inondait d'eau de seltz avec des airs qui eussent attendri pour de bon un crocodile.

Le saladier vidé jusqu'à sa lie poivrée, on songea au départ. Pas de dessert ! avaient dit les trois petites dames avec ensemble. Leur repas était terminé.

Abominable façon d'honorer son estomac !

On essuya gentiment les petits museaux poissés, on lava les menottes, on abaissa les voilettes, on remit les gants en s'aidant mutuellement à les boutonner, on fit une distribution des lorgnettes et des éventails, et l'on solda la carte.

Puis l'on partit, avec un froufrou vainqueur.

Et l'humble observateur qui signe ces lignes poursuit son dîner, qui se termina par beaucoup de choses sucrées, en se demandant quel diable d'auteur dramatique allait être applaudi par ces enthousiasmes faits de veau, de salade et d'eau de seltz!.

FIN

PUBLICATIONS RÉCENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

Collection gr. in-18 jésus à 5 fr. et 5 fr. 50 cent. le volume

Vol.		Vol.		Vol.	
	GUSTAVE AIMARD		CHARLES DESLYS		HECTOR MALOT
3	Les Vauriens du Pont-Neuf	1	La Revanche de Marguerite		Pompon
1	Le Rancho du pont de Lianes	1	Le Capitaine Minuit		Une Femme d'Argent
2	Les Coupeurs de routes	1	Sœur Louise		La Bohème tapageuse
	PHILIBERT AUDEBRAND		CHARLES DEULIN		CATULLE MENDES
1	César Berthelin	1	Contes du roi Gambrinus		Le Roi Vierge
1	Les Gasconnades de l'Amour	1	Histoire de Petite ville		Les Mères terribles
	ALFRED ASSOLLANT		E. ENAULT		CHARLES MEROUVEL
1	Hyacinthe	1	Diane Kerdoval		La Filleule de la Duchesse
1	Nini	1	Gabrielle de Célestange		La Maîtresse du Ministre
1	Le Vieux Juge		H. ESCOFFIER		XAVIER DE MONTEPIN
	XAVIER AUBRYET		La Vierge de Mabilles		Le Fiacre n° 13
1	Chez nous et chez nos Voisins	1	Chloris la Goule		Son Altesse l'Amour
	ELIE BERTHET		FERDINAND FABRE		La Maîtresse masquée
1	L'Incendiaire	1	Barnabé		VICTOR PERCEVAL
1	Le Martyre de la Boscotte	4	La Petite Mère		La Maîtresse de M. le Duc
1	Le Charlatan		PERVAQUES		Un beau Mariage
	ADOLPHE BELOT		Durand et Cie		PAUL PERRET
2	Le Roi des Grecs	2	Sacha		L'Ame murée
3	La Sultane parisienne	1	EMILE GABORIAU		Ce que coûte l'Amour
2	Les Etrangleurs	2	Le Petit Vieux des Batingnolles		PONSON DU TERRAIL
	F. DU BOISGOBEY		L'Argent des Autres		Les Voleurs du Grd monde
2	L'Équipage du Diable	1	Les Amours d'une Em poisonneuse		Le Filleul du Roi
2	La Vieillesse de M. Lecoq		L. M. GAGNEUR		TONY REVILLON
3	L'Épingle rose	1	Les Crimes de l'Amour		Le Besoin d'Argent
	GONTRAN BORYS		Un Chevalier de Sacristie		Noémi
2	Le Cousin du Diable	1	Les Vierges Russes		MARIUS ROUX
2	Le Beau Roland		EMMANUEL GONZALES		La Proie et l'Ombre
	ALEXIS BOUVIER		La Servante du Diable		Eugénie l'Amour
1	Le Club des Coquins	1	La Vierge de l'Opéra		EMILE RICHEBOURG
	EDOUARD CADOL		GOURDON DE GENOUILLAC		Andréa la Charmeuse
1	Rose	1	La Magicienne de Paris		Deux Mères
1	Un Enfant d'Israel	2	L'Homme aux deux Femmes		L'Idiot
1	Le Fils adultérin		CONSTANT GUEROULT		PAUL SAUNIERE
	CHAMPFLEURY		L'Héritage tragique		La Meunière de Moulin-Galant
1	Le Secret de M. Ladureau	1	Les Tragédies du mariage		La Belle Argentière
1	La Petite Rose	2	ROBERT HALT		Madame Rabat-Joie
1	N'oubliez pas ton parapluie	1	Le Dieu Octave		AURELIEN SCHOLL
	EUGENE CHAVETTE		Brave Garçon		Les Amours de Cinq minutes
1	Aimé de son Concierge	1	ARSENE HOUSSAYE		Fleurs d'adultère
2	Le Comte Omnibus	2	L'Eventail brisé		ALBERIC SECOND
1	Le Roi des Limiers	1	Les Princesses de la Ruine		Le Roman de deux Bourgeois
	JULES CLARETIE		CH. JOLIET		La Vie facile
1	La Maîtresse	1	Vipère		A. SIRVEN ET LE VERDIER
1	Les Amours d'un Interne	1	Roche-d'Or		La Fille de Nana
1	Monsieur le Ministre		ARMAND LAPOINTE		LEOPOLD STAPLEAUX
	ERNEST DAUDET		Reine Coquette		Les Compagnons du Glaive
1	La Petite Sœur	1	Les Sept Hommes rouges		Boulevardiers et Belles Petites
1	Le Lendemain du Pêché		JULES LERMINA		
1	L'Aventure de Jeanne	1	La Criminelle		PIERRE VERON
	ALPHONSE DAUDET		Les Mille et une femmes		Le nouvel Art d'aimer
1	Les Rois en exil	2	A. DE LESCURE		Les Mangeuses d'homme
2	Jack	1	La Dragonne		VICTOR TISSOT ET AMERO
	ALBERT DELPIT		Mademoiselle de Cagliostro		La Comtesse de Montretout
1	Le Mystère du Bas-Meudon	2	Par Ordre de l'Empereur		Aventures de 3 fugitifs
2	La Famille Cavalié	1	LUBOMIRSKI		PIERRE ZACCONE
	C. DEBANS		Les Viveurs d'hier		La Vertu de Charbonnette
1	La Peau du Mort	1	J. DE LA LANDELLE		Maman Rocambole
2	Le Baron Jean	1	Rose Printemps		Le Fer Rouge



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Ernest d'Hervilly. Parisienneries

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6438303r>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Voir HISTOIRES DE MARIAGE, le *Panier de la Dame*, bibliothèque Charpentier.

2 Voir HISTOIRES DIVERTISSANTES, du même auteur, Bibliothèque Charpentier.

Table des matières

1. Page de titre
2. PARISIENNERIES
 1. LE PÈRE BRAISON
 2. MONSIEUR ET MADAME COLIBRI
 3. LE MÉNAGE D'UNE HEURE
 4. MON COUSIN AUX VEAUX
3. SINGULIÈRE AVENTURE ARRIVÉE A UN BON PETIT AQUAFORTISTE
4. DAPHNIS ET CHLOÉ
5. LE LOCATIS
6. LA TÊTE DE CHEVAL
7. LE SOUVENIR DE MONSIEUR L'ABBÉ
8. A LA RECHERCHE DE M. BROG HISTOIRE ET TYPES DE BOHÊMES
 1. LE CAMARADE FERGUSON
 2. LE REDINGOTIER
 3. LE CHATEAU DU RAT MUSQUÉ
9. LA PETITE FUMÉE
10. CELLE-LA PEINT !
11. LA PIÈCE DÉ VIN
12. SUR LE PONT D'AUSTERLITZ
13. LE MARCHAND D'OR
14. LES VOIX EXTÉRIEURES
15. JARDINAGE A LA FOURCHETTE
16. LE DRAME DE BARTAVELLE
17. LA BARNABON
18. LA VILLE VERTE
19. BODÉCO LE MENUISIER
20. CHOU POMMÉ
21. TI LI LI – TI LI LI – BOUM, BOUM ! (Bis.)

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV
5. Chapitre V
6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
22. LES VERGES DU PETIT NOËL
23. LA VENGEANCE D'UN PAPILLON
 1. CHANT I
 2. CHANT II
 3. CHANT III
 4. CHANT IV
 5. CHANT V
 6. CHANT VI
 7. CHANT VII
 8. CHANT VIII
24. FLANERIE D'HIVER
25. LES ORPHELINS DU NEZ
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
26. POURQUOI LE CAPITAINE BASTOUIL
27. LA COTELETTE PALE

28. LA VALENCE
29. UN MIRACLE A VANVES
30. « TIENS ?... LES FAUVETTES !... »
31. LE PROFESSEUR GRUYÈRE
32. BANLIEUE CROQUIS A QUELQUES LECTEURS
33. MONSIEUR LIONCEAU
34. L'ESPION PRUSSIEN
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
35. LES PIEDS JAUNES
36. TROP DE POIL ! TROP DE POIL !
37. D'ISPAHAN A BATIGNOLLES
38. DEUX GRANDS AMIS
39. LES INVENTIONS DE MON NERVEUX AMI LAPONET
40. LE MERLE BONÇA
41. LE COQ GRÉGOIRE
42. LES GROGNERIES DE MON COUSIN JEAN
43. APRÈS MOI ou. LA VIE POSTHUME DU SIEURX..., POÈTE & ROMANCIER RACONTÉE PAR LUI-MÊME
44. LE DERNIER KORRIGAN
45. CELLE QUI FAISAIT PLEURER LA VIERGE
46. LE DINER DES TROIS PETITES DAMES,
47. Notes
48. À propos de cette édition numérique